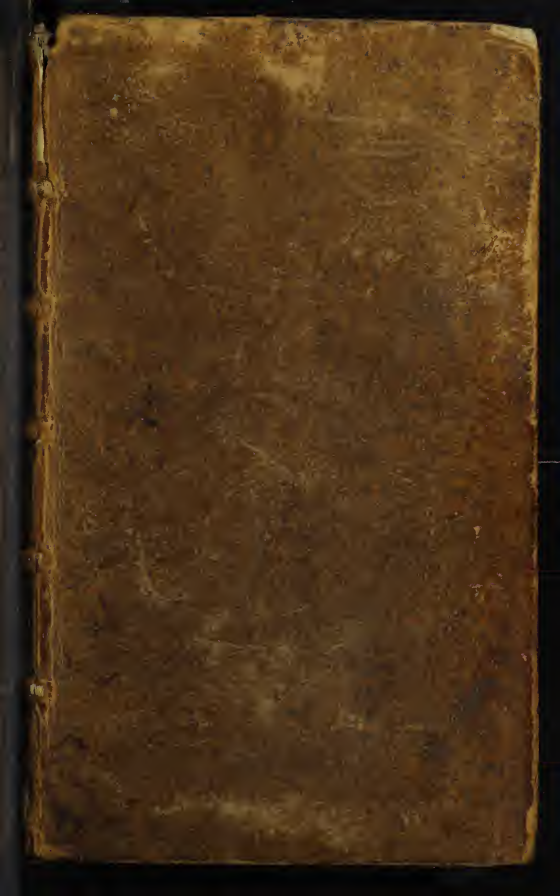

PIER
PHIL
11376




VERSANTUR HIS TRIBUS


Pia

EXAMEN
DES PRINCIPES
DES
ALCHYMISTES
SUR
LA PIERRE
PHILOSOPHALE.

par François Pousse, docteur en médecine.



A PARIS,

Chez { DANIEL JOLLET, au bout du Pont Saint Michel, du côté du Marché neuf, au Livre Royal.
BARTHELEMY GIRIN, ruë S. Jacque, vis à vis la ruë du Plâtre, à la Providence. }

M. DCCXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Collationné l. 26 juillet [illegible]



A MONSEIGNEUR
MONSEIGNEUR
JEAN-PAUL BIGNON
ABBE' DE S. QUENTIN DE LISLE,
CONSEILLER D'ETAT
ORDINAIRE,
PRESIDENT
DES ACADEMIES ROYALES
DES SCIENCES ET MEDAILLES,
Et l'un des Quarante de l'Académie
Françoiſe.

*ONSEIGNEUR,*

La préſomption de la plûpart des gens qui ſe mêlent d'écrire,

leur donne la liberté de tout entreprendre ; & ſans ſe ſoumettre aux rigueurs d'une reflexion qui condamneroit leur deſſein, ils en font paroître par avance l'execution. Je ſuis un de ces temeraires, & peut-être le ſuis-je encore plus que les autres, puiſque j'oſe mettre Vôtre illuſtre nom à la tête d'un ouvrage qui tend à ravir le bonheur d'une infinité de perſonnes. Je ne ſçai ſi Vôtre juſtice pourra ſouffrir que ſous ſon autorité l'on aille cauſer un déſordre qui détrône les Rois, & qui pour un Sceptre que leur donnoit l'Alchymie, leur fait reprendre la houlette, & des plus grands Médecins du monde en fait des hommes infirmes & languiſſans, & leur ravit avant cent

ans une vie qui devoit être tout au moins aussi longue que celle du premier homme. Voilà, MONSEIGNEUR, une grande injustice : cependant c'est à vous que ces malheureux imputeront leurs misères. En effet, s'ils n'avoient pas vû à l'ouverture de ce livre, un nom qui renferme la juste idée d'une capacité extraordinaire, & d'une équité à toute épreuve, ils n'auroient jamais eû la curiosité de le lire ; mais l'artifice d'un homme de mon pays met tout en œuvre pour en faire son profit. Pardonnez-moi, MONSEIGNEUR, cette usurpation : je n'en veux point abuser. Mon dessein, après celui de vous témoigner mes respects, est de faire voir combien la doctrine des Alchymistes est dan-

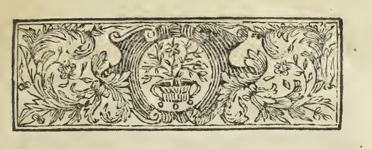
gereuſe. Je me flate que quelques-uns conviendront de cette verité, & qu'ils ſeront plus indulgens à me pardonner ma temerité, que je n'oſe l'eſperer de Vôtre bonté. Si mon crime eſt grand, j'ai la prudence de pouvoir le deſavouer, en taiſant mon nom. Il eſt vrai que quand j'aurois le bonheur de ne pas déplaire, & que ma bonne volonté pour le bien public obtiendroit ma grace auprés de vous, mon nom pourroit me faire perdre cet avantage dans l'eſprit de quelques-uns ; ainſi je me tiens caché : ce qui m'eſt plus facile qu'à tout autre, n'ayant rien qui puiſſe me faire connoître chez les Sçavans, & n'ayant même l'honneur de connoître Vôtre illuſtre perſonne que par la voix des hom-

mes doctes, dont Vous êtes l'ornement & l'appui : en quoi tous ces grands hommes conviennent, que vous trouvez plus de plaisir, que dans la distinction d'une famille honorée & respectée de toute la France ; sçachant mieux que personne, qu'un merite extraordinaire, tel que le Vôtre, est toujours au dessus des avantages de la fortune & de la naissance, & même des honneurs les plus éclatans, quand ils ne sont pas, comme sont les Vôtres, la recompense de la vertu. Cette estime si generale, si judicieuse & si bien meritée, a captivé la mienne ; & c'est plûtôt ce motif que celui d'un interest personnel, qui fait que je prens la liberté de vous offrir ce petit ouvrage, que je su-

plie Vôtre justice de regarder comme un témoignage très-sincere du respect profond avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-obéïssant
serviteur, ***



PREFACE.

IL y a peu de gens qui ne parlent de la Pierre Philoſophale ; les uns, pour la croire poſſible ; les autres, pour la condamner. Ceux qui la condamnent, ne ſçavent pour la plûpart gueres ce qu'ils deſaprouvent ; & il eſt même difficile de faire le procés à cette ſcience, ſans en avoir examiné fort ſcrupuleuſement les principes, & ſur tout les conſequences qu'on en doit tirer. Rien n'impoſe tant que les prétendus Principes des Alchymiſtes; c'eſt pourquoi ceux qui les liſent, les regardent com-

me des veritez ; & quand une fois ils ſont prévenus de ces ſortes de propoſitions, ils raiſonnent amplement, & en impoſent eux-mêmes à ceux qui les entendent parler, ou qui ne les liſent que ſuperficiellement.

Les Auteurs, pour mieux ſurprendre, ont eû ſoin pour la plûpart de faire à la tête de leurs Livres, des objections contre la ſcience, comme Geber ; mais en verité les difficultez qu'il propoſe ſont de ſi mauvaiſe foi, qu'on ne peut les lire, ſans murmurer contre ce prétendu Philoſophe, qui ne touche pas en un ſeul endroit l'état de la queſtion. Zachaire, qui n'étoit pas un genie bien ſublime, veut auſſi faire comme les autres ; & auſſi

ne porte-t'il pas de grands coups à cette ſcience.

Je n'ai trouvé qu'un petit Traité Latin trés-bien écrit, imprimé à Bâle en 1557. qui a pour titre, *Alexandri Carerii Patavini Quæſtio, an metalla poſſint arte permutari*, qui attaque de bonne foi cette ſcience; mais encore n'a-t'il que la bonne volonté? Car il ne dit pas beaucoup, & ſuppoſe, comme preſque tous ceux qui n'ont point aſſez bien entendu les Alchymiſtes, que leur intention eſt de faire de l'or.

Ne trouvant donc en tout ce que j'ai lû rien qui attaquât ſolidement les fondemens de cet art, je l'ai voulu faire pour ma propre ſatisfaction; & je puis dire que j'ai déja réuſſi dans mon deſ-

ſein à l'occaſion de quelques perſonnes, qui, comme beaucoup d'autres, avoient leur entêtement, mais cependant beaucoup de diſcernement.

Ayant un jour propoſé quelques-unes de mes reflexions dans une compagnie qui s'entretenoit de cette matiere, la perſonne la plus zelée pour la défenſe des Philoſophes, me pria de lui communiquer par écrit ce que j'avois avancé. Je le fis en Latin pour la commodité de cette perſonne qui eſt Etrangere: Avant que de lui faire voir ce que j'avois écrit, je conſultai une perſonne capable de me conſeiller, lui faiſant remarquer que j'avois affaire à un homme de diſtinction, qui joignoit à ſes lumieres

celles de gens habiles, & qu'il ne falloit rien hazarder ſur le papier, & que ce qui ſe dit, a ſouvent plus de bonheur, que ce que l'on écrit. Cet homme qui veut peut-être rire à mes dépens, m'empêcha de rien communiquer à l'Etranger ; & perſuadé que ceux qui n'entendent pas le Latin, liſent les Philoſophes, comme ceux qui l'entendent, me fit traduire en François ce que j'avois mis en Latin ; & m'a fait ajoûter plus de la moitié de ce petit Livre.

La precipitation a eu trop de part dans ces reflexions, pour n'y pas remarquer des défauts ; mais un bon eſprit rectifie ce qui peut être défectueux, & pardonne aiſément, quand il trouve quelque

verité dans le deſſein de l'Auteur : Un Payſan peut auſſi bien dire la verité qu'un Philoſophe, & un Orareur ; elle eſt même plus ſenſible dans cet homme, que dans ces Sçavans, parcequ'elle eſt ſimple, & qu'elle ſe ſoutient d'elle-même.

C'eſt cette comparaiſon qui obtiendra ma grace auprés des gens delicats, qui ne cherchent que la verité.

Les Alchymiſtes de leur côté me regarderont, comme un deſeſperé, qui vomit feu & flames contre l'art, quand ſes travaux ont été inutiles : Mais je ſuis plus ſincere que leurs Auteurs, qui atteſtent le Ciel, pour affirmer une choſe fauſſe, ou qui n'eſt entenduë, & ne le peut être que

par eux ; & je le prens à témoin que jamais je n'ai eû cette dangereuſe tentation ; & j'ai toujours deploré le malheur de ceux que j'y ai vû travailler, quoique ſans frais, comme les moins inſenſez le font : La perte de leur temps, & la negligence de leurs affaires, eſt toujours un grand malheur ; car un homme épris de cette manie, oublie tout, pour s'y abandonner ; c'eſt la paſſion la plus violente, que jamais l'homme puiſſe ſentir, & dont il ne guerit preſque jamais.

J'ai trouvé de ces eſprits égarez dans tous les Pays où je me ſuis trouvé. Dans tous les états, âges & conditions il s'en trouve. Les femmes même s'en mêlent, & j'en ai connu. Les Allemans &

les Anglois s'y appliquent. Les Hollandois n'en ſont pas ſi curieux. (On dira que le commerce les retire des Sciences.) Mais de toutes les Nations , les François ſont les plus ardens , & les plus entêtez : C'eſt donc pour cette raiſon que j'ai mis ce petit Examen en François , pour être lui-même examiné de tout le monde.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, ce manuſcrit intitulé, *Examen des Principes des Alchymiſtes, ſur la Pierre Philoſophale*; & je l'ai trouvé digne de l'impreſſion. Fait à Paris ce dernier jour d'Octobre mil ſept cent dix. ANDRY Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris, Lecteur & Profeſſeur Royal.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conſeillers les gens tenans noſtre Cour de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans & à tous autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT. noſtre amé le Sieur **** Nous a fait expoſerr qu'il deſireroit faire imprimer un Livre qui a pour titre *Examen des Principes des Alchymiſtes ſur la Pierre Philoſophale*, S'il nous plaiſoit de lui en accorder nos Lettres de Permiſſion ſur ce neceſſaires: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui permettons & accordons par ces Preſentes, de faire imprimer, vendre & debiter dans tous les lieux de noſtre Royaume ledit Livre par tel Imprimeur qu'il voudra choiſir, de telle marge, caractere & autant de fois que bon lui ſemblera, pendant le temps de cinq années conſecutives, à compter du jour & datte des Preſentes; pendant lequel tems nous faiſons trés-expreſſes deffenſes à toutes ſortes de perſonnnes d'en introduire dans nôtre Royaume aucun Exemplaire d'impreſſion étrangere, à condition

qu'il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Cabinet du Louvre, & un dans la Bibliotheque de nôtre très-cher & feal Chevalier, Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur Phelyppeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres; avant que de l'exposer en vente; à la charge aussi que l'impression sera faite en beaux caracteres, sur de bon papier, dans nôtre Royaume & non ailleurs, conformément aux Reglemens de la Librairie & Imprimerie, à peine de nullité des Presentes; lesquelles seront registrées sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de nôtre bonne Ville de Paris, dans trois mois du jour de leur datte. Si vous mandons & enjoignons, que du contenu en Icelles, vous fassiez jouir pleinement & paisiblement ledit Exposant, ou ceux qui auront droit de lui, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ni empêchement: Voulons aussi que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies qui en seront collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers Secretaires, foi y soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour

l'execution d'Icelles, tous actes necessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Charte normande & Lettres à ce contraires: CAR TEL EST NOSTRE PLAISIR. Donné à Versailles le vingtiéme jour de Decembre l'an de grace mil sept cent dix; Et de nôtre Regne le soixante-huitiéme. Par le Roy en son Conseil. LAUTHIER.

Registré sur le Registre N° 3. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 119. N° 125. conformément aux Reglemens & notamment à l'Arrest du 12. Aoust 1703. A Paris le 24. Decembre 1710.

DE LAUNAY, Syndic.



EXAMEN DES PRINCIPES DES ALCHYMISTES SUR LA PIERRE PHILOSOPHALE.

De la Pierre Philoſophale.

CHAPITRE I.

TOUS les Alchymiſtes ont entendu par la Pierre Philoſophale, un ſujet dans lequel reſide une vertu capable de fixer & teindre le mercure des métaux im-

parfaits. Ils ont appellé cette vertu *ſouffre*, diſant que le ſouffre eſt un composé de feu & d'air; ce qui convient à la vertu de fixer & de teindre; car la fixation du mercure ne ſe fait que par une forte digeſtion; ce qui n'eſt qu'au pouvoir des élemens actifs, tels que ſont l'air & le feu, auſſibien que la teinture, qui eſt un épanchement de feu fixe dans toute la ſubſtance du mercure; ce qui fait l'or & une effuſion d'air pour la compoſition de l'argent; car ils nous diſent, qu'*il n'y a que trois élemens pour la lune*, *& quatre pour le ſoleil.*

Il ne faut pas cependant s'imaginer qu'ils n'admettent point de feu dans l'argent; ils ſçavent bien que ſans ſon ſecours ce métal ne pourroit avoir ſa perfection; mais il n'y domine pas comme l'air, qui en fait la blancheur.

Comme ils ont regardé, avec aſſez de verité, le mercure comme la matiere de l'or & l'argent, ils ſe ſont imaginez pouvoir faire ces deux mé-

taux avec le mercure des métaux imparfaits, en lui donnant la fixité & la teinture qui lui manquent.

Ils ont remarqué que ces deux qualitez essentielles à l'or & l'argent lui viennent de la nature par des circulations réiterées & des dépurations & digestions que cette sage mere entretient en fournissant une chaleur propre à exciter & continuer ses mouvemens, jusqu'à la fixation du mercure ; c'est-à-dire, à la perfection du métal.

Cette remarque les a flatté, & leur a fait croire que ce métal auroit pû être encore plus parfait, si la nature avoit entretenu ses mouvemens, qui auroient dépuré davantage la matiere, & auroient tellement attenué la terre & l'eau, que ces deux élemens grossiers auroient été presque convertis en air & feu ; d'où il s'en seroit suivi un composé si penetrant, si chaud & si abondant en teinture, que jetté dans le mercure des mé-

taux, il l'auroit fixé & teint preſque dans un moment.

Voilà ce que ceux que l'on appelle Philoſophes ont deſſein de faire, quand ils parlent de *Pierre Philoſophale*, de *Magiſtere des Sages*, *Elixir complet*, *grande œuvre*; car ils donnent pluſieurs noms à cette choſe.

Il faut donc examiner pourquoi la nature n'a pas continué ſes mouvemens dans la matiere métalique, & voir ſi elle ne l'a pas fait, pouvant & devant le faire ; d'où il faudra conclure contre le ſentiment de tous les Grands Hommes, que la nature eſt imparfaite.

Enfin il faut examiner s'il eſt poſſible, de reparer par l'Alchymie les deffauts qu'on prétend être dans les ouvrages de la nature.



CHAPITRE II.

Où l'on examine ſi la nature auroit pû porter plus loin ſes mouvemens.

LA creature a reçû du Createur des bornes qu'elle ne peut paſſer. Ces bornes ſont moins des obſtacles qui arrêtent ſa puiſſance, que le terme où reluit la perfection de ſes ouvrages.

Dans les animaux peut-on attendre de la generation autre choſe que la production d'un animal de l'eſpece de ſes parens ?

Si nous voyons naître l'animal avec des deffauts de parties, pour la réparation deſquels il fallût employer l'induſtrie & le travail de l'art, nous aurions raiſon de dire, que la nature ſeroit bornée.

Si l'animal naît parfait, le vegetal jouit du même avantage.

Un arbre, ou une herbe qui vient de graine, poſſede auſſi-bien que la plante qui l'a produite, des racines,

un tronc, des branches, & porte du fruit de même que le vegetal, d'où elle est sortie; un fruit qui renferme les mêmes proprietez.

Ces exemples si familiers nous font voir que ce que les Alchymistes rapportent mille fois, est très-veritable; sçavoir, que *la nature est une*; c'est-à-dire, qu'elle agit toujours par les mêmes voyes, & pour une même fin, qui est la perfection de la chose dans laquelle elle fait ses operations.

Ainsi nous pourrons donc raisonnablement conclure, que ce qu'elle produit dans le genre métalique, a la perfection qui lui est destinée par l'Auteur de la nature; supposant que la procreation des métaux soit de l'intention de la nature; ce que nous examinerons ailleurs.

Si cette conclusion est juste, pourquoi chercher un moyen de faire plus que la nature ne fait, qui fait tout ce qu'elle peut faire de mieux?

Object. On répond à cela, que nous fai-

sons tous les jours ce que la nature ne fait point ; par exemple nous faisons porter au même tronc plusieurs branches de differentes especes ; ce que l'on ne voit point faire à la nature.

Repon. Mais avec cet artifice, faisons-nous plus que la nature ? N'est-ce pas elle qui produit ces especes ! Si nous faisions porter à un arbre un fruit plus excellent que celui qu'il donne naturellement, ce seroit faire quelque chose de plus que ne fait la nature.

Object. Ne le fait-on pas, dira quelqu'un, quand on greffe un bon fruit sur un mauvais arbre ?

Repon. Pour sçavoir si ce mauvais arbre porte ou produit par lui-même ce bon fruit, laissez quelques branches de ce mauvais arbre sur son tronc, & vous les verrez porter du fruit de l'espece de l'arbre qui les produit. Que fait donc vôtre greffe ? Elle donne son caractere ou espece au suc nourricier qu'elle reçoit, & de qui elle re-

çoit ſon accroiſſement ; mais elle ne communiqûe rien à ces branches que vous avez laiſſées, qui ont leur caractere particulier, qui s'imprime auſſi ſur le ſuc qui les nourrit, & ſe convertit dans leur eſpece.

Tout ce que l'art fait ici, n'eſt rien autre choſe que de fournir à cette greffe un ſuc plus abondant, & par ce moyen cette greffe ou branche rapportée, prend plûtôt ſon accroiſſement, & produit plûtôt du fruit qu'elle n'auroit fait en la laiſſant ſur ſon tronc naturel, où il y avoit pluſieurs branches comme elle à nourrir ; & il en eſt de toutes ces ſortes de greffes, antes & tranſplantation de parties d'arbres, comme d'un petit chien qui eſt nourri du lait de ſa mere, avec pluſieurs autres. Si vous prenez un d'eux pour le donner ſeul à nourrir à une autre chienne, il deviendra plus gros & plus fort en moins de temps qu'il n'auroit fait, s'il avoit reſté avec les autres, parce qu'il prend lui ſeul plus

de nourriture qu'il n'en pouvoit prendre étant avec ſept ou huit autres à qui la mere en fourniſſoit également.

Ce ſep de vigne par exemple que vous couchez en terre, reçoit beaucoup plus de ſuc qu'il n'en recevoit auparavant, parce qu'il jette de nouvelles racines, qui ſont autant de bouches par où lui eſt porté le ſuc nourricier ; c'eſt pourquoi il doit porter plus de fruit que ſi on l'avoit laiſſé droit ſur ſon pied ; ce qui ne doit pas être regardé pour une nouvelle multiplication, & differente de la nature.

On dit encore que la nature fait la fougere & ne fait pas le verre ; ce que fait l'art : c'eſt un des grands argumens des Alchymiſtes, rapporté même dans l'extrait du Roman de la Roſe : d'où ils concluënt que l'art fait & peut faire plus que la nature.

Je ne ſçai comment ces Philoſophes vont mettre au-deſſus des forces de la nature ce qui eſt infiniment au-deſſous, puiſqu'elle fait le cryſ-

tal & les pierres precieuses, qui sans doute sont plus parfaites que le verre, qui n'est qu'un foible crayon que l'art employe, pour donner une idée de ce que fait la nature ; & il n'est pas necessaire de fougere pour faire du verre, puisque le sable en fait : Et ce n'est point parce que la fougere est un vegetal, qu'elle est propre à faire du verre, mais parce qu'elle a une cendre fixe, qui approche de la nature du sable.

Si la fougere servoit à faire le verre, parce qu'elle est un vegetal, il s'ensuivroit deux choses que nous ne voyons pas.

La premiere, qu'il ne faudroit point détruire la nature vegetale dans la fougere, comme cela arrive en la brûlant, puisque, selon les Philosophes, *un feu violent détruit* ; ce que nous sçavons assez sans leur sentence, car ce qui n'est plus ce qu'il étoit auparavant, est détruit. Or la fougere n'est plus une herbe après sa calcination, & elle ne peut se reproduire

par ſa ſemence, qui a été détruite & conſumée par le feu.

La ſeconde, toutes les herbes ſerviroient à faire du verre, ce qui n'eſt pas vrai.

Ces explications, diront-ils, ne nous font pas voir que l'art ne fait pas quelquefois plus que la nature, comme quand il fait la toile, ouvrage où la nature ne ſçauroit arriver.

Cette foible objection ne merite gueres qu'on y réponde : Car de quoi s'agit-il ici ? De vous montrer que, *l'art joint à la nature peut faire des choſes infiniment plus parfaites, que celles que la nature fait ſeule.*

Comment pouvez-vous ſçavoir ſi ces choſes ſont imparfaites ? En ne les voyant, direz-vous, que dans le chemin qui conduit à la perfection, c'eſt-à-dire, au terme que Dieu a deſtiné à chaque choſe, comme quand nous voyons un fruit demi-meur, nous diſons qu'il eſt imparfait, parce que nous ſçavons par experience qu'il eſt porté naturellement à une plus gran-

de perfection, qui est sa maturité.

Je dis donc sur ce principe que quand la nature a fait ce qu'elle doit faire dans un regne, on doit regarder son ouvrage comme parfait, quelque chose après cela que l'art fasse sur cet ouvrage ; qui bien loin de donner une nouvelle perfection, fait perdre celle que la nature avoit donnée. Car en quoi consiste la perfection d'une chose ? Dans la puissance de faire ce à quoi elle est destinée, qui est la multiplication dans les regnes, animal & vegetal : puissance que sans doute vous faites perdre à ce lin, quand vous le faites pourir dans l'eau, que vous le faites ensuite seicher, & que vous le broyez pour en faire du fil & vôtre toile.

Mais si dans cet état il étoit capable de produire un vegetal d'une espece plus parfaite que n'est la sienne, vous auriez raison de dire que l'art fait plus que la nature.

Vous remarquerez que j'entends par le mot de plus grande perfection,

utilité ou neceſſité Car comme la nature a tout produit pour le bien de l'homme, ce qui eſt le plus neceſſaire à la vie, comme le bled, doit paſſer pour le plus parfait.

Pour reſoudre par un même principe toutes les mauvaiſes difficultez que fait faire une ignorance de la nature, il faut donc ſçavoir que ce qu'on appelle nature, eſt pris en deux ſens; dans l'un, pour la cauſe qui produit; & en l'autre pour les choſes produites, dont il y en a qui ſont plus neceſſaires les unes que les autres pour la ſubſiſtance & l'ornement de l'Univers. Ajoûtons même avec les Theologiens, pour la commodité de l'homme conſideré dans l'état d'innocence, comme il avoit été créé, ou de pure nature; car il ne faut pas croire que le crime de deſobeïſſance de l'homme contre ſon Createur ait merité que Dieu ait ajoûté quelque choſe à la nature, pour rendre ce rebelle plus heureux.

Sur ce fondement, nous voyons

d'un coup d'œil tout ce qui peut contribuer à la perfection de nature, & à l'utilité de l'homme, toujours conſideré dans l'état de pure nature.

Puiſque donc toutes les choſes de la nature ont un terme de perfection, au-delà duquel elles ne vont point, pourquoi prétendre trouver par le moyen de l'art une choſe qui ſoit infiniment plus parfaite, que ce qu'a fait la nature dans les métaux, & qui faſſe dans le mercure, *en l'eſpace d'une demie heure, ce que la nature ne fait qu'aprés pluſieurs ſiécles.*

Voilà ce que répondent les Alchymiſtes, & le raiſonnement qu'ils font.

Object. Il n'y a qu'un vrai métal dans la nature, ou deux tout au plus, qui ſont l'or & l'argent, qui ne different l'un de l'autre que par leur different ſouffre ou teinture blanche dans l'un, & jaune ou rouge dans l'autre: Tous les autres métaux ne ſont que comme des avortons de la generation métallique, dont la perfection a été empêchée par un mélange de ſouffre

impur, matiere terreſtre, ou faute d'une plus grande digeſtion, d'où eſt venuë la difference des formes métalliques.

Je réponds que l'or & l'argent ne ſont point plus parfaits que les autres métaux, pour deux raiſons. Répon.

La premiere, que n'étant point une création de l'intention de la nature, ils ne doivent avoir de preſéance les uns ſur les autres, que par l'utilité que l'homme y a trouvée ; en quoi nous faiſons conſiſter la perfection d'une choſe, la ſupoſant créée ſelon l'intention de nature.

La ſeconde, en accordant même aux Alchymiſtes, que l'or ſoit une production naturelle, & non pas accidentelle, comme nous le dirons ailleurs : Il eſt moins utile que les métaux qu'on appelle imparfaits ; d'où (ſuivant nos principes) on doit conclure qu'il n'eſt pas plus parfait que les autres métaux, qui nous fourniſſent des choſes plus neceſſaires à la vie naturelle que l'or & l'argent.

En effet, le fer (qui chez les Alchymistes est le plus imparfait de tous les métaux) ne donne-t'il pas ce qu'il faut pour servir aux besoins de la vie naturelle ? Ferez-vous avec l'or tous les instrumens necessaires à labourer la terre, comme avec le fer ? Non sans doute, & les Americains ont compris tout d'un coup l'utilité du fer preferable à l'or, quand ils ont connu ce qu'on en faisoit, & ce qu'on en pouvoit faire : aussi échangeoient-ils avec empressement une grande quantité d'or pour une petite de fer avec les premiers Européens, qui allerent s'emparer de leur Pays, pour y conquerir une chose moins precieuse à leurs yeux, que le fer que ces Européens y portoient.

Et comme tout ce qui est utile ne doit point être regardé comme défaut & imperfection, nous pouvons conclure que les métaux qu'on appelle imparfaits, ne le sont point, ou s'ils le sont, ils le seront encore moins que les choses qui ne donnent rien, ou

beaucoup moins pour les neceſſitez de la vie naturelle, comme l'or & l'argent.

Le fer qui nous fournit tant de commoditez pour la vie, en ſe laiſſant manier & figurer en tout autant de façons que nous en avons beſoin, nous donne encore des remedes excellens pour les maladies les plus opiniâtres; ce que nous voyons, tant par les Préparations chymiques, que par les Eaux Minerales, qui s'en trouvant chargées, font des gueriſons ſurprenantes & inopinées.

Oüi ſans doute le fer a plus d'avantages pour la vie naturelle que l'or même, tout precieux qu'il paroiſſe.

Car ferez-vous avec ce beau métal tout ce que l'on fait avec le fer? Non; l'or n'a point aſſez de dureté pour donner une pointe fine & inflexible, ni un tranchant roide & vif, non plus qu'une maſſe qui puiſſe dompter les autres corps, ſans en ſouffrir preſque d'alteration.

Un marteau d'or ne ſeroit gueres

propre à caſſer des pierres : Une lancette d'or feroit bien ſouffrir un malade, avant de lui ouvrir la veine : Et une coignée de ce precieux métal fatigueroit bien un bucheron, avant qu'il eût renverſé une foreſt : Et le laboureur ſeroit obligé de changer ſouvent de ſoc de charuë, avant que d'avoir labouré toutes ſes terres.

L'or eſt trop mol pour ſervir à ces grands uſages. Un Alchymiſte parleroit bien autrement, & diroit que ces uſages bas & ſerviles ſont trop au deſſous de la nobleſſe de l'or qui eſt le *Roy des métaux*, & qu'un bon Philoſophe en ſçait tirer des utilitez infiniment au deſſus de celles-ci ; comme de rendre, *ſûrement, ſans dégouſt & très promptement la ſanté perduë, rajeunir la vieilleſſe, en retabliſſant l'humide radical, renouveller la nature au milieu de l'hyver, & lui faire porter les fruits les plus tardifs dès le mois de May*, comme ils le font faire à la vigne ; mais laiſſons ces hiſtoires pour un autre lieu.

Si l'on convient donc que le fer a toutes ces utilitez, il n'eſt pas difficile de comprendre qu'il n'eſt pas plus imparfait que les autres métaux.

Quelqu'un pouroit nous dire que l'or étant un métal fuſible & malleable, on pourroit faire de lui tout ce que l'on fait du fer & des autres métaux.

Il eſt vrai qu'il eſt fuſible & malleable; & même il poſſede ces deux qualitez plus pleinement que tous les autres métaux, à cauſe de la quantité de ſon mercure: Mais comme les métaux n'empruntent pas leur rigidité de leur mercure, mais plûtôt des parties terreſtres qui entrent dans leur compoſition, ce qui les rend plus aigres, comme parlent les ouvriers; au contraire l'or n'a point de ces parties terreſtres, ce n'eſt qu'un *pur mercure cuit, teint & fixé*; ainſi il ne peut être roide ni dur, comme il faut que ſoient les métaux qu'on employe aux uſages communs.

L'or eſt ſi mol, qu'il n'a point de

son, & l'on le manie comme le plomb, pourvû qu'il soit très-pur, comme approchant du vingt & quatriéme carat. C'est par cette raison qu'il s'étend facilement; car la division ne se fait que par contrarieté ou diversité de substance. Or comme ce métal très-pur n'est qu'une même substance, ou pur mercure, il s'étend presqu'à l'infini; d'autant que le mercure est l'eau des métaux, qui par consequent les rend capables de s'étendre, ou de fluer; car l'extension sous le marteau, est une fusion froide.

C'est donc pour cette raison que les Tireurs d'or le raffinent; c'est-à-dire, ôtent & separent tout l'alliage qui peut y être entré.

Il en est tout au contraire des Orfévres qui travaillent l'or, pour en faire des ouvrages legers, car ils sont obligez d'y faire entrer quelque peu d'alliage; autrement leur ouvrage n'auroit point de corps, ni de solidité, & à la moindre resistance ou

impreſſion, il s'affaiſſeroit & ployeroit comme le plomb.

Après donc avoir fait voir que la nature à ſes bornes, où elle fait voir la perfection de ſes ouvrages dans les deux regnes animal & vegêtal : & ayant fait connoître que les métaux, que les Alchymiſtes appellent imparfaits, ſont d'une utilité plus grande que n'eſt l'or même, pour les uſages & neceſſité de la vie naturelle. Nous allons examiner ce qui peut avoir engagé ces Philoſophes à regarder les métaux, autres que l'or & l'argent, comme imparfaits ; c'eſt ce que nous allons faire dans le chapitre ſuivant, où nous tâcherons de prouver que ces métaux ſont auſſi parfaits dans leur eſpece, que ceux qu'on appelle parfaits, le ſont dans la leur ; & nous ferons voir leur erreur ſur la conſequence qu'ils ont tirée du mercure de tous les métaux.

CHAPITRE III.

De la perfection de chaque métal dans ſon eſpece.
Et de l'erreur des Philoſophes touchant le mercure des métaux.

LA perfection d'une choſe ſe connoît par la ceſſation du mouvement qui faiſoit la nutrition ou augmentation.

Cela paroît dans les vegetaux. Quand le grain de bled eſt meur, le mouvement ceſſe de lui porter la nourriture.

Tant qu'une choſe eſt en mouvement, elle n'eſt que dans la voye de ſa perfection; car le mouvement eſt un moyen qui conduit à une fin qui eſt le repos.

L'animal même arrivé à un certain point, ne paſſe pas outre. Sa grandeur, ſa force, & enfin ſa vie, ſont bornez.

Quand il eſt parvenu à cet état de conſiſtence, il eſt comme en repos;

je veux dire que la nature ne fait plus que reparer autant qu'elle peut les pertes qu'il fait tous les jours.

D'où vient que l'animal qui dans l'état de conſiſtence a tout ce qu'il faut pour faire une parfaite digeſtion ; c'eſt-à-dire, qu'il eſt capable de recevoir plus de nourriture & d'accroiſſement ; n'en reçoit qu'autant qu'il en faut pour l'entretenir dans cet état, ſans augmentation ? c'eſt le terme preſcrit par l'Auteur de la nature, qui a voulu borner nos jours. C'eſt, pour parler avec les Alchymiſtes, la fin du cercle de la nature.

Nous voyons donc dans les animaux & vegetaux, que la nature borne & fixe leur mouvement à un certain état de perfection, au-delà duquel ils ne vont point.

D'où vient donc que cette nature, qu'on dit être unique en tout, ne gardera pas la même regle dans les métaux, qui ſont très-utiles dans l'état qu'elle nous les donne.

Un Alchymiſte dira ſans doute,

que la nature est aussi-bien la même pour les métaux, que pour les autres regnes, & qu'elle travaille à leur perfection par les mêmes voies; mais qu'étant empêchée dans ses mouvemens par des accidens insurmontables, elle ne sçauroit faire aller cette matiere qu'elle travaille jusqu'au degré de perfection, à laquelle elle est destinée.

Ces accidens, continuëra-t'il, sont un deffaut de chaleur & le mélange de quelque partie heterogene au mercure, qui est la vraye & unique matiere des métaux.

Voilà cette grande difficulté qui fait peur dans la bouche de ces sçavans.

Voyons si nous la trouverons telle dans l'examen que nous en ferons.

Si le mélange de la terre qui entre dans le mercure est un accident : elle doit être separable du sujet où elle reside ; car un accident n'est point de l'essence de la chose. On ne doit donc pas avoir grande peine

à

à en faire la separation par les voyes même les plus ordinaires, comme nous voyons qu'il se pratique dans le départ, pour separer de l'or les matieres heterogenes qui s'y trouvent mêlées, & qui en sont des accidens; c'est cependant ce que nous ne voyons pas à l'égard des métaux imparfaits; car vous aurez beau les faire passer par le feu, les faire dissoudre par les corrosifs, aprés toutes ces épreuves vous les trouverez les mêmes qu'auparavant; c'est à-dire, unis inseparablement avec leur mercure; au lieu que si ces parties, qu'ils appellent *heterogenes*, n'étoient qu'accidentelles, elles se separeroient du sujet, qui est ce mercure: & ainsi le métal seroit *décomposé*, pour parler comme eux; car ils sçavent bien vous dire, que *natura amat naturam*, nature se plaît avec nature; maxime qu'ils repetent & placent par tout: d'où ils concluent eux-mêmes que, ou tout fuit, ou tout demeure.

Ainsi puisque nous voyons que

tout demeure, nous devons donc dire comme eux, que ce n'est qu'une même nature qui ne souffre point de division, & non pas un tout composé de parties heterogenes.

On pourroit encore leur dire quelque chose sur ce sujet, pris de leurs propres principes, comme ce qui suit.

Tous les differens métaux, disent-ils, ne sont que differentes formes métaliques, les unes plus parfaites que les autres, selon leur degré de dépuration & de digestion.

Si je leur demande ce que c'est que forme, ils répondront, que c'est le souffre specifique de chaque chose; ce qui fait que cette chose n'en est pas une autre; comme le souffre specifique du cheval, fait que cet animal differe d'un autre, comme du bœuf; ou bien c'est un certain caractere qui est propre & particulier à une chose, qui fait qu'on la distingue d'une autre: & l'on peut même ajouter, que tous ces differens caracteres ont été imprimez sur cha-

que eſpece, par la main de Dieu, pour éviter la confuſion, qui ſans cela ſe trouveroit dans les differentes choſes de la nature.

Puis donc que cette forme eſt quelque choſe de propre & particulier à cette eſpece, il faut convenir que le ſujet ſur lequel elle eſt empreinte a été fait pour être dans une telle eſpece, & n'être pas confondu avec les autres; & même nous voyons que le fer & le cuivre des païs differens & éloignez conſiderablement les uns des autres, ont un même caractere ou mêmes proprietez, par leſquelles on les diſtingue des autres eſpeces ou formes métaliques; quoique le fond de terre qui les a portez & le degré du ſoleil ſoient differens.

Quoiqu'il paroiſſe aſſez, par tout ce qui a été dit, que les métaux ont leur ſouffre ſpecifique, ou forme métalique, cependant quelque Alchymiſte pourroit n'en pas convenir, en parlant même contre ſa conſcience, afin d'écarter tout ce qui peut faire

contre la doctrine Hermetique : c'est-pourquoi nous rapporterons quelques passages de leurs Auteurs les plus renommez, comme Raymond Lulle dans son chapitre seiziéme de la Théorie où il dit : *Sçachez donc, mon très-cher fils, que nôtre pierre ne peut s'ameliorer dans sa nature sans digestions, ou décoctions, & certainement nous trouvons un art avec lequel nous suivons la nature, parceque la nature a pû multiplier en informant la matiere, comme la digestion de nature vous l'enseignera.* Nous appellons la premiere Pepentique, &c. d'où il paroît que puisque chaque digestion donne une forme, & que la nature en a plusieurs, il doit y avoir plusieurs formes métaliques.

C'est ce que dit Trevisan dans la troisiéme partie de son Livre d'Alchymie, en ces termes : *Les diversitez des métaux arrivent par les differens degrez de décoctions :* Comme aussi Flamel dans son Sommaire Philosophique, en ces vers.

Car de plomb il n'est nulle mine
En lieu où elle se confine,
Que le vray grain du fix n'y soit,
Ainsi que chacun l'apperçoit.

Il paroît de tout ceci qu'il y a plusieurs formes métaliques, puisqu'il y a plusieurs digestions qui font necessairement la coagulation : car le même Flamel dit au même endroit :

La prime congelation
Du mercure est mine de plomb.

Il est donc vrai qu'il y a plusieurs formes métaliques qui font la difference des métaux ; & comme nous avons dit que la forme tire une chose de l'indifference pour la specifier, on peut conclure que tous les differens métaux sont des especes differentes, puisqu'ils ont differentes formes inseparables de leur matiere ou mercure.

Un Alchymiste ne convient pas que la forme du plomb par exemple soit inseparable ; parceque, dit-il, la poudre de projection lui en donne

une autre, qui est celle de l'argent, si l'élixir est au blanc, ou de l'or, s'il est au rouge.

Mais ce fait est supposé, & fait l'état de la question dont il s'agit.

Ils rapporteront sans doute ce que ont laissé par écrit Vigenaire & Isaac Hollandois; sçavoir que l'on a trouvé dans de vieilles couvertures de plomb des grains de bon argent, qui venoient d'une digestion plus parfaite, que le mercure du plomb avoit reçûë par la longueur du temps qu'il avoit été exposé à l'air. Il est surprenant qu'Isaac Hollandois qui passe pour Philosophe, ait avancé une absurdité comme celle-ci. Il faut qu'il soit bien peu instruit de la nature des mines où se fait l'argent, pour croire que la couverture d'un édifice exposé à un air crud, puisse en tenir lieu: il n'est pas le seul qui ait rapporté cette histoire: de plus ignorans que lui l'ont fait à qui l'on le pardonne, n'étant pas Philosophe, comme ce fameux Isaac, qui

eſt (s'il m'eſt permis de parler ainſi) l'Evangeliſte de beaucoup de Philoſophes.

Si ce fait étoit vrai, il ſeroit aſſez ſurprenant qu'à Paris où il y a plus de plomb que par tout ailleurs, ce miracle ne fût point arrivé.

Quand on en auroit trouvé, Iſaac & tous ſes Sectateurs doivent regarder cet argent comme quelques grains d'argent mêlez dans les mines par quelque hazard avec ce plomb, dont on ne ſe ſera pas apperçû en le fondant, à cauſe de la petite quantité qu'il y en avoit : & comme le plomb eſt plus facile à ſe calciner que l'argent, il ne faut point être ſurpris ſi ces vieilles lames de plomb ſe ſont trouvées comme réduites en pouſſiere, parmi leſquelles on aura trouvé ces grains d'argent, qui avoient été cachez juſques-là, pour avoir été fondus avec le plomb : ce qui eſt très-poſſible.

Si c'étoit ici le lieu de parler de la formation des métaux, on verroit

que l'air n'eſt point le lieu de cette prétenduë generation ; & je ne ſçai comment on pourra faire agir ce *feu central* que les Philoſophes diſent être ſi neceſſaire pour la digeſtion du métal ; c'eſt ſur des toits que les Alchymiſtes auroient raiſon de dire, que *l'air crud peut refroidir la matiere, & l'empècher qu'elle n'acquiere cette perfection*, où ils veulent que la nature aſpire : mais laiſſons ces fables, & diſons, que s'ils nous faiſoient voir ce que certains Auteurs rapportent, nous croirions aiſément que cette forme du plomb n'eſt qu'accidentelle & ſuperficielle.

Mayer dit, qu'un homme à la ſollicitation d'un Prince Allemand reduiſit de l'or en mercure.

Si ce fait étoit veritable, il ne faudroit plus douter de la poſſibilité de la Pierre Philoſophale ; car je ſoutiens qu'il eſt moins difficile de donner au mercure ſon ſouffre, que de lui ôter quand il l'a acquis : car qu'eſt-ce que ce ſouffre ? Rien autre choſe

que la digeſtion du mercure par un feu qu'il tient caché.

C'eſt ce que dit Treviſan en ces mots *Le ſouffre n'eſt rien autre choſe qu'un pur feu caché dans le mercure, qui par ſucceſſion de temps eſt excité dans la mine par le mouvement des corps celeſtes.*

Si je demande s'il eſt poſſible de réïncruder un métal auſſi cuit que l'or.

On me répondra que cela ſe peut, en faiſant ſortir le feu qui a fait la digeſtion du mercure.

Mais les Alchymiſtes nous diſent que ce ſouffre eſt fixe dans l'or, & qu'il ne ſe diſſipe point par le feu le plus violent, qui ne détruit pas, ni ne fait non plus fuir ſon mercure.

Ils repliqueront que le feu élementaire n'a point d'action ſur le feu interne & naturel de l'or, parce qu'ils ne ſont point de la même nature; au lieu que le feu philoſophique renfermé dans le ſujet qui fait cette diſſipation, eſt de ſa nature; c'eſtpourquoi ils ſe joignent l'un à l'autre, parceque, *nature ſe plaît avec nature* : Et

d'autant que le feu philosophique est plus degagé, & en plus grande quantité, il le surmonte, *nature surmonte nature*, & l'attire à soi, c'est-à-dire, le renferme en soi ; & ainsi *nature contient nature*.

Voilà, ce me semble, une application de ces trois grandes sentences, sur quoi roulent toutes les recherches des Philosophes, faite contre moi dans toute la rigueur ; & je ne sçai si quelqu'un d'eux auroit éte assez rigoureux pour me la faire.

Mais quand on est bien instruit que le souffre n'est point une chose distinguée ni differente du mercure, puisque ce n'est rien que la domination des élemens actifs dans le sujet mercurial, qui ont pris le dessus par le mouvement, & comme ils disent ; de puissance où ils étoient, ont été mis en acte, il doit necessairement suivre de l'addition d'un grand feu : non pas une dissipation du feu-naturel & inseparable du mercure, mais bien une digestion encore plus parfaite de

ce même mercure ; enſorte qu'il ſeroit propre, comme ils diſent, à ſervir de medecine aux métaux imparfaits, c'eſt-à-dire, à convertir le mercure en or : Ainſi bien loin d'être une reduction ou reïncrudation de mercure, ce ſeroit une digeſtion, qui même ôteroit à l'or ſa malleabilité, & le rendroit friable, parce que dans cette digeſtion exceſſive, le mercure qui eſt l'eau des métaux, qui les rend ductiles & malleables, changeroit de nature par la converſion de ſes élemens paſſifs en actifs ; enſorte que d'eau & de terre qu'il étoit auparavant cette augmentation de feu, il ſeroit après tout air & tout feu, puiſque, ſuivant leurs maximes déjà rapportées, *nature ſe plaît avec nature, & la ſurmonte.*

Ne pouvant ſoûtenir la reduction de l'or en mercure par la diſſipation ou conſomption du feu naturel, ils prendront une voye & une explication toute oppoſée, & nous diront que cette reduction eſt poſſible par

les raisons contraires à celles que nous avons apportées.

Ils diront donc que comme les élemens actifs dominans dans le mercure, en font la digestion, (ce qui lui donne la teinture & la fixité) de même les élemens passifs venant à prendre le dessus, feront perdre cette fixité & teinture au métal, dont ils feront perdre la digestion, *en rëincrudant la matiere.* Ainsi donc, si l'on fait entrer dans l'or des élemens passifs, on le pourra infailliblement rëincruder; & pour preuve de sa réincrudation & de sa possibilité, ils nous rapportent l'exemple du vegetal, dont la *semence*, disent-ils, *se rëincrude en terre*; c'est-à-dire, de seiche qu'elle étoit, est renduë humide, afin que la nature y puisse faire ses mouvemens.

Je veux bien supposer avec eux, & sans tirer à consequence, que dans le vegetal il se fasse une réincrudation de principes; faudra-t'il conclure de cet exemple qu'il s'en fasse

dans le métal, ou qu'il s'en puiſſe faire, puiſque c'eſt un regne different de l'autre, comme nous le ferons voir dans la ſuite : C'eſtpourquoi on ne peut tirer de conſequence juſte de l'un applicable à l'autre, puiſque c'eſt toujours l'état de la queſtion. Mais quand cette prétenduë réïncrudation de l'or ſeroit poſſible, ſe feroit-elle en peu de temps, comme cela doit être arrivé dans l'exemple rapporté.

Ne voyons-nous pas que celle qui ſe fait dans les vegetaux, eſt des mois entiers à ſe faire, ſelon la compactibilité & dureté de l'écorce qui envelope la ſemence, comme dans les fruits à noyau, ce qui vient d'une decoction & digeſtion plus parfaites, parceque ces ſortes de ſemence ont reçû un ſuc ou mercure plus depuré, à cauſe de la longueur des vaiſſeaux qu'il faut qu'il parcoure, pour arriver à ſon point; & ſi ce ſuc n'eſt bien depuré, s'il n'eſt bien ſubtilié, il ne ſçauroit ſe ſublimer. C'eſt dans cette depura-

tion que se fait un mélange plus ou moins exact des principes, selon qu'ils sont plus ou moins alterez par les differentes circulations par où ils passent : C'est ce mélange exact & intime des principes d'un composé , qui en fait la tenacité & la compactibilité. C'est par cette raison que nous voyons que l'or, qui reçoit des depurations, que les autres métaux ne reçoivent pas, est plus compacte qu'eux, & resiste au feu qui ne peut desunir ses principes, que la nature a si intimément unis par la multitude d'operations que nous venons de rapporter.

S'il est donc vrai que les principes de l'or soient si bien unis, que le feu n'y puisse porter aucun coup, ni faire aucune division; comment donc l'eau qui n'est penetrante que par le feu qu'elle peut contenir, pourra-t'elle en peu de temps entrer & percer dans le centre de ce métal, en rompre les liens , pour se joindre à son mercure, qu'elle convertira dans sa propre nature , c'est-à-dire , qu'elle remettra

dans l'état où il étoit auparavant qu'il eût paſſé par une infinité d'operations de la nature ?

Mais diſons encore que cette eau ne ſçauroit être une eau ſimple ou élementaire ; car ils veulent que *le diſſolvant ſoit de la nature du diſſoluble*, qui par conſequent aura plus de corps que l'eau ſimple, à cauſe de la terre qui entre dans ſa compoſition ; ce qui doit la rendre moins propre à entrer dans le corps de l'or ; que ſi elle y entre, ce ne peut être ſubitement, parceque les Alchymiſtes nous diſent, *qu'une choſe ne paſſe point d'une extremité à une autre, ſans auparavant paſſer par un milieu, qui tienne de la nature des deux extremitez.* Or ce paſſage ne peut être prompt, parceque, comme ils diſent, *c'eſt une converſion d'élemens, c'eſt un changement de qualitez ;* & pour qu'une choſe prenne la nature d'une autre, elle doit être quelque temps avec elle, pour en être fermentée.

Ceux qui ſe donneront la peine de

lire les Alchymiſtes, verront là-deſſus leur conformité ; ce qu'on trouvera en mille endroits que je ne cite point, pour y être trop repeté, & même trop ſenſible par tout ce que nous voyons.

Au reſte, comme ce ſont des *qualitez paſſives* (pour parler avec eux) qui doivent alterer les actives ; on ne doit pas attendre un changement & un effet auſſi prompt, que ſi les principes actifs faiſoient cette alteration ; & l'on conviendra que ce qui n'agit qu'en reſiſtant, eſt plus lent à produire ſes effets, que ce qui agit par ſa propre action & mouvement.

On doit donc être perſuadé, par ce que nous venons de dire, que la reduction de l'or en mercure dans un petit eſpace de temps eſt une fauſſeté : Je ſuis même convaincu que ceux qui liſent les Philoſophes avec reflexion, regardent cette hiſtoire comme une impoſture, qui ne peut éblouir que des ignorans qui croyent tout ce qu'on leur dit, quand cela leur ſemble

prouver la verité de l'Alchymie ; mais je dirai en passant qu'il faut entendre tous ces contes avec scrupule, & en examiner la possibilité sur les principes de ceux qui ont de la réputation dans cette science, en y joignant de serieuses reflexions prises d'une bonne connoissance de la nature. Ils verront sans doute par la doctrine de quelques-uns de ces Auteurs, la fausseté de tous ces faits extraordinaires ; & je dirai à la loüange de quelques-uns, qu'ils apprennent certaines choses vraies & infaillibles, que l'on ne trouve pas même établies, ni prouvées ailleurs, que dans leurs Livres. Et il seroit tres-avantageux que tout ce qu'ils ont laissé par écrit, enseignât la verité ; je conseillerois à tout le monde d'en cultiver la lecture. Mais reprenons nôtre sujet, & tâchons à decouvrir ce qui a pû faire croire aux Alchymistes que les bas métaux sont des mixtes imparfaits, dans lesquels reside une matiere que la nature travailloit, pour en faire

un ouvrage parfait, qui est l'or.

Les Alchymistes ayant remarqué que tous les métaux étoient fusibles & malleables, ont recherché la cause de ces deux proprietez.

Ils ont reconnu que la malleabilité, la liquefaction, fusion & ductilité, ne pouvoient être que l'effet d'une eau dans laquelle la terre & les autres élemens ou principes étoient dilatez, dissous & étendus.

Mais comme ils ont vû que cette eau etoit inseparable des autres principes, ils ont conclu que cette eau n'étoit point simple ou élementaire, mais mêlée avec une terre pure, dans une proportion si admirable, que l'eau ne domine point sur la terre, ni celle-ci sur l'eau; au contraire elles sont toutes deux dans un accord si parfait, que l'une ne quitte point l'autre; ensorte que l'eau qui coule & moüille naturellement, ne peut moüiller, parce que cette terre ne la quitte point, & empêche qu'elle ne s'insinuë, & demeure dans un sujet;

ſi bien que la gravité de l'eau jointe à celle de la terre, entraîne toujours ce ſujet qui roule & coule à raiſon de ſon eau.

La terre de ſon côté ne peut demeûrer fixe, malgré ſa peſanteur, parce qu'elle eſt mêlée, diſſoute & étenduë dans l'eau, qui de ſa nature eſt fluide.

Ce mélange ſi ſurprenant de ces deux élemens groſſiers s'eſt fait par l'action des élemens ſubtils : Car le feu agiſſant dans l'air, & celui-ci dans l'eau, cette eau ainſi animée, a travaillé ſur la terre, l'a attenuée, purifiée & ſubtiliée ; en un mot, l'a tellement approchée de ſa nature, que de deux, il s'eſt fait un tout inſeparable, qui viſiblement contient l'eau & la terre, & inſenſiblement l'air & le feu.

Ils ont donc vû que cet admirable compoſé étoit un Prothée, qui prenoit toutes ſortes de formes, les unes plus belles que les autres.

Et comme ils ont été prévenus que

la nature tend toujours à la perfection, ils ont conjecturé que cette eau qui ſe trouve dans les bas métaux, étant la même que celle qu'on remarque dans l'or & l'argent, ne devoit point être terminée à cette eſpece de métal imparfait, mais à celle de l'or ou de l'argent.

Nous avons déja éxaminé en partie la perfection des métaux, chacune dans ſon eſpece ; ainſi il ne nous reſte qu'à faire voir leur erreur ſur l'idée du mercure des métaux par l'exemple de l'eau élementaire dans les vegetaux.

Objeꝗ. Puiſque le mercure des métaux imparfaits eſt ſemblable, ou pour mieux dire, eſt le même que celui de l'or, il faut croire ; diront-ils, que la nature le deſtinoit à en faire de l'or, parcequ'elle tend toujours à la perfection.

Repon. Nous ne diſconvenons pas que ce mercure du métal imparfait, n'eût pû dans ſon indifference, & avant ſa ſpecification, devenir or, puiſque

nous avouons que l'or n'eſt qu'un mercure bien digeré; mais il ne faut pas pour cela conclure, que quoiqu'il eut pû recevoir le ſouffre de l'or, celui qu'il a reçû ſoit imparfait.

Il en eſt de même de ce raiſonnement comme de celui-ci, puiſque l'eau élementaire eſt la même dans les arbres que dans les herbes : les herbes ſont imparfaites, parce que l'arbre eſt une eſpece plus parfaite que l'herbe, à cauſe des dépurations & digeſtions qui ſe font dans l'arbre plus parfaitement que dans l'herbe.

Il faudroit donc ſur le même principe conclure, que le paſſage d'une eſpece moins parfaite, ſeroit poſſible dans une eſpece qui ſeroit plus parfaite.

Mais ils ne manqueront pas de dire, que la perfection d'une choſe ſe prend (comme nous le diſons nous-mêmes) de ſa puiſſance à ſe multiplier, & que chaque plante ayant cette vertu, elle peut être regardée dans ſon eſpece comme parfaite; au

lieu que les métaux imparfaits, ni même l'or, n'ont point cet avantage, d'où ils nieront la comparaiſon rapportée.

Mais qu'ils ſe ſouviennent que deux choſes font la perfection ; la multiplication pour l'une, & l'utilité pour l'autre, comme nous l'avons fait voir plus haut.

Il faut donc examiner ce que c'eſt que la multiplication ou generation dans tous les regnes & faire voir qu'elle eſt abſurde & impoſſible dans les métaux, même les plus parfaits.



CHAPITRE IV.

De la Multiplication ou Generation dans tous les regnes.

Et de l'abſurdité & impoſſibilité de la Multiplication dans les métaux.

Et de l'ignorance des Philoſophes Hermetiques, touchant la generation du vegetal & animal.

LA Generation eſt la production d'une choſe par le moyen des ſemences, dans l'une deſquelles la choſe, ou l'individu eſt contenu en racourci, quoique tout entier.

La ſemence eſt donc abſolument neceſſaire pour la generation, puiſque c'eſt elle qui contient & renferme les individus qui doivent être engendrez.

On pourroit définir la generation plus clairement, en diſant, que c'eſt l'extenſion de toutes les parties de l'individu imperceptible aux yeux, contenu dans la ſemence par l'action de l'eſprit ſeminal du mâle qui le pé-

netre, le dilate & le diſpoſe à recevoir l'aliment propre, qui ſe change en ſa ſubſtance, & en augmente toutes les parties dans toutes leurs dimenſions.

Les Alchymiſtes entendent bien autrement la generation, & diſent, qu'elle ſe fait par le mélange & la corruption des ſemences du mâle & de la femelle dans une matrice appropriée, comme on le voit dans les vers de Jean de la fontaine, où il dit :

Même la ſemence de l'homme,
Que pour probation te nomme,
Se pourrit au corps de la femme
Et devient ſang & puis prend ame.

Ils diſent, que *le genre animal ſe multiplie en ſon eſpece, & ſe diviſe en trois differences ; ſçavoir, en ſemence active, qui eſt la naturelle ; en paſſive, qui eſt l'innaturelle ; & en contre-nature, qui eſt le ſang menſtrual.* Tout ceci eſt de Raymond Lulle, au chapitre cinquiéme de ſa Théorie.

La ſemence active eſt celle de l'hom-

me, & la paſſive celle de la femme.

Dans cette idée ils veulent que toutes les generations ſe faſſent de la même maniere : & comme ils ne trouvent point de mâle & de femelle dans les vegetaux, qui puiſſent s'aprocher, comme font les animaux ; ils ont recours à une fiction rapportée par R. Lulle, au même endroit.

Le genre vegetal, dit-il, *eſt dans les ſemences & racines qui ſont naturelles, contenant les non-naturelles ; & de cette maniere leur complexion eſt hermaphrodite.*

Il y a dans cette imagination dequoi ſatisfaire très-ſpecieuſement les Sectateurs de ce grand Philoſophe. En effet, s'ils n'avoient pas renfermé dans la ſemence vegetale les deux ſexes, ils étoient bien embaraſſez ; car comment expliquer cette action du mâle.

Mais ils ont encore été plus loin ; car ce n'étoit pas aſſez de dire, qu'il y avoit mâle & femelle, il falloit outre cela les faire agir : c'eſt ce qu'ils

sont, en disant qu'il y a corruption & putrefaction ; parce que dans ces alterations, il se fait un mouvement qui délie ces amans enchaînez, & leur donne la douce liberté de s'embrasser ; & c'est de ces tendres embrassemens que sort un *fils de la même espece que ses parens.*

Il est fâcheux pour tous ces venerables Philosophes, que des hommes curieux & inquiets sur ce qu'ils entendent dire, quand la verité n'y est pas bien éclaircie, n'ayent pas voulu s'en tenir à cette belle imagination, car peut-être qu'on les admireroit encore aujourd'hui, comme on a fait autrefois : mais grace à Dieu pour l'avancement des Sciences, quelques esprits solides & penetrans, après avoir éxaminé les choses de plus près & sans prévention, ont connu que la nature étoit tout autre que ces gens-là nous la vouloient faire voir : & après avoir raisonné profondément, ils ont joint une heureuse experience à leur admirable découverte.

Ils ont apperçû à l'aide du mycroſcope, que la ſemence vegetale contenoit la plante tout entiere.

Ils ont compris par cette découverte ſi fidele, que l'œuf de la poule contenoit un germe qui renferme le poulet tout deſſiné, & ont jugé de quelle neceſſité pouvoit être la compagnie du coq pour rendre ces œufs feconds.

Tout a répondu à leur juſte idée; & convaincus de la verité & de l'uniformité de la nature, ils onț conclu, que dans chaque ſemence, tant animale que vegetale, étoit contenu en racourci l'individu de l'eſpece.

S'il eſt donc vrai que l'animal ſoit tout formé dans la ſemence de la femelle, il ne faut pas croire qu'il s'y faſſe de putrefaction, qui détruiroit ſans doute l'arrangement de toutes les parties.

A quel uſage, répondront-ils, deſtinerez-vous la ſemence du mâle? elle qui eſt la plus noble, la plus parfaite, qui eſt active, & qui fait la

ſpecification de l'animal ; en un mot c'eſt le ſouffre, au lieu que celle de la femelle n'eſt que *cruë, paſſive*, & qui attend ſa digeſtion & ſa forme de la ſemence du mâle, comme fait le mercure de la part du ſouffre dans les métaux.

Il faut regarder la ſemence du mâle comme le reſervoir & le vehicule d'une partie extrémement ſubtile, laquelle venant à tomber dans la matrice de la femelle, ſe dégage par la nouvelle chaleur, qu'elle y trouve, & qui l'excite, des envelopes qui la couvroient ; & étant miſe en liberté, s'inſinuë par ſa grande ſubtilité dans le petit animal qu'elle rencontre, dont elle dilate les parties & les fait mouvoir.

Cette ſemence du mâle eſt un eſprit qui cherche à s'incorporer avec le ſujet pour lequel il eſt deſtiné par la nature : c'eſt l'ame de ce ſujet, qui tout organiſé qu'il eſt demeure mort ſans lui.

Ce ſentiment tout different qu'il

est de celui des Anciens, ne diminuë rien de la haute idée qu'ils avoient de la perfection de la semence du mâle ; puisque nous disons que celle de la femelle demeure comme morte, tant que cet esprit seminal ne l'anime point.

Quoiqu'il ne donne que le mouvement à cet individu, c'est assez pour le faire vivre; car la vie de ce petit animal ne lui vient que de la dilatation & ouverture de toutes ses parties : ce qui les met en état de laisser entrer & recevoir la nourriture que la mere lui prepare, en quoi consiste sa vie, qui finit avec ce mouvement.

Mais pourquoi cette nourriture que la mere lui fournit après l'action de cet esprit seminal, ne lui servoit-elle pas auparavant ?

Parcequ'elle étoit trop grossiere pour faire la premiere ouverture de ces parties si petites, si délicates, & comme affaissées : & pour peu qu'on fasse reflexion sur la structure des parties qui dans le mâle servent à la

generation, je veux dire à la preparation de cet eſprit ſeminal, on conviendra aiſément que la longueur des vaiſſeaux ſpermatiques, retrecis & reployez pour former le corps des teſticules, eſt très propre à dépurer & ſubtilier une liqueur qui ne ſçauroit enfiler, ni parcourir cette longue & étroite route, ſi differemment contournée, à moins d'être déja bien ſubtile; laquelle ſubtilité s'augmente à meſure que cette liqueur parcourt differentes parties, où elle dépoſe dans les vaiſſeaux excretoires, qui ſe rencontrent par tout, les parties groſſieres qui pourroient l'empêcher de continuer ſa route.

On ne trouve point dans le corps de la femelle ces ſortes de parties.

On doit regarder la ſemence du mâle comme l'eſprit univerſel ſpecifié, qui de ſa nature eſt toujours en mouvement, pour faire & procurer les productions propres à l'eſpece où il entre.

L'Auteur de la nature l'a mis dans

un corps different de celui qui porte l'animal tout formé ; parcequ'en le mettant dans le même, il s'en seroit suivi une infinité de generations en même-temps, qui toutes auroient été imparfaites, l'animal n'ayant pû fournir en même-temps à tous ces individus, la nourriture necessaire, ils seroient demeurez imparfaits.

Tout ce que nous avons dit de l'animal, se trouve dans le vegetal.

Le grain de froment renferme un germe qui est la plante en racourci. Le mycroscope le fait voir distinctement ; ce qui paroît encore mieux dans le gland de chêne, que dans tout autre vegetal.

Ainsi l'on peut dire que la semence du vegetal contient la plante de son espece, aussi-bien que l'œuf de l'animal, renferme un animal de son espece.

La difficulté à present est de trouver la semence du mâle ; car nous ne voyons point de distinction de sexe dans les plantes, quelque chose

qu'ayent voulu dire là dessus les Anciens ; nous sçavons aussi qu'elles ne sont point hermaphrodites.

Pour connoître ce que c'est que l'esprit seminal dans la plante & le lieu où il peut être, il faut se souvenir que nous avons dit, que la semence du mâle, ou l'esprit seminal dans les animaux, n'étoit rien autre chose que l'esprit universel specifié.

Puis donc que dans l'animal cet esprit fait l'office de mâle, & que la nature est unique & la même en tout, il faut croire que ce même esprit fait la même chose dans le vegetal.

Nous n'aurons pas de peine à nous le persuader, après être assurez que la plante n'est point hermaphrodite, & que dans sa semence, la plante se trouve tout entiere & de son espece, sçachant bien au reste qu'il ne se fait point de putrefaction, qui comme nous avons dit, renverseroit ce bel arrangement de parties, que la nature a si merveilleusement ordonnées.

Toute la difficulté ne ſeroit donc que d'aſſigner un lieu à cet eſprit univerſel, comme on le fait dans l'animal.

Mais nous diſons qu'il eſt par tout, & plus particulierement dans la terre, qui eſt comme ſon reſervoir, pour fournir aux mineraux & vegetaux.

Je conviens, dira quelqu'un, que cet eſprit eſt par tout dans la terre pour y travailler les mineraux& porter la nourriture aux vegetaux & dans l'air, pour exciter & augmenter la chaleur naturelle dans les animaux : mais il faut le ſpecifier,comme nous ſommes convenus qu'il l'étoit dans les animaux.

Pour éclaircir cette verité, il faut remarquer deux parties differentes dans la ſemence des vegetaux. Une qu'on appelle germe, qui eſt la *plante :* & l'autre, qui eſt tout ce qui environne ce germe, & qui eſt ſa premiere nourriture, quand il eſt en terre & qu'il commence à vegeter.

Cette ſeconde partie de ſemence eſt ſans doute de la nature du germe, puiſqu'ils ont été formez enſemble dans un même lieu, par les mêmes operations & de la même matiere, qui eſt le ſuc de la terre animé de l'eſprit univerſel.

C'eſt dans cette partie nourriciere que l'eſprit univerſel ſe ſpecifie dans le commencement qu'il agit ſur la ſemence; car il ſeroit trop crud, c'eſt-à-dire trop éloigné de la nature du germe pour pouvoir s'y joindre, ou pour mieux dire, le penetrer, le dilater, & en parcourir toutes les parties: mais après avoir été preparé dans la partie nourriciere, il eſt propre à faire l'office de ſemence maſculine, ou d'eſprit ſeminal; & quand une fois il y eſt entré, il perd ſon univerſalité ou indifference, & devient propre & particulier à l'eſpece.

La preparation que lui donne cette partie nourriciere, l'ayant mis en état d'entrer dans le germe, il en ouvre tous les canaux, qui, ainſi di-

latez, offrent paſſage à un autre eſprit univerſel, qui ſuit ce premier ſans interruption ; & le premier étant devenu ſpecifié, par le moyen de la partie nourriciere, ſpecifie lui-même l'eſprit qui lui ſuccede, en lui ſervant pour ainſi dire, de ferment.

Voilà l'idée que l'on doit avoir de la multiplication du vegetal, qui n'eſt, à proprement parler, qu'une nutrition des parties de l'individu renfermé dans le germe ; en quoi l'on voit l'uniformité de la nature, qui dans les regnes vegetal & animal n'a qu'une même voie pour la generation.

On ne voit donc pas dans la generation ces ſortes de putrefactions, tant vantées par les Alchymiſtes.

Je crois que leur erreur ſur la putrefaction eſt venuë parcequ'ils ont vû le grain s'amolir quand il eſt mis en terre, choſe qui eſt abſolument neceſſaire pour le rendre propre à couler dans les canaux de la plante : mais s'ils avoient regardé de plus près, ils n'auroient pas vû la même

choſe dans le germe; car il ne devient point laiteux comme le ſperme ou la partie nourriciere.

Il ne faut pas regarder dans cette operation l'eſprit univerſel, comme une ſubſtance chaude & ſeiche, comme le feu, ni même pure ou ſimple; c'eſt-à-dire, d'un ſeul élement; mais comme une ſubſtance très-ſubtile, contenant tous les élemens, ſi bien proportionnez, qu'il n'y a rien d'exceſſif, ni de qualité ſenſible; enſorte qu'il eſt en état de s'accommoder à tout: je veux dire capabe de ſe charger de toutes les qualitez ou caracteres qui lui ſont preſentez.

C'eſt comme diſent les Alchymiſtes, l'oiſeau d'Hermés, qui n'a repos ni jour ni nuit, & qui cherche à s'arrêter, en recevant quelque forme & entrant dans quelque eſpece, dont il prend le caractere.

On peut regarder cet eſprit univerſel comme l'ame de toute la nature, qui s'accommode à tous les corps où elle entre.

Cet eſprit ne ſçauroit tomber ſous les ſens, à cauſe de ſa tenuité, à moins qu'il ne ſoit ſpecifié, & encore n'en voyons nous que l'envelope. C'eſt lui que nous voyons ſortir en forme d'eau claire & diaphane, de la branche d'un arbre nouvellement coupé. Cette liqueur toute pure qu'elle ſoit n'eſt que ſon vehicule & non pas ſa ſubſtance. Ce vehicule emprunte ſa fluidité du mouvement de l'eſprit qu'il porte.

Les Anciens nous ont encore dit des abſurditez touchant la nourriture du fœtus : ils s'imaginoient que le ſang menſtrual étoit ſon aliment ; parce qu'ils le voyoient ſuprimé dans les femmes groſſes, ſans en rechercher les cauſes, & ſans examiner ſi un ſang d'une qualité très ſouvent veneneuſe peut ſervir de nourriture.

Le fameux Raymond Lulle a tenu cette opinion, comme il paroît ſur la fin du ſixiéme chapitre de la Théorie, où il dit : *De même que la choſe menſtruelle, qui étant fermentée & blan-*

chie dans l'humidité des deux spermes, nourrit le fœtus, de même que l'enfant né est nourri à la mamelle, parceque par la force des deux spermes, le sang menstruel par la vertu de sa nature, est changé en humidité radicale. Rien n'est plus clair que ce qu'il dit en cet endroit.

Ce seroit ici le lieu de faire voir la fausseté de cette opinion, en décrivant les parties qui font le commerce de la mere au fœtus, d'où il faut necessairement conclure, que la nourriture lui vient de sa mere, par une route differente de celle qu'ont imaginée les Alchymistes & prise d'une matiere bien plus benigne que ne peut jamais être le sang menstrual, qui est un excrement (comme disent les Medecins) inutile, & même souvent malin; comme il paroît, quand il ne sort pas dans son temps par tous les dérangemens qu'il les fait dans le corps où il reste. Mais cet examen regarde les Médecins Anatomistes, qu'on peut lire pour y

trouver la verité entierement éclaircie : Je me contenterai ſeulement de rapporter quelques experiences pour convaincre les plus opiniâtres Sectateurs de la Doctrine Hermetique, qui ne veulent pas entendre donner un démenti à leurs maîtres, & qui regardent les découvertes faites par le mycroſcope, comme une belle viſion propre à amuſer des gens entêtez & prevenus contre l'Alchymie & les Anciens.

Nous avons dit, que les vegetaux n'étoient point hermaphrodites, & que leur ſemence contenoit la plante de ſon eſpece, comme l'œuf contient le poulet. Pour en être donc perſuadez, ſi vous coupez un grain de blé horizontalement par ſon milieu, il germera comme s'il avoit été ſemé tout entier

Si au contraire vous en coupez un autre longitudinalement par ſon milieu le long de la petite rénure qui le diviſe en deux parties : enſorte que l'on touche le germe, il ne vegetera point.

La même experience a réussi sur plusieurs autres semences, qui toutes nous ont fait voir que ce que nous avons dit est veritable ; d'où nous pouvons croire que toutes les experiences de cette nature que l'on fera sur toutes les semences, feront voir la même chose.

Ces experiences prouvent, aussi bien que fait le mycroscope, l'existence de l'individu tout formé.

Vous n'empêchez point la germination dans la premiere, parceque vous ne coupez que la semence, sans alterer le germe : & cette semence n'est que pour servir de premiere nourriture au germe, & pour specifier l'esprit universel. Or pour quelque peu qu'on en laisse, il en reste toujours assez pour produire ces deux effets : car nous sçavons par experience qu'un grain de froment fort sec, fort menu & dans lequel il n'y paroît presque pas de nourriture, ne laisse pas de germer & de multiplier comme le grain le mieux nourri.

Dans la ſeconde, au contraire, vous rendez le grain ſterile, parce qu'en coupant la ſemence par ſon milieu longitudinalement, vous coupez le germe, vous ſeparez les parties de cette petite plante, qui, ainſi diviſées, ne font plus ce tout, qui compoſe ce mixte, qui dans cet état n'eſt plus capable de contenir cet eſprit univerſel, qui n'y demeure que parce qu'il trouve un arrangement & une continuité dans le ſujet.

Si ce germe n'étoit point organiſé, & qu'il fût comme la ſemence, il ne s'enſuivroit point de ſterilité.

Et ſi les plantes étoient hermaphrodites, je veux dire que leurs ſemences fuſſent un ſouffre & un mercure, cet inconvenient ne ſuivroit point la diviſion de leurs ſubſtances, non plus qu'il arrive dans la diviſion d'une piece de métal, qui eſt toujours auſſi bien métal que le tout dont elle a été tirée.

Il paroît par ce que nous venons de dire, que l'erreur des Anciens &

ſur tout des Alchymiſtes, eſt inconteſtable ; & que c'eſt aſſez improprement qu'ils ſe donnent le nom de *Philoſophes* & de *Grands*, comme le fait Hermez, ſur la fin de ſa Table d'Emeraude, en ces termes : *Et pour cela je m'appelle Mercure*, ou Hermez *Triſmegiſte*, ou trois fois tres-grand, *parceque je ſçai les trois parties de la Philoſophie de l'Univers.*

Eſtre Philoſophe, c'eſt de connoître la nature dans ſes cauſes, ſes moyens & effets, ce qu'on ne peut pas dire d'un homme qui ne ſçait ce que c'eſt que la generation, & qui comme le plus groſſier de tous les payſans, ne la connoît que par ſes effets.

Voilà cependant toute la connoiſſance qu'en ont les Alchymiſtes ; & je dis plus ; leur idée eſt plus groſſiere & fauſſe que celle d'un Payſan, parceque voulant découvrir la verité, & la reveler, ils ne la cherchent pas, comme il faut ; ils perdent le filet d'Ariane ; ils s'égarent dans la fauſ-

ſeté & le menſonge dont ils ſont Profeſſeurs & Auteurs dangereux, pour ceux qui ſur quelque choſe d'apparent, les croyent comme des Philoſophes. Un payſan ignorant n'en impoſe point, & ſon peché n'eſt que pour lui.

Ces erreurs ſi groſſieres & ſi ſenſibles devroient rendre fort ſcrupuleuſes les perſonnes qui étudient ces Philoſophes; car qui peche en une choſe, dit le Proverbe, peut pecher en pluſieurs : Et nous avons déjà fait voir, & nous le ferons encore, que ce n'eſt pas en une ſeule choſe qu'ils ſe ſont trompez, & ont trompé les autres.

Après avoir parlé aſſez au long de la generation des animaux & vegetaux, il faut examiner ce que l'on dit de celle des métaux, & voir ſi l'on peut regarder leur formation, comme une veritable generation.

Les métaux s'engendrent continuellement dans les entrailles de la terre, par l'action des élemens les uns contre les autres, d'où viennent

des alterations & changemens, qui produisent le mercure & le souffre, qui sont les principes prochains des métaux.

On peut voir tous les Alchymistes, & particulierement Albert le Grand dans son Livre des Minieres.

Cette production ou formation des métaux, n'est pas tant une generation, qu'une procréation, par les raisons que nous avons établies, en parlant de la generation des animaux & vegetaux; c'estpourquoi les plus delicats lui donnent ce nom.

Qu'il y ait une generation de métaux dans ce sens, nous ne croyons pas que personne n'en convienne, puisque tous les jours on trouve des métaux dans des lieux, ou quelques années auparavant il ne s'en étoit point trouvé. Tous ceux qui travaillent aux mines, nous l'assurent, & même disent que souvent ils ouvrent des lieux, où venant à appercevoir certaines vapeurs condensées, ils font fermer ces endroits, pour quel-

ques années après les r'ouvrir, & y prendre le métal cuit & parfait, dont ces vapeurs n'étoient que la matiere & le commencement.

Ainsi nous ne sommes pas de l'opinion de ceux qui veulent que ces mixtes n'ayant point de semence pour se multiplier, ayent été créez tels qu'ils se trouvent, & se trouveront dans la suite, quand Dieu créa l'Univers; fondez sur ce que l'on dit qu'il le créa parfait; & que si les métaux n'avoient pas été créez dans leur perfection, les ouvrages de Dieu n'auroient pas été tels, qu'on devoit les attendre d'un Dieu, qui donna tout l'éclat & la perfection à la nature.

Ce que nous avons dit au second Chapitre, en parlant des choses considerées par leur utilité dans l'état de pure nature, fait assez voir que quand les métaux auroient été de manque dans la nature, sa perfection n'en auroit pas moins éclaté.

Et je ne sçai même s'il n'y auroit

pas plus de raiſon de regarder la procréation des métaux, comme un accident de nature, que comme une choſe qui lui ſoit eſſentielle.

Et quand même nous aurions dit ailleurs que les métaux imparfaits ſont de l'intention de nature, il ne faudroit entendre cette propoſition, que comme reſpective, & non pas abſoluë, c'eſt-à-dire, ſuppoſant que l'or fût une production de l'intention de la nature, les bas métaux le ſeroient auſſi, pour les raiſons rapportées & priſes de leur utilité pour la vie naturelle.

Car nous ne prétendons pas que la nature, ou pour mieux dire, Dieu les ait créez, comme les animaux & vegetaux, puiſque leur éxiſtence n'étoit d'aucune utilité dans l'état d'innocence, pour lequel tous les hommes avoient été deſtinez.

Ce ſentiment ne paroîtra ridicule qu'à ceux qui ne jugent des choſes, qu'en les entendant prononcer, ſans y faire toute l'attention neceſſaire :

Je dirai donc que cette opinion n'eſt point ſi éloignée de la raiſon, qu'elle paroît ; puiſque dans la Sainte Ecriture même, il y a quelque choſe qui ſemble l'approuver.

Quand la Geneſe parle de la Création, elle fait un détail aſſez ample de ce qui compoſe ce vaſte Univers ; qu'elle fait conſiſter dans la *Lumiere, le Firmament, ou le Ciel, les eaux, la terre, les herbes, & les arbres ; les luminaires pour partager les jours & les nuits, les poiſſons, les oiſeaux, toutes ſortes de bêtes à quatre pieds, les reptiles, & autres ſortes de bêtes qui ſont ſur la terre, & enfin l'homme, pour qui tout le reſte étoit fait :* Mais elle nous dit rien des mineraux.

Nous avons donc quelque raiſon de regarder la procréation des métaux & mineraux, comme un accident de nature ; & voyons ſi nous trouverons dans ce raiſonnement quelque choſe qui puiſſe nous appuyer, comme ce que nous avons rapporté de la Sainte Ecriture.

On appelle une chose necessaire ou essentielle, celle sans qui un sujet ne peut subsister, ou ce qui par des moyens assurez, arrive à une fin fixe & déterminée : Un accident au contraire, ce qui n'est point necessaire à la subsistance de la chose ; ou bien, ce qui n'a, ni moyens assurez, ni fin fixe & déterminée.

Les métaux sont un accident dans le premier sens, puisque la nature peut bien subsister sans eux ; ce qui n'est pas de même des vegetaux qui sont la nourriture des animaux.

Ils le sont encore dans le second sens ; car ils n'ont point de moyens assurez, puisque, selon la doctrine hermetique, la difference des métaux arrive par la difference de leur souffre, qui n'a pas été separé dans la digestion ; & c'est pour cela qu'ils disent que, si l'on peut separer tout le souffre de l'or, on en fera leur veritable élixir.

La matiere ou principes prochains des métaux, sont mercure & souffre,

qui

qui, pour être unis inſeparablement, afin d'en former un métal parfait, demandent des dépurations & des digeſtions accomplies.

Par les dépurations, les matieres heterogenes, les ſouffres impurs ſont évacuez, ou ſeparez du compoſé.

Par les digeſtions, ce ſouffre eſſentiel bien purifié, & ce mercure bien purgé, ſont cuits, teints & fixez dans un corps métallique.

Ces préparations, dépurations & digeſtions ne ſont point des moyens aſſurez, puiſque nous voyons des métaux, dans leſquels ces effets ne paroiſſent gueres, comme dans le fer & le cuivre; & cependant ce qui eſt neceſſaire ou eſſentiel, eſt aſſuré, & arrive toujours, comme nous voyons dans le vegetal, dont la ſemence miſe en terre, reçoit toujours les mêmes préparations; ſçavoir, le ſuc de la terre bien depuré, qui fait qu'il a des moyens aſſurez pour ſe multiplier.

La fin ou le terme de la production

métallique eſt encore moins fixe& déterminée, que ne ſont tous les moyens pour y arriver, puiſqu'il y a pluſieurs métaux plus parfaits les uns que les autres, & que l'or même, qui l'éſt le plus de tous, ne l'eſt pas autant qu'il auroit dû l'être, comme le veulent tous les Alchymiſtes, ce que nous ferons voir ailleurs.

On peut donc juger delà que les métaux ſont plûtôt un accident de nature, qu'une choſe qui lui ſoit neceſſaire ou eſſentielle.

On peut encore ajoûter que les métaux parfaits, ſont moins des choſes eſſentielles, que ne le ſont les métaux imparfaits; parceque ceux-ci ſont d'une plus grande utilité pour la vie naturelle, que ceux-la. De plus, une dépuration groſſiere, comme celle qui ſe fait dans le fer & le cuivre, eſt plus certaine, que celle que demandent les métaux parfaits, & par conſequent la fin plus aſſurée.

N'eſt-ce pas un hazard de trouver dans la terre une voûte que la nature

ait formée, pour faire reverberer ſur la matiere la chaleur centrale, & qui empêche la penetration d'un air froid.

Une eau pure ſans mélange, une terre vierge, comme ils diſent, dont la pureté ſoit ſi grande, que la blancheur en ſorte ſemblable à un pur ſel, ſont d'heureux effets dont nous ne voyons gueres de cauſes infaillibles.

Tout ce qui n'eſt point du regne animal ou vegetal, & qui ſe produit en terre, n'a point de part à cette admirable harmonie, que Dieu établit dans la Création du Monde.

Les pierres les plus precieuſes ſont auſſi-bien des effets du hazard, que les plus viles.

Dans les unes, une eau pure à laquelle s'eſt mêlée une terre ſubtile, & ſi bien diſſoute, qu'il n'y en eſt entré que pour faire corps, ſans donner d'opacité, a fait cette belle compoſition.

Dans les autres, une terre grossiere, qui n'a reçû qu'une eau limoneuse, pour seulement en faire la liaison, a formé cette masse pierreuse.

Les unes & les autres sont des productions d'un hazard plus ou moins avantageux, selon qu'il se trouve des lieux propres, & des matieres convenables.

· Il est bon aussi de remarquer que le feu central, les influences, & le feu même de la matiere, ont contribué à ces sortes de productions, dont ils sont les causes actives ou efficientes ; mais nous ne disons pas, comme beaucoup de gens, qui veulent que tel astre ait un pouvoir absolu, fixe & particulier sur certaine chose ; & c'est ce qu'ont pensé presque tous les autres, témoin Hermez dans son Pimandre, qui regarde les Astres comme des Divinitez, qui fournissent les semences des choses qu'elles dominent.

Le mouvement ou la chaleur font tout, de quelque principe qu'ils par-

tent ; ce sont des ouvriers capables de faire tout ce qui se presente, & qui d'une matiere precieuse, en font un ouvrage de haut prix ; & au contraire, d'une matiere vile, ne nous donnent qu'une piece de peu de valeur.

La procreation des métaux n'étant, comme nous l'avons vû, qu'un pur hazard, il y a lieu d'être surpris que les hommes ayent cherché les moyens d'imiter la cause incertaine qui produit un effet si douteux : Car il paroît moins raisonnable de vouloir faire ce qui ne se fait que par certaines causes fortuites, que ce qui a une cause & des moyens infaillibles.

Mais aussi les Alchymistes ne pensent pas comme nous, quand ils veulent faire la Pierre Philosophale.

Quelle est leur idée ? C'est de faire par l'art une semence qui convertisse en bon or le mercure des métaux.

Demandez-leur si cette conversion est une generation, ils nous répondront que non, mais seulement

une coction du mercure qui le rend or.

Quelques-uns des plus fameux Alchymistes ont regardé cette conversion, comme une vraie generation, ce qui paroît par ce qu'a dit Jean de Mehung. *Le métal est engendré & multiplié par le métal, & dans la Turbe. De l'homme s'engendre l'homme, & pareillement du métal s'engendre le métal, parceque la nature ne s'amende que dans sa nature.*

Quoiqu'ils en ayent voulu dire, je prétends que c'est une generation aussi complette, que celle qui se fait par la nature dans les entrailles de la terre; d'où je conclus que les Philosophes Hermetiques, qui regardent la procréation des métaux, comme une generation de l'intention de la nature, font par leur élixir que l'art fournit un second moyen, pour faire ce que fait la nature; chose qui ne se trouve que dans le regne métallique; ainsi donnent plus d'avantages aux métaux, qu'aux autres regnes, puis-

qu'ils les font ſortir, pour ainſi dire, du neant par deux voyes ; aulieu que les animaux & vegetaux n'en ont qu'une, que la nature leur fournit.

Cette converſion de mercure en or n'eſt point une generation, diſent-ils, mais ſeulement une dépuration, coction & fixation de mercure.

Quoique toutes ces choſes arrivaſſent dans leur prétenduë tranſmutation métallique, il ne les faudroit regarder que comme les moyens & degrez pour parvenir à la generation de l'or ; car ce mercure n'eſt plus après ſa fixation & teinture, ce qu'il étoit auparavant, puiſqu'il a changé de forme, & a acquis des proprietez eſſentielles qu'il n'avoit pas, qui ſont la ſolidité ou fixité, & teinture & malleabilité.

Quelques-uns voulant ſoutenir que c'eſt le même mercure, rapportent la comparaiſon du pain, qu'ils diſent être toujours la même choſe que la pâte, & qu'il n'y a de difference que

dans la coction qui est dans le pain, & n'est pas dans la pâte.

S'ils disoient que le pain est la même chose que le blé dont il a été fait, & qu'ils nous fissent voir que le pain peut produire du blé, nous trouverions leur comparaison juste, parceque nous parlons ici de choses naturelles & sans alteration; ce que l'on ne peut dire de la pâte, qui est un blé très-alteré par le broyemenr qui l'a reduit en farine, & dont l'alteration a été si grande, qu'il n'est plus propre à se multiplier.

Nous avons fait voir au Chapitre second ce qui fait l'essence d'une chose; c'estpourquoi nous ne le repetons pas ici. Au reste, ces sortes de comparaisons sont si peu judicieuses, qu'elles font honte à ceux qui les proposent, & dispensent d'y répondre, ceux à qui on les apporte.

Ce (qu'ils disent donc) qui se fait dans la projection sur le mercure, se fait dans la vegetation: car la production du chêne par le gland, n'est

qu'une dépuration, coction & fixation, fermentation ou ſpecification de l'eau vegetale.

Mais quelqu'un dira, il n'en eſt pas ainſi dans la projection ; car il n'y entre point de nouvelle matiere. Le mercure eſt le ſeul corps qui eſt converti ou purifié, au lieu que dans la production du chêne nous remarquons des parties bien differentes les unes des autres.

Je réponds que ſi l'eau qui ſe convertit, ou nourrit le chêne, étoit auſſi bien ramaſſée dans un lieu, comme l'eſt le mercure, ſur lequel on fait la projection, on n'y remarqueroit point autre choſe, que ce que l'on obſerve dans le mercure ; mais comme cette eau eſt diſperſée dans la terre, & mêlée d'impuretez, elle ne vient que ſucceſſivement au point qui la doit convertir, & ne s'y rend qu'à proportion de ſa grandeur, qui en augmentant, en reçoit davantage.

S'il y a des parties differentes dans

le chêne, c'est qu'il est un corps organisé, & cependant ses differentes parties ne demandent point de differentes eaux pour leur nourriture : Que si ces eaux sont differentes, ce n'est point par leur nature ou essence, mais par quelque mélange qui se trouve, sur tout dans les parties qui reçoivent les premieres ce suc, parceque comme dans ce genre la nature tend à la generation, & qu'il faut une portion d'eau vegetale très-pure pour cette operation, les parties de l'arbre servent toutes à cribler cette eau, & ne laissent monter que la plus pure, qui à cause de sa tenuité & pureté, passe sans obstacle au plus haut degré de la vegetation, ou après ses circulations, sublimations & dépurations, elle trouve, pour parler en Alchymiste, le souffre specifique du vegetal, qui la fixe, & lui donne sa teinture, c'est-à-dire, lui imprime le caractere que Dieu lui a donné, pour multiplier telle espece.

Il n'en est pas autrement dans les

animaux ; & toute la difference des uns & des autres ne vient que de ce que leur mercure, ou ſuc nourricier ne ſe trouve pas en un même endroit, & n'y eſt pas homogene , comme il doit être , pour ſe changer dans la ſubſtance de la choſe qu'il nourrit.

C'eſt pour cette raiſon que les animaux ont tant d'organes differens , qui tous concourent à la preparation de ce mercure qui doit être ſpecifié.

S'il eſt donc vrai , comme il paroît par ce que nous avons dit , que la converſion du mercure en or ſoit une generation , vous donnez aux métaux deux voyes pour leur production.

L'une que la nature donne , qui eſt la procreation par l'action des élemens ; & l'autre, qui vient de l'art par l'addition d'un ſouffre , qui ſpecifiera ce mercure dans la projection.

Je veux bien convenir que ces deux voyes ſont la même choſe, puiſque dans celle de l'art, on y reconnoît une imitation de la voye de na-

ture : Mais pourquoi pourra't'on plûtôt le faire dans le métal, que dans le vegetal, qui ſans doute eſt plus neceſſaire dans la nature, que ne l'eſt le métal.

Objeċt Ils répondent que cela ſe fait tous les jours en greffant une partie d'un arbre ſur le tronc d'une autre arbre d'une eſpece differente.

Répon- Cet exemple ne fait pas voir que l'art puiſſe faire ou produire une eſpece, & c'eſt ce qu'ils ont à prouver.

Si l'art joint à la nature, faiſoit une petite partie d'un vegetal, ils auroient raiſon de nous rapporter cet exemple ; mais cette branche qu'on ante, cette partie qu'on greffe eſt elle-même une plante, un arbre entier ; puiſque ſur ſon tronc naturel elle auroit produit des fruits ; & c'eſt la nature qui l'a produite, ſans la participation de l'art.

Tout ce qu'on peut retirer de bon de cet exemple, c'eſt qu'il vous fait voir que le ſuc de la terre eſt homogene, ſimple & indéterminé, & par

consequent propre à recevoir tous les souffres qui se presentent, je veux dire, à se changer dans la substance de tous les vegetaux qu'il rencontre, pourvû qu'il soit dépuré. On a déja répondu en partie à toutes les foibles objections qu'ils nous font ; mais en voici une qui merite qu'on y réponde en particulier.

Ils disent que la fixation du mercure par la poudre de projection, est comme le caillement ou coagulation du lait par la presure.

Cette comparaison est trop souvent citée par ces Philosophes, & rapportée par leurs Sectateurs, qui n'en apperçoivent pas le faux, pour ne pas l'examiner & en faire voir le ridicule, par les propres principes de ces sages infaillibles.

Cet exemple qui devroit faire voir que l'art fait ce que fait la nature, c'est à dire porte à la perfection une chose imparfaite, fait voir tout le contraire : car jamais la nature n'eut dessein de faire du caillé dans le

corps de l'animal. Si la nature faiſoit du fromage dans les mamelles de l'animal, & qu'on prît du lait, pour, à l'imitation de la nature, en faire du fromage, cet exemple ſeroit excellent.

Au reſte, ces ſages diſent tous, qu'il n'y a qu'une ſeule choſe qui puiſſe donner la fixité au mercure ; & nous voyons que les choſes qui ne ſont point du regne animal, coagulent le lait, comme fait le vinaigre, l'eſprit de vitriol, & les autres acides. Une certaine eſpece de chardon fait la même choſe. La chaleur ſeule le fait encore cailler.

Il s'enſuit donc de cette comparaiſon, ſi elle eſt juſte (comme il faut qu'elle le ſoit pour éclaircir une choſe) que la Pierre des Philoſophes, étant ſuppoſée poſſible, ſe fait de choſes heterogenes & differentes ; puiſque le vitriol & toutes les choſes qui caillent le lait, ne ſont point du regne animal, d'où eſt ſorti le lait, ce qui eſt contraire à leurs ſentences.

Qu'ils ſçachent encore l'invalidité de cette comparaiſon par la difference qu'il y a entre une choſe qui ſe fait pour la perfection de nature, comme la fixation du mercure en or, & celle qui ſe fait contre la même perfection, telle qu'eſt la coagulation du lait ; car certainement le fromage n'eſt point propre à nourrir l'animal, comme l'eſt le lait ; & il faut regarder cette coagulation, comme une dégeneration ou imperfection, & non pas comme une perfection, à quoi tend toujours la nature.

De plus, ils comparent un tout avec une partie ; car le mercure eſt un tout, pour ſi petit que ſoit ſon volume, & le lait n'eſt point un tout, puiſqu'il n'engendre point : car qu'ils ſçachent qu'il n'y a que le tout qui engendre. Il ne ſçauroit donc tout au plus paſſer que pour une partie de l'animal, qui ſeroit encore un nom ou une définition impropre, puiſque l'animal n'eſt pas rendu parfait, parcequ'il a du lait : Et pour parler comme

les Medecins, le lait eſt un excrement utile, deſtiné à la nourriture du fruit de l'animal : Ainſi de quelque côté qu'on le conſidere, on ne lui peut trouver les mêmes qualitez qu'au mercure, qui eſt d'être un tout, qui n'attend ſa perfection que de la coagulation que lui donne ſon ſouffre.

Pour faire valoir la ſentence, qui eſt le fondement de leur ſçience, ainſi qu'ils le diſent, ils nous veulent faire voir que la nature étant une & invariable, ils trouvent auſſi-bien dans les animaux que dans les vegetaux cette voye artificielle, qui fait la generation.

C'eſt à faire éclore des poulets independamment, & ſans l'aide de la poule, qu'ils prouvent cette ſeconde maniere d'engendrer.

Cet exemple devroit faire mépriſer la Sçience Hermetique. Si dans ce qu'elle avance, on n'y trouvoit pas quelque choſe de meilleur ſens, je ſuis perſuadé que jamais homme d'un peu de diſcernement, ne ſe ſe-

roit donné la peine de les lire.

Il en eſt de leur raiſonnement, comme de celui-ci:

La generation du fruit ſe fait en deux manieres.

La premiere eſt, quand vous laiſſez meurir le fruit ſur ſon arbre.

La ſeconde, quand vous cueillez le fruit un peu avant ſa maturité, & que vous le mettez ſur la paille, & dans un lieu où une chaleur douce le puiſſe faire meurir.

Rapportez pour preuve d'une double voye de generation cet exemple au plus groſſier payſan, il en verra bien la fauſſeté, & ſçaura bien vous dire que ce fruit étoit tout formé & tout engendré, & qu'il n'avoit beſoin que de maturité, qui ne peut lui manquer, en le laiſſant ſur ſon arbre.

En effet, cette maturité ou digeſtion vient de l'eſprit univerſel, qui s'introduit dans le fruit, & y exerce ſon mouvement, juſqu'à ce que la choſe ſoit parfaite, & dont la perfection eſt bornée à un certain point.

Cet esprit universel se trouvant par tout, il ne faut pas être surpris si le fruit acquiert sa maturité, quoique détaché de son arbre.

Il faut cependant observer que si ce fruit manquoit de nourriture, je veux dire qu'il fût arraché trop verd & trop jeune, il ne se meuriroit point, parceque cet esprit universel qui lui porte la nourriture, ne sçauroit plus le faire, quand le fruit n'est plus sur son arbre; car le lieu de la nourriture, est celui de la generation.

Au reste quand il se trouveroit dans l'air une eau propre à lui servir de nourriture, elle ne pourroit y entrer qu'après avoir été préparée par les differentes parties de la plante; car ces Philosophes sçavent bien nous dire, comme Raymond Lulle, dans son Art intellectuel au chapitre neuviéme, que *les extremes ne peuvent s'approcher sans avoir passé par un milieu.* Ici ces extrêmes sont d'un côté, l'eau vegetale impregnée de l'esprit universel, & de l'autre, ce fruit. Le

milieu, eſt l'arbre qui doit preparer, c'eſt-à-dire, dépurer cette eau nourriciere, pour la faire approcher de la nature de ce fruit.

Mais quand le fruit a atteint ſa perfection, quant à la nourriture, & qu'il ne lui manque plus que la maturité, la chaleur naturelle de ce fruit excitée & aidée par la terre, en fait l'affaire.

C'eſtpourquoi nous voyons qu'en certains Pays, où l'on veut faire meurir le raiſin exceſſivement, pour en faire des vins de liqueur, on tord le pedicule ou queuë de la grape, pour empêcher le ſuc nourricier de s'y porter, ce qui empêche la maturité, parceque l'eſprit univerſel & la chaleur naturelle du grain de raiſin, ſont, pour ainſi dire, ſubmergez par cette liqueur, qui n'étant plus abſorbez par de nouveau ſuc, ſe dégagent, & prennent le deſſus, enſorte qu'ils procurent la perfection ou maturité à ce fruit, en digerant & cuiſant, comme il faut, le ſuc nourricier. Le

soleil, qui est la chaleur externe, contribuë à cette digestion, en excitant & renforçant la chaleur naturelle.

C'est là ce que fait la chaleur de la poule, c'est ce qu'imite la chaleur artificielle des athanors ou des fours. C'est ce feu excitant qui est seul au pouvoir de l'art, & non pas celui de nature, qui ne se prend que dans son propre sein.

Si ces habiles gens prennoient l'œuf d'une poule qui n'eut point été approchée du coq, & que par certain artifice ils en fissent sortir un poulet, je dirois que leur comparaison est juste; & je soûtiendrois avec eux qu'il y a deux voyes de generation.

Quand ils donnent dans la projection la teinture & la fixité au mercure, ils ne donnent pas seulement le feu externe, comme font la poule & les athanors qui font éclore des poulets, mais ils donnent encore le feu naturel, qui est ce souffre, cette semence mâle qui cuit, digere & teint ce mercure.

C'eſt là ce que donne le coq, quand il approche la poule : Car on auroit beau donner à une poule des œufs à couver, ſi ces œufs n'ont été rendus feconds par l'action de l'eſprit ſeminal du coq, ils ne donneront jamais de poulets, mais demeureront toujours clairs, comme parlent les femmes.

Il ſeroit à propos qu'on ſe donnât la peine d'examiner les exemples & comparaiſons qu'ils apportent, afin d'en connoître la fauſſeté, ſans quoi les perſonnes qui liſent leurs écrits avec trop de prévention, ou celles qui ne ſont pas aſſez penetrantes, ſe laiſſent ſurprendre ; car je dirai en paſſant, que rien n'impoſe tant comme les exemples & les comparaiſons, parceque l'on y trouve quelque choſe de ſenſible, & que peu de gens ſont en état de voir en quoi elles ſont fauſſes : il faudroit que les perſonnes qui ne ſont pas lettrées, comme il s'en trouve beaucoup parmi les curieux de cette ſcience, donnaſſent ces ſortes de comparaiſons à

examiner à des gens sçavans & desinteressez dans cette science.

Ils citent encore la prétenduë generation artificielle des Abeilles, rapportée par Virgile au quatriéme livre des ses Georgigues.

Geber au chapitre onziéme, dans lequel il refute les raisons de ceux qui nient absolument la science, dit: *Ils ne disent pas vrai, quand ils veulent qu'une espece ne puisse se changer en une autre espece; car une espece se change en une autre, lorsque l'individu d'une espece se change dans l'individu d'une autre; car nous voyons qu'un ver se change naturellement, & même par artifice en une mouche, laquelle est d'une espece differente du ver; d'un taureau qu'on suffoque il en naît des mouches à miel. Le blé degenere en yvroie, & d'un chien mort il se forme des vers par la fermentation de la putrefaction.*

Augurel dans sa Chrysopée:

Ainsi qu'on voit croître en un champ fertile,
Souvent l'yvroie ou l'avoine sterile,
Ou comme au ventre & aux côtes rompuës
d'un bœuf font bruit mouches à miel repuës,

Il ne seroit pas d'un grande necessité que je donnasse l'explication de toutes ces prétenduës generations artificielles, ausquelles l'art n'a pas plus de part qu'à celles dont nous avons déja parlé; car il n'y a personne de bon sens qui ne découvre la fausseté de cette opinion; & je ne crois pas que Virgile ait voulu dire, qu'il croyoit qu'il se fist des generations artificielles, ou des changemens d'espece, comme ceux qui sont venus après lui se le sont imaginé, en voyant qu'un grand homme comme Virgile l'avoit avancé: & si c'est cet endroit qui l'a fait passer pour Philosophe dans l'esprit de certains Alchymistes, qui mettent dans leur parti tout ce qu'ils croyent leur faire honneur & donner plus de poids à leur science; ce sera celui-là même qui me fera croire qu'il ne l'a jamais été. Et en effet, si par le Vers d'une de ces Ecloques,

Infelix lolium & steriles dominantur avenæ,

il a entendu ce qu'on lui fait dire, on peut aſſurer qu'il étoit fort peu inſtruit des regles de la nature; car ces Philoſophes veulent que ce Vers ſignifie, qu'au lieu de bon grain qu'on a ſemé, on ne recueille que de l'yvroie & de mauvaiſe avoine, comme ſi ces deux mauvais grains étoient les fruits de la ſemence d'un bon froment.

Cette ſubſtitution d'eſpece eſt fauſſe abſolument, & les Alchymiſtes qui la rapportent ne font gueres d'attention à ce qu'ils diſent; car en voulant prouver leur ſcience par cet endroit, ils en détruiſent les principaux fondemens, qui ſont dans leurs bouches & leurs écrits à chaque mot qu'ils proferent. *Nature ſe perfectione en ſa nature*; NATURA, NATURA EMENDATUR; ils diſent ſur ce principe, que dans la diſſolution des métaux, il faut toujours conſerver l'eſpece : Quelle contradiction!

Neanmoins comme l'Ignorant lit auſſi-bien que le Sçavant, l'un pour s'inſtruire,

s'inſtruire, & l'autre pour juger par ſes connoiſſances ou préventions, il faut expliquer ce que Virgile a voulu nous dire, ou au moins a dû nous faire entendre.

Il arrive quelquefois pour la perte du Laboureur, que de mauvaiſes herbes croiſſent à la place du bon grain qu'il avoit ſemé. C'eſt à cette occaſion qu'il dit, que ſon blé n'a pouſſé que de mauvaiſes herbes, & que pour une bonne ſemence qu'il a employée, il ne recueillera que de mauvais grain.

Cela eſt vrai ſans admettre de ſubſtitution ou de changement d'eſpece; car ce n'eſt point cette bonne ſemence qui a produit ce mauvais grain: mais une mauvaiſe ſemence de cette eſpece qui étoit demeurée dans la terre, & s'y trouvant en quantité, & ayant un tems propre à germer plûtôt que le bon grain; (ce qui n'eſt pas ſurprenant, puiſqu'elle étoit dans la terre avant lui, & a pû par conſequent recevoir plûtôt cette

vapeur germinative) prend le ſuc de la terre qu'elle reçoit abondament, s'en nourrit, augmente, & par cette augmentation ou accroiſſement en prend davantage, & en prive ce bon grain, qui ne fait que languir à meſure que ſon ennemi prend des forces, par la nourriture qu'il lui vole; enſorte que vous ne voyez que très-peu de bon blé, en comparaiſon de mauvaiſe avoine, d'yvroye, de nielle & autres eſpeces qui ont étouffé, pour ainſi dire, cet enfant legitime dans ſon berceau.

Le terme dont ſe ſert Virgile pour marquer cet accident, eſt très-propre à nous faire croire qu'il l'a entendu comme nous; car ſans être embaraſſé pour les regles de la poëſie, il pouvoit mettre le mot de *naſcuntur*, au lieu de *dominantur*, qui auroit ſignifié litterallement que l'yvroie & l'avoine naiſſent; ce que ne ſignifie pas *dominantur*, qui veut dire que l'yvroie & l'avoine prennent le deſſus; ce qui fait con-

clure & ſuppoſe, que les ſemences de ces deux mauvais grains étoient dans le champ qui les produit.

C'eſt donc faute de nourriture que le bon grain ne vient pas, & non point par ſa dégeneration en une mauvaiſe eſpece.

Tout ce qu'on dit encore de certaines fleurs qui dégenerent n'eſt point vrai : & ce qu'on y trouve de different ne conſiſte que dans quelques feüilles ou fleurons de plus ou de moins ou differemment colorés ; ce qui ne fait pas l'eſſence de l'eſpece. Mais la graine eſt toujours la même, & c'eſt en cela que conſiſte ſon eſſence.

S'il en étoit autrement, il y auroit un deſordre dans la nature qui feroit douter, & tout craindre ; puiſque rien ne ſeroit de certain, & qu'un homme en ſemant la ſubſiſtance de ſa vie, pourroit apprehender de ne moiſſonner que les ſemences de ſa mort.

La nature eſt l'image de Dieu

qui l'a formée. Elle eſt ſimple, unique & infaillible.

C'eſt ſur ce principe que l'on doit juger de ce que l'on entend dire tous les jours des prétenduës diverſitez & égaremens de la nature.

C'eſt par cette verité que l'on voit comment on doit expliquer ce que des perſonnes curieuſes ont découvert depuis peu dans les vegetaux, en nous y faiſant voir du fer; d'où un ignorant conclura, que le paſſage d'une eſpece dans une autre eſpece, n'eſt pas ſeulement poſſible, mais encore celui des regnes.

Quelques autres ne le diront pas poſitivement, mais indirectement, en regardant ces parties métallines comme le principe ou la matiere de la vegetation, & feront ainſi un abus dangereux de cet exemple, par leurs mauvaiſes applications.

Ces ſortes d'accidens font errer beaucoup de gens faute de bons principes; qu'ils voyent un animal devenir dur & fragile comme la pier-

re, pour avoir été jetté dans de certaines eaux salines, ils croiront que l'animal a passé dans le regne mineral : de même qu'ils le diront du vegetal, s'ils voïent qu'une branche d'arbre devienne plus pesante & plus aisée à se casser, après avoir été quelque temps dans ces sortes d'eaux.

Nous avons examiné ce que c'est que la generation dans les regnes animal & vegetal, & avons fait voir l'erreur des anciens Philosophes, nous avons encore prouvé que la conversion du mercure en or, seroit une veritable generation, en quoi les métaux auroient deux voies de se produire à l'exclusion des deux autres regnes, qui cependant sont plus necessaires dans la nature que les métaux & tous les mineraux, & nous croyons avoir suffisamment répondu aux objections & comparaisons qu'ils apportent pour faire voir que l'art fait dans les autres regnes ces sortes de generations artificielles.

Il faut maintenant examiner si les

métaux ont de la ſemence, qui eſt la cauſe unique de la multiplication, afin de nous convaincre plus ſenſiblement de la poſſibilité ou impoſſibilité de la tranſmutation métallique.

CHAPITRE V.

Si les Métaux ont une ſemence.

TOut le monde ſçait que la multiplication ſe fait par la ſemence dans les animaux & les vegetaux: l'experience & la raiſon ne nous laiſſent aucun doute ſur ce ſujet; non plus que l'autorité priſe même dans l'Ecriture ſainte au premier chapitre de la Geneſe, qui le dit formellement en ces paroles: *Que la terre produiſe une herbe verdoyante, & qui ayt ſa ſemence & un bois fruitier portant des fruits ſelon ſon genre, qui ayt ſa ſemence en ſoi ſur la terre.*

Hermez dans ſon Pimandre dit: *Et toutes ſortes d'herbes recevoient en elles de la ſemence pour renaître.*

Nous ne voyons point les animaux ſe multiplier par d'autres moyens que celui de la ſemence : c'eſt pourquoi puiſque ſelon même les Alchymiſtes, *la nature eſt toujours unique*, il faut croire que les métaux ne peuvent ſe multiplier, que par la même voye, qui eſt la ſémence.

Quelques-uns parmi eux peut-être penetrez de cette verité, conviennent que l'or a ſa ſemence, par laquelle il peut ſe multiplier. Augurel le dit dans ſa Chryſopoée en ces Vers :

Doncques afin qu'en peine coutumiere
De l'or la ſource & ſemence premiere :
Ne ſoit par toi cherchée vainement
Ce point tu dois croire certainement,
Qu'encloſe en l'or de l'or eſt la ſemence,
Combien qu'avec grand peine & diligence,
Cette ſemence en ſes ſecrets cachée
S'aquiert par nous quand elle eſt bien cherchée.

D'autres veulent qu'il n'en ayent point, faute d'une plus grande digeſtion dans la mine.

Pour connoître ſi l'or a de la ſemence, ou peut en avoir, il faut ſe ſouvenir que la ſemence dans les re-

gnes animal & vegetal, est ou la partie de l'individu la plus dépurée, dans laquelle se trouve en racourci l'individu de l'espece, comme on le voit dans les vegetaux & dans la femelle des animaux, ou le sujet le plus dépuré dans lequel est renfermé l'esprit seminal, ou la vertu mouvante, par laquelle l'individu est informé, je veux dire mis en action; ce qui se trouve dans le mâle.

Cette semence tant dans les deux regnes que les deux sexes, ne se fait, ou pour mieux dire, ne se dévelope que par une multiplicité d'operations.

Ces operations nombreuses se font par diverses parties differemment organisées.

Ces parties differentes font voir que la matiere qui les compose est un tout de nature heterogene.

L'or au contraire est un tout homogene de l'aveu même de presque tous les Alchymistes, qui disent; que *ce n'est qu'un pur mercure cuit, digeré,*

teint & fixé par la vapeur de ſon ſouffre, qui n'eſt rien qu'un pur feu, comme nous l'avons dit ailleurs après Treviſan.

Si donc l'or eſt un tout homogene, comment pourra-t'il donner de la ſemence, puiſque ce n'eſt que par la diverſité des parties organiſées de telle ou telle maniere que ſe fait la préparation ou le dévelopement de la ſemence?

Objeċt. Quelqu'un d'eux pourroit objecter que la diverſité des parties ne dévelope point la ſemence, puiſque les animaux impuberes & les jeunes arbres ont auſſi-bien ces parties organiſées, que les animaux & les arbres parfaits, & qu'il faut par conſequent que ce ſoit une autre cauſe qui la produiſe, comme la chaleur.

Répon. On eſt aſſuré que l'enfant porte ſa ſemence, auſſi bien que l'homme parfait, quoiqu'elle ne paroiſſe pas: la raiſon en eſt, qu'il eſt de l'ordre de la nature de prendre ſa perfection avant de la donner aux autres.

Cette perfection conſiſte dans le degré des proportions geometriques, qui ſont la grandeur, largeur, & profondeur. Ces proportions ne peuvent s'accomplir dans un moment, parcequ'elles viennent de choſes qui ne ſont point naturelles, comme l'aliment, qui doit être alteré, pour, de qualitez en qualitez, paſſer à la nature de l'individu qui s'en nourrit. Ce paſſage de qualitez en qualitez ne ſe fait pas pour charger l'aliment ou le ſuc nourricier de pluſieurs caracteres ; au contraire pour lui faire perdre ceux dont il peut être ſpecifié ; car il faut le rendre ſimple & homogene, ſans quoi il ne ſeroit point propre à ſe convertir en la ſubſtance de la choſe qu'il nourrit, ainſi que nous l'avons déja fait voir.

Toutes ces alterations ſont donc longues & lentes, & ne ſe font que peu à peu, & par degrez & ſelon la grandeur de l'individu, qui prend plus de nourriture, à meſure qu'il prend accroiſſement.

Mais d'où vient, répondra-t'on, que cette ſemence ne paroît pas, & qu'elle demeure abſorbée & enſevelie ? Parceque dans l'état d'imperfection, elle eſt mêlée de beaucoup de parties cruës qui la retiennent : c'eſt ce qu'ont voulu dire ceux qui ont aſſuré qu'elle n'étoit qu'en puiſſance : mais ſi-tôt que l'animal ou le vegetal ont atteint à leur perfection, qui conſiſte dans la vigueur des organes. Cette ſemence aidée de la chaleur, qui toute s'occupoit à la nourriture de l'individu avant ſa perfection, ſe degage de cette matiere aqueuſe ou cruë qui l'abſorboit, & devenuë ainſi libre, paroît, ſelon les mouvemens de la nature, pour perpetuer ſon eſpece.

Par cette explication il paroît que l'or n'a point de ſemence ni n'en peut avoir, puiſque c'eſt un tout homogene, en qui une partie n'eſt pas plus parfaite que l'autre, à moins de dire qu'il eſt tout ſemence ; ce qu'on ne ſçauroit raiſonnablement aſſurer,

puisque nous n'appellons semence que ce qui peut se multiplier. Or nous aurions beau jetter de l'or dans le mercure ou vif-argent, nous ne verrions point de generation, ou conversion de vif-argent en or.

Les Alchymistes ont le champ beau, quand, comme nous faisons ici, on les met dans leurs principes, qui, comme nous avons fait voir ailleurs, sont toujours de supposition. Cependant afin qu'ils n'ayent rien à nous reprocher, il faut tâcher à développer ici ce qu'ils cachent comme de vrais mysteres.

Ils diront, nous convenons que l'or est un tout homogene, qui n'a de semence que dans l'industrie & la science du Philosophe, qui par certaines operations ; sçavoir dissolutions, digestions & coagulations, sçait faire dans la substance métallique, ce que la nature fait dans le vegetal & animal, en leur donnant la nourriture, & faisant paroître leur semence.

Cette réponse ne peut rien resoudre, parceque nous remarquons dans les vegetaux & animaux toutes les operations que rapportent & peuvent imaginer les Alchymistes, outre lesquelles nous trouvons des parties organisées, qui ne sont point dans les métaux.

Ils pourront encore dire que la dissolution des alimens & leur digestion se font par ces mêmes organes, ausquels suppléent leurs operations.

Si l'on leur demande si leur élixir se fait de plusieurs choses? ils diront que non, & même en cela ils conviennent assez, disant tous que ce *n'est qu'une seule chose qui a plusieurs noms, tant à cause des choses differentes avec lesquelles elle a quelque rapport, que des operations où l'on la considere.*

Qu'on leur demande quel est l'instrument qui fait toutes ces operations? ils répondent que c'est le feu dont les uns parlent d'une maniere, & les autres d'une autre: Car il y en a qui veulent qu'il n'y ait point d'au-

tre feu, que celui de la matiere, comme il semble que Pontanus l'insinuë, en disant que *le feu est mineral*, quoiqu'il dise qu'il soit *pris d'ailleurs que de la matiere*, ce qui n'est pas difficile à comprendre.

Les autres, comme Trevisan, semblent admettre un feu externe, à l'exemple de celui qui excite dans les mines le feu naturel du mercure. Mais sans examiner ce que l'on en pourroit croire, puisque cela ne nous regarde point, nous disons (pour ne point hazarder de decision, qui donneroit occasion à nous faire une mauvaise chicanne) que soit qu'il y ait diversité de matieres, soit qu'il n'y en ait qu'une, soit qu'il y ait plusieurs vaisseaux, ou qu'ils n'en reconnoissent qu'un, soit enfin qu'ils admettent le feu externe avec celui de la nature, ou qu'ils entendent, comme ils voudront, les trois feux de R. Lulle, qui sont le contre-naturel, le non naturel, & le naturel ; nous disons donc que tout

cela se trouve dans les animaux indépendamment des organes.

Les alimens sont, ou de differente nature, comme chauds ou froids, secs ou humides, ou bien ne sont que d'une seule, sçavoir aprés leur dissolution dans l'estomach, les intestins & les autres parties, où ils reçoivent encore quelques alterations.

Le vaisseau est unique, si vous voulez l'entendre par celui de nature, qui est tout le corps de l'animal, dans lequel se font les operations.

Il sera double encore, ou triple, si vous voulez regarder les deux ventricules du cœur, comme differens vaisseaux, aussi-bien que l'estomach, qui sera le vaisseau où se fera la preparation de la matiere ; & ainsi se trouveront les trois vaisseaux que demande Aristote, quand il dit, *qu'il faut cuire le mercure en triple vaisseau*, &c.

Si vous voulez tous les feux de Raymond Lulle, vous les trouverez dans l'animal, aussi-bien que dans son

aliment, à qui l'on ne peut refuser son feu naturel : Et enfin en trouvant dans l'animal tout ce que l'on veut qu'il y ait dans *l'Oœuvre des Sages*. Vous y voyez encore des organes independamment de toutes ces choses, qui sans doute ne sont pas dans l'inaction : Car nous sommes assurez qu'ils ont tous leur usage, qui concourt à dépurer cette semence, pour qu'elle puisse avoir la liberté de faire son devoir pour la multiplication de son espece : car on ne croit pas qu'ils disent que les testicules dans les hommes, soient des parties qui ne fassent rien.

On peut donc encore une fois conclure que l'or ne peut avoir de semence ; & afin de ne point laisser d'équivoque sur le nom d'or, nous assurons que toute substance métallique, & pour parler avec eux, la racine des métaux, est incapable de porter de la semence, parcequ'elle est un tout homogene, qui n'a point de parties, pour preparer cette semence qui demande plus de dépurations que le

ſte du ſujet. Et diſons qu'elle ne peut devenir par l'art une ſemence, parceque l'art ne ſçauroit donner les organes neceſſaires à cette préparation, & que toutes les operations qu'ils ſuppoſent, ne peuvent ſuppléer aux organes neceſſaires, ce qui paroît dans les animaux, où nous remarquons tout autant d'operations de vaiſſeaux & de feux qu'ils peuvent en imaginer, outre les organes particuliers, que l'on ſçait par experience ſervir à la préparation de la ſemence.

Il y en auroit peut-être d'aſſez opiniâtres, ou aſſez ignorans, qui, pour ne pas ſe rendre à ces raiſonemens, pourroient dire que le ſujet duquel les Alchymiſtes tirent leur Or Philoſophique, n'eſt ni or, ni autre matiere métallique? & pour donner quelque poids à leur opinion, citeroient un grand nombre d'Auteurs, qui diſent que, *la pierre eſt par tout.* Quoique cette objection ne puiſſe être dans la bouche de perſonnes un peu initiées dans les Principes Hermetiques;

neanmoins pour ne rien omettre qui leur donne prise sur nous, il faut rapporter quelques autoritez des plus celebres Philosophes, par lesquels on pourra être assuré que ce ne peut être qu'une substance métallique.

Arnauld de Villeneuve dit: *Si vous voulez faire une medecine pour guerir les métaux, vous devez en chercher l'origine dans les métaux; car nous n'avons point d'autre intention, que de multiplier la teinture métallique, parceque chaque chose engendre son semblable.*

Roger Bacon. *Rien ne s'attache aux métaux, ni ne s'y joint, ni ne les transmuë, que ce qui est sorti d'eux.*

Dastin. *Il faut que les élemens de l'eau soient de la même nature que les élemens du métal que vous voulez transmuer, autrement vous degenerez, parceque des parties differentes font un tout different; de même que les choses qui sont d'un même genre, & d'une même racine, font une chose semblable.*

Jean de Mehung, dans son Testament. *Chaque arbre porte son fruit: Le*

poirier des poires, le pommier des pommes; ſemblablement le métal eſt engendré & multiplié par le métal, & non par autre choſe que ce ſoit.

Morien. *Mêlez & jettez la medecine ſur les corps imparfaits, laquelle n'eſt rien autre choſe, que l'argent vif exalté par l'art.*

Senior. *Il ne faut pas joindre les corps des métaux, mais leur belle & bonne matiere ſubſtantielle.*

Treviſan. *Laiſſez aluns, vitriols, ſels, & tous atramens, borax, eaux fortes, animaux, & tout ce qui en ſort; & toute choſe minerale. Laiſſez auſſi les métaux ſeuls; car quoique ce ſoit avec eux qu'on entre dans l'œuvre & que nôtre matiere, comme diſent tous les Philoſephes, doive ſe faire d'argent vif, qui ne ſe trouve pas ailleurs que dans les métaux, ils ne ſont pas cependant nôtre Pierre, tandis qu'ils ſont en forme métallique.*

Raymond Lulle en ſon Livre de la Préparation du Mercure vulgaire: *Quoiqu'on introduiſe naturellement la*

forme simple dans les métaux, elle ne peut venir d'elle-même, si l'agent universel ne transmuë formellement en corps simples les corps solides.

Noscus dans la Turbe des Philosophes. *De l'homme s'engendre l'homme, du volatil le volatil; semblablement il ne s'engendre de l'animal brute qu'une bête brute; parceque la nature ne se perfectionne que dans sa nature.*

Au même Livre. *Nous ne travaillons que de matiere métallique, & le métal ne peut être teint que par le métal.*

Au second des Sept Chapitres d'Hermez. *Le sage commande à tous les hommes, car le mediocre est le meilleur; parceque, quelque nature que ce soit, s'associe & s'unit beaucoup mieux avec son semblable.*

Il n'y a point d'Auteur en cette science, qui ne dise la même chose; & ceux qui parlent autrement, ne le font, que pour jetter dans l'erreur, comme ils en avertissent eux-mêmes.

Puis donc que les métaux, même les plus parfaits, comme l'or, n'ont

point de ſemence actuelle, ni même *imaginée*, comme quelques Alchymiſtes ſe le ſont imaginez, tels que *Sendivogius*, de quelle maniere, & avec quoi feront-ils leur *Sacré Magiſtere?*

Comme ils ſont les directeurs de la nature, ils ne ſont pas fort embaraſſez, Elle a dans ſes treſors une *quinteeſſence* qu'elle leur garde dans le beſoin : C'eſt avec ce preſent du Ciel qu'ils diſſipent les tenebres de l'ignorance de ceux qui ne les croyent pas, & les confondent, en leur faiſant voir que ce que la nature ne fait pas pour le reſte des hommes, qui ſont, ſelon eux *des indignes & des profanes*, elle ſcait le faire pour eux, qui ſont *ſes enfans*, & par des moyens particuliers, & contre les regles même que lui a preſcrites ſon Créateur.

Mais afin que perſonnne ne ſoit ſurpris par le mot de *quinte-eſſence*, nous allons examiner dans leurs propres écrits ce qu'ils entendent par ce mot ſi ſouvent prononcé par leurs

Sectateurs, après quoi, nous laissons à juger si ces Philosophes, possesseurs d'un si grand bien, ont eû raison de se dire, *les Maîtres de la Nature, les Rois de la Terre, les Medecins des malades abandonnez, les Prorogateurs de la vie humaine*, ou pour mieux dire, *les Reparateurs du peché du premier homme, & les Chefs des Anges qui leur obeïssent en vertu de cette admirable quinte-essence*..

Les Alchymistes entendent par le mot de *quinte-essence*, deux choses.

Par la premiere, ils entendent la substance ou matiere dont toute la nature a été formée, comme Raymond Lulle le dit au Chapitre troisiéme de sa Théorie, en ces termes. *Dieu créa par sa pure liberalité & volonté la nature d'une pure substance qui s'appelle quinte-essence, dans laquelle toute la nature est comprise. De la meilleure & plus pure partie de cette substance divisée en trois parties, le Très-Haut créa les Anges; de la seconde, les Cieux, les Planettes & les Etoiles; & de la troi-*

ſième moins pure, il fit le Monde inferieur. Et plus bas il dit : *Le Souverain Créateur diviſa cette derniere partie en cinq. De la partie la plus pure, il fit la quinte-eſſence des élemens, participante des choſes celeſtes ; & de celle-ci, il fit quatre autres parties. De la premiere & plus pure, il fit le feu, qui eſt le premier élement.*

Par la ſeconde, ils n'entendent rien autre choſe, que cette *quinte-eſſence des èlemens*, participante des choſes celeſtes.

Il eſt bon de remarquer que Raymond Lulle, & ſon fidelle Diſciple ou Interprete, Pierre Vicot Prêtre Normand, qui dit avoir fait le Magiſtere avec les nommez Groſparmy & Vallois, au commencement du quatorziéme ſiécle, & qui pour cette raiſon ſont connus ſous le nom des *trois Adeptes*, ſont les ſeuls qui commencent la création par la quinte-eſſence.

La Turbe des Philoſophes commence par la création des quatre

élemens, où Pythagore dit. *Dieu étoit avant toutes choses ; & comme il étoit seul, il crèa quatre choses simples, qui sont les quatre élemens de même essence ou matiere, cependant de differentes formes, ou qualitez simples convertibles les unes dans les autres, desquelles choses deja créées il crèa dans la suite toutes les choses, tant superieures, qu'inferieures, parce qu'il falloit tirer les creatures d'une certaine racine, de laquelle elles fussent multipliées, pour habiter le monde. Ainsi Dieu créa avant toutes choses les quatre élemens, desquels il fit ensuite ce qu'il voulut, sçavoir: differentes natures, dont il en créa quelques-unes d'un seul élement, comme les Anges qu'il créa du seul feu*, &c.

Le Son de la Trompette dit la même chose que R. Lulle; mais l'Auteur de ce Livre n'est qu'un Copiste de R. Lulle, qui a mis cet endroit mot pour mot, comme il l'a trouvé dans Lulle.

Hermez dans son Pimandre ne parle point de quinte-essence, en traitant

traitant de la creation ; il dit ſeulement que *les élemens furent mis en bas, pour ſervir de matiere, de laquelle furent faites les choſes que nous voyons.*

Quoiqu'il en ſoit, quand ils ont parlé de la *quinte-eſſence*, ils ont compris cette partie pure qui reſide dans les élemens, & qui leur donne la force qu'ils ont, & qui eſt comme leur ame, étant très-utile, puiſqu'elle participe des choſes celeſtes : c'eſt pourquoi quelques-uns la nomment *Ciel.*

Ce ſera donc cette ame univerſelle ſelon eux qui leur ſervira de ſemence.

Je dis que la quinte-eſſence telle qu'ils l'entendent, ne peut ſervir de ſemence aux métaux, autrement il faudroit qu'elle fût elle même métallique, puiſque la ſemence eſt, comme nous avons fait voir, l'individu en racourci de ſon eſpece.

Or la quinte-eſſence, de leur aveu, eſt indifferente à toutes choſes. Elle eſt noble, quand elle entre dans un

noble ſujet, vile, quand elle n'informe qu'un ſujet vil.

Elle ne peut donc être regardée comme ſemence, mais ſeulement comme la vertu qui l'a fait mouvoir. C'eſt le feu de nature, & l'inſtrument qui agit ſans ceſſe, & avec fidelité, & ſans jamais rien déranger de ce que la nature a ordonné : C'eſt ſon miniſtre, c'eſt cet agent univerſel qui fait mouvoir l'Univers. Il a ſon principe dans le feu, & il eſt lui-même feu, non pas deſtructif, comme celui que nous connoiſſons, mais au contraire il engendre & conſerve tout.

Les Alchymiſtes les plus judicieux voyant que l'or n'a point de ſemence, ont recours à cet eſprit univerſel, pour lui faire faire l'office de ſemence dans le mercure ; & pour parler avec plus de verité, ils diſent qu'ils n'en ont pas tant beſoin, comme ſemence particuliere & ſpecifiée, que comme feu naturel, & propre à cuire & digerer, & teindre le mercure,

pour en faire un métal plus que parfait ; car ils regardent bien l'or comme parfait, mais cette perfection n'eſt que pour lui , & ne peut donner de celle qu'il poſſede , ſans s'alterer , & diminuer ſa bonté ; c'eſtpourquoi il leur faut un or *plus que parfait* , qui par un feu & une teinture abondante puiſſe cuire & teindre preſque dans un moment le mercure.

Nous avons fait voir la fauſſeté de cette idée , en parlant du pouvoir de l'art, qui jamais ne peut faire ce que fait la nature , & encore moins ce qu'elle ne fait pas : Et comme dans tous leurs exemples ils ne nous font point voir quelque production plus parfaite que celle que fait la nature aidée du ſecours de l'art , nous pouvons conclure que leur quinte-eſſence regardée,ou comme ſemence maſculine , telle que nous l'entendons ; je veux dire , comme l'agent propre & particulier à l'eſpece métallique ; qui puiſſe cuire & teindre ſon mercure , ſoit qu'ils la prennent pour l'agent

universel, elle ne peut jamais faire ce qu'ils en attendent, car elle est toujours sous les loix de la nature, au-delà desquelles l'art le plus industrieux ne peut aller ; & pour parler avec plus de probabilité, je dis que la même cause agissant sur la même matiere par les mêmes moyens, doit produire les mêmes effets. Or s'il est vrai que la Pierre Philosophale soit possible, elle ne peut se faire que par la même cause, par les mêmes moyens, & sur la même matiere ; & par consequent ce ne sera tout au plus que de l'or, ce que ne veulent pas les Alchymistes qui prétendent aller plus loin.

Il n'est pas difficile de prouver que c'est la même matiere, puisque tout se fait des élemens proportionnez ; & il n'y a que la nature qui sçache leur donner la proportion necessaire ; ainsi l'art sera obligé de prendre ces élemens dans la proportion que la nature leur aura donnée, c'est-à-dire, cette matiere, ou substance, ou raci-

ne métallique ; à laquelle ils ne peuvent donner que ce que la nature lui donne, c'eſt-à-dire, la digeſtion par le moyen de la chaleur, qui à la verité peut être donnée par l'art plus abondamment, que par la nature ; & en ce cas il arriveroit tout au plus ce que nous voyons qui arrive aux fruits que l'on échauffe artificiellement, qui ſe meuriſſent un peu plûtôt qu'ils n'auroient fait par la ſeule chaleur naturelle.

Ainſi ſuppoſant que l'art trouvât cette veritable racine des métaux, & qu'il ſçût lui adminiſtrer un feu convenable, il ne feroit que prevenir, ou avancer de quelque temps la maturité du métal, qui ne ſeroit toujours que de l'or, & peut-être même pas ſi bon que celui que la nature ſeule produit, de même que nous ſçavons par experience, que les herbes & fruits dont l'art avance la maturité, ne ſont point ſi excellens que ceux que l'on abandonne au ſeul ſoin de la nature.

La même cauſe eſt le feu celeſte,

ou materiel, ou encore si vous voulez, le feu externe ; & ces trois sont d'une même nature, puisqu'ils sortent tous d'une même source.

Ce sont les mêmes moyens, car l'art ne peut faire sur, ou dans la matiere, que des dépurations & digestions, chose que fait la nature seule.

L'imagination de la quinte-essence a causé parmi les Alchymistes des heresies bien couteuses; car les uns l'ont cherchée dans une chose, les autres dans une autre ; & il n'y a presque chose dans la nature où ils n'ayent fouillé, comme on le peut voir dans leurs propres Ecrits.

Ce qui les a fait tant errer, a été la diversité des noms qu'ont donné les premiers Auteurs à la chose qui contient cet esprit universel non specifié.

Sans entrer dans le long détail de toutes leurs recherches, qui pour la plûpart sont si ridicules, qu'elles laissent une mauvaise impression de l'Auteur à ceux qui les lisent.

Examinons celles qu'ont faites ceux

qui ont paſſé pour les mieux ſenſez ; parce qu'ils ont crû qu'il falloit chercher cette quinte-eſſence dans le ſujet le plus parfait de la nature.

Parmi ceux-ci, les uns l'ont cherchée dans l'or, parceque l'on leur apprend que c'eſt le mixte de la nature le plus parfait, comme on le connoît par ſa reſiſtance au feu le plus violent, dans lequel il ne ſouffre aucune alteration ni diminution, d'où l'on conclud que c'eſt un ſujet très-pur, dans lequel la nature a mis un feu très pur & fixe, une terre bien purifiée, bien clarifiée, & une eau ſi pure, qu'elle participe de la nature de l'air, qui l'a renduë capable de ſe joindre, & de retenir le feu & la terre : enſorte que de tous ces élemens bien purs, & comme *ſpiritualiſez*, il s'eſt fait un mélange inſeparable, qui rend le corps impenetrable au feu deſtructif.

Ils veulent donc la tirer de ce beau ſujet, dans lequel elle eſt empriſonnée ; c'eſt, diſent-ils, *cette eau priſon-*

niere qui crie sans cesse qu'on la délivre ; c'est cette Evrydice retenuë dans les enfers, qui ne peut être délivrée que par Orphée.

Pour la faire sortir, il faut *dissoudre & mortifier le corps*, en quoi ils trouvent des difficultez insurmontables, à cause de la compactibilité de ce métal ; ce sont *les travaux d'Hercules.*

Ces grands obstacles ont paru invincibles aux autres ; & ceux-ci, ont crû qu'il étoit plus aisé de prendre cette quinte-essence, quand elle est encore dans sa liberté, qu'elle n'a point encore été specifiée & qu'elle est encore *vierge.*

Pour en venir à bout, les uns cherchent *une terre vierge*, qui n'ait point été soüillée d'aucune semence, dans laquelle ils prétendent faire entrer & *insiger cette quinte-essence répanduë par tout.*

Les autres ayant encore de la difficulté à trouver *une terre vierge* & pure, & ne pouvant concevoir

comment on peut *infiger* & rendre *permanent cet esprit universel* dans cette terre ou *sel de nature*, se sont persuadez que le soleil dont l'or porte le nom, étoit la vraie source de *l'or Philosophique*, & qu'en trouvant le moyen de *rassembler, concentrer* & *corporifier ces rayons*, on a ce grand secret.

C'est cette belle recherche qui leur a donné occasion d'inventer mille machines de verre & autres matieres polies, pour rassembler les rayons du soleil, comme dans un point, & les faisant passer par des trous imperceptibles & figurez de maniere qu'ils puissent rompre & briser la rectitude du rayon, qui se trouvant ainsi embarassé, coupé & détaché de son corps, y perde son mouvement, & demeure dans la machine comme un or fondu.

Quand il seroit vrai que cette quinte-essence pût être captivée au gré de ces Philosophes, il n'y a gueres d'apparence qu'ils pussent en

faire ce que la nature en fait continuellement, & il ſeroit ennuyeux de repeter ce qu'on a déja rapporté contre ce ſentiment, & comme leurs principes n'établiſſent aucunement la poſſibilité de la choſe ; mais au contraire la ſuppoſent, la croyant veritable par de mauvaiſes comparaiſons qu'ils apportent, & des exemples défectueux qui leur en impoſent à eux-mêmes. Il ſeroit inutile d'agiter davantage la queſtion ; & quelque moyen qu'on leur donne d'expliquer un peu raiſonnablement ce qu'ils cherchent & ce qu'ils veulent faire, le nœud de la difficulté ſe trouve toujours dans leur chemin, qui eſt que l'art ne peut faire de generations, & que c'eſt le ſeul droit de la nature.

Nous avons fait voir dans le chapitre precedent, par raiſonnemens & comparaiſons priſes des deux autres regnes, que convertir le mercure en or, étoit une generation auſſi parfaite que celle que fait la nature

dans les mines, & même pour qu'ils ne traitent point nôtre explication d'une fiction ou imagination, il faut leur citer quelques paſſages de leurs grands Philoſophes, qui ont déja été rapportez.

Treviſan dit ; *l'homme & l'or ſont engendrez par l'art de la même maniere, mais leurs ſemences ne peuvent être faites par l'art, parce qu'ils ne peut ſçavoir les proportions neceſſaires du mélange pour la production des ſemences.*

Le métal, dit Jean de Mehung, *eſt engendré & multiplié par le métal.*

La Turbe, de l'homme s'engendre l'homme, & pareillement du métal s'engendre le métal, &c.



CHAPITRE VI.

Des raiſons qui ont donné occaſion aux hommes d'imaginer l'Alchymie.
Et des abſurditez de la prétenduë imitation de nature dans l'œuvre philoſophique.

Certains hommes faiſant reflexion ſur la nature, ayant obſervé que les animaux & vegetaux portent en ſoi le moyen de ſe reproduire, pour perpetuer leur eſpece juſqu'à la fin du monde, & voyant que la nature eſt l'ouvrage d'un Dieu, ſe ſont aſſez raiſonnablement perſuadez, que toutes choſes partant d'un même principe, elles devoient être ſemblables ; & par conſequent avoir les mêmes moyens, pour arriver à une même fin, qui eſt la conſervation de l'individu, & la perpetuation de l'eſpece.

C'eſt ce qui a fait dire à Hermez dans ſa Table d'Emeraude, que *le haut eſt comme le bas, pour faire les miracles d'une choſe.*

Ils ont trouvé que les métaux n'avoient point le même avantage, dont jouïssent les animaux & vegetaux pour se multiplier ; & sans penser que ce qui se produit d'une maniere n'a pas besoin d'une autre moyen pour le faire, puisque c'est un supplément dont la nature se sert pour faire des productions qu'elle ne pourroit faire autrement, & oubliant encore que la nature n'a qu'une seule voie, pour faire une chose, ils ont voulu donner aux métaux plus de prerogatives qu'aux autres regnes, en voulant les multiplier.

Ils ont donc dit, que la multiplication des métaux étoit aussi-bien de l'intention de la nature, que celle des animaux & vegetaux, & que s'ils n'étoient pas venus à ce point, c'étoit par des accidens ausquels l'art peut bien remedier.

Il faut remarquer ici la contradiction des *Philosophes* sur l'état de l'or ; car l'un dit, qu'il est parfait, comme Raymond Lulle au chapitre

quatriéme de l'Art intellectuel, en ces termes : *L'or eſt créé par nature exemplairement, au lieu de l'inſtrument final & de perfection, combien donc que l'or qui eſt le plus noble & le plus précieux de tous, ſoit la fin de la pierre & la perfection de l'œuvre de nature par ſon accompliſſement en l'œuvre mineral, &c.*

Ces paroles nous font entendre que l'or eſt parfait, puiſqu'il a accompli l'œuvre mineral par la perfection de nature.

Un autre au contraire, prétend qu'il eſt imparfait, n'ayant pû être porté à un plus haut degré ; c'eſt ce que dit Vallois en ſon premier Livre par ces paroles : *La nature a bien tâché de pouſſer cette ſemence à un très haut degré ; mais elle a manqué de force à cauſe de l'air crud qui y eſt entré & a empêché ſon action.*

Flamel eſt dans le même ſentiment, ainſi qu'il paroît par ſon Sommaire Philoſophique, où il dit :

Par ce moyen donc faut entendre,
Que le mercure il convient prendre;
Le replanter en autre terre,
Plus prés du soleil pour acquerre,
D'icelui merveilleux proufit,
Où la rosée lui suffit;
Car là où planté il étoit,
Le vent incessament battoit,
Et la froidure en telle sorte,
Que peu de fruit faut qu'il rapporte.

Le Cosmopolite compare l'or aux orangers, qui dans les pays froids ne poussent que des feüilles, comme en Pologne; & dans les pays chauds, comme l'Italie, donnent fleurs & fruits; nous faisant comprendre par là que l'or n'est pas devenu élixir, ou n'a pas porté de semence, à cause du peu de chaleur qu'il a trouvé dans les mines.

C'est pourquoi les Alchymistes comparent l'or à la glace qui n'est qu'une eau congelée par le froid, qui se dissout ou resout en eau très promptement par une eau chaude: semblablement l'or se dissout par une eau chaude minerale; comme le dit Arnauld de Villeneuve dans son Ro-

faire : *Nôtre Eau eſt plus forte que le feu, parceque du corps de l'or elle en fait un pur eſprit :* Et dans un autre endroit ; *C'eſt*, dit-il, *un eſprit tout de feu* ; Et Calid, *le feu fait moins que nôtre eau qui diſſout le corps, ce que le feu ne peut faire.*

Ces accidens qui ont empêché que l'or ne ſoit devenu élixir, ſont donc le froid qui a ſaiſi la matiere.

Mais ſi le froid étoit la cauſe de la congelation de l'or, il s'enſuivroit que l'on pourroit trouver de l'or ſemblable à celui que veulent faire les Alchymiſtes ; car depuis qu'il ſe procrée des métaux, il ſe ſeroit peut-être trouvé quelque voute inacceſſible à cet air froid ; ainſi cette matiere métalique n'auroit point perdu ſon mouvement, au contraire l'auroit entretenu & augmenté pour faire un or ſi exalté, qu'il auroit été une vraie ſemence de l'or.

On ne peut diſconvenir de cette verité, ſi c'eſt l'air froid qui ait empêché cette perfection ; car cela ne

doit être regardé que comme un accident : en effet ce qui n'est qu'accident, n'est point commun, propre & inseparable de la chose. Or nous ne voyons point d'or plus parfait, par exemple, que celui qui approche du vingt & quatriéme carat; & l'on peut même assurer qu'il n'est point plus parfait l'un que l'autre, & si l'on voit quelque or impur; ce défaut ne vient que de quelques parties heterogenes, dont on ne l'a pas bien purgé, ou de quelque alliage qu'on y a fait entrer.

Si les Alchymistes nous faisoient voir un or produit par la nature, porté à un degré de perfection au-delà de celui que nous voyons, ils auroient raison de conclure que leur œuvre seroit possible, par plusieurs exemples qui nous sont familiers, dans lesquels nous aidons la nature, en lui fournissant une chaleur douce, pour avancer la maturité d'un vegetal, mais par malheur on n'en a jamais vû.

Cette erreur des Alchymistes jointe à leur contradiction sur la nature & l'état de l'or, a fait que beaucoup de personnes qui ont voulu lire leurs livres, en ont trouvé d'abord les principes défectueux, & ont jugé peu favorablement de tout le reste.

Dire que c'est un *deffaut de nature, une impuissance*, n'est-ce pas accuser son auteur d'avoir manqué à quelque chose ? c'est ce que nous font entendre les *Philosophes*, qui ne regardent pas, comme nous faisons, la production des mineraux, qu'ils prétendent être un ouvrage de l'intention de nature & de son createur : d'où l'on doit conclure, que les métaux étant des ouvrages sortis de la main de Dieu, ainsi que les animaux & vegetaux, & n'étant qu'imparfaits, les ouvrages de Dieu ont été créez imparfaits ; ce qu'on ne peut dire sans une espece de blasphême, puisque la Genese nous dit, que *Dieu vit que ce qu'il avoit fait étoit bon.* A moins qu'on ne veüille dire,

que la nature a degeneré, comme il ſemble que nous en ayons quelque preuve par l'abbregement de la vie de l'homme, que quelques-uns attribuënt à la degeneration des alimens, cauſée par la perverſion de la terre, que le croupiſſement des eaux du déluge ſur ſa ſurface a procuré : Quoiqu'il en ſoit, c'eſt la volonté du Créateur, qui a voulu punir les hommes, en reſtreignant leurs jours à un petit nombre, puiſque une longue vie les rendoit ſi méchans, & l'on n'en peut douter après le témoignage que l'Ecriture ſainte apporte au chapitre cinquiéme de la Geneſe, où il eſt dit, que *Dieu reduiſit l'âge de l'homme à ſix vingt ans.*

Il ne faudroit pas encore regarder l'alteration ou la dépravation d'une choſe, comme un dégenerement de nature ; car ce ſont des accidens auſquels elle n'a point de part, comme nous voyons par exemple aujourd'hui des terres porter peu de fruits, & même beaucoup moins bons

qu'elles faisoient autrefois ; ce qui est l'effet de quelque accident, soit par les eaux qui les auront trop long temps inondées, soit par des grêles abondantes & malignes, ou des torrens qui entraînent une partie de la surface de la terre qui étoit la meilleure & la plus grasse partie du fonds de ces terres.

Mais la nature n'a point pour cela dégeneré ; elle est parfaite comme auparavant.

Vous ne voyez point dans ces mauvaises terres un pommier porter des poires, ni un cheval engendrer un bœuf.

Car encore une fois la perfection, ou integrité de la nature consiste dans sa fidelité à produire un fruit selon son espece.

On ne peut donc pas rejetter le prétendu deffaut de semence dans l'or à l'imperfection de la nature, ni on ne peut croire que ce soit un accident, puisque tout l'or du monde est le même.

Mais diſons plus, quand il ſeroit vrai que le deffaut de ſemence dans l'or, ſeroit l'effet de l'impuiſſance de la nature, comment eſt-ce que l'art pourroit y remedier, puiſque l'art ne fait qu'imiter la nature, comme ils le diſent tous, & particulierement Zachaire dans la définition qu'il donne de l'Alchymie? où il dit, que *c'eſt une certaine partie de Philoſophie naturelle, qui enſeigne la maniere de perfectionner ſur la terre les métaux, à l'imitation des operations naturelles, auſſi prochainement que faire ſe peut*; car ils ne diſent pas pouvoir imiter la nature en tout, comme Geber en convient dans ſes Réponſes aux Objections faites contre l'Art.

Je dis que l'Art ne pouvoit y remedier, parceque l'Art ne ſçauroit faire ce que la nature fait; c'eſt-à-dire, en l'imitant. Or comment pourra-t'il l'imiter, puiſque jamais elle n'a fait de cet or d'Alchymie? car imiter une choſe, ſuppoſe un modéle, un exemple preſent ou paſſé; en

un mot, il faut qu'il ait existé.

Nous imitons bien la chaleur de la poule, en faisant éclore des poulets par un feu doux & moderé, parceque nous avons devant les yeux une telle operation dans la nature; & encore, comme nous avons dit ailleurs, ce que nous faisons est très-peu de chose.

Nous faisons sortir de terre des asperges avant leur saison naturelle; mais nous avons des exemples; l'un dans l'asperge, que nous avons déja vûë, ce qui nous assure que la chose est dans la nature, & par consequent possible; l'autre dans la chaleur, dont nous sçavons à peu près le degré, pour le sentir dans le temps que poussent naturellement les asperges.

Mais dans l'*œuvre Philosophique* nous n'avons rien qui nous regle, ni rien qui nous assure que la chose soit; car nous ne voyons point dans la nature de cet or, par lequel nous pourrions nous assurer de la possibilité de la science, s'il y en avoit,

nous pourrions, en faiſant comparaiſon des lieux où il ſe trouveroit, peut-être y découvrir une regle & un degré pour le feu qu'il faudroit que l'art y employât.

C'eſt donc ſans raiſon que les Alchymiſtes nous vantent & propoſent la nature pour modele, puiſque jamais elle n'a fait ce qu'ils veulent que l'on faſſe à ſon imitation.

Voyons encore ſi nous ne trouverons pas quelque choſe dans leurs livres qui nous faſſe croire que la Pierre Philoſophale n'eſt pas aiſée à trouver dans une ſcience dont les principes ſont ou faux ou ſuppoſez, & les conſequences pleines d'abſurditez, comme nous le dirons au chapitre ſuivant, en parlant des contrarietez des Alchymiſtes.



CHAPITRE VII.

Des contrarietez des Alchymiſtes & des abſurditez de leurs Principes.

LA Philoſophie eſt connuë par l'idée d'une ſcience qui connoît la nature dans ſes cauſes, moyens & & effets.

Les *Philoſophes* Hermetiques ſe vantent d'être les ſeuls poſſeſſeurs de ces grands avantages. Neanmoins à juger de leur ſcience par ce qu'ils diſent, on ne les croira jamais les Dépoſitaires de tous ces admirables ſecrets de la nature.

Ce qui peut en faire douter davantage, ce ſont certaines contradictions, que l'on trouve frequemment dans leurs écrits : mais ils ont ſoin de nous dire par avance, qu'elles ne ſont *qu'apparentes, & pour mieux cacher la ſcience aux indignes & aux ignorans, & en même temps pour ſervir de pierre de touche & d'épreuve pour diſcerner ceux qui les entendent.* Cela eſt

eſt ſi vrai, diſent-ils, que tous les Auteurs en ont prevenu, en diſant : *Ne prenez pas nos écrits au ſon des ſyllabes, mais au ſens des paroles ; car vous trouverez des contradictions, qui ne ſeront cependant telles, que parceque vous ne nous entendez pas.* Ils diſent auſſi qu'il y a *une certaine verité qui ſe trouve dans tous les Auteurs, où ils s'accordent.*

C'eſt donc par ces avertiſſemens que toutes les contradictions & contrarietez que vous trouverez dans leurs Livres, ſi vous les regardez telles, vous font paſſer pour des *ignorans indignes & profanes*, car ce ſont les noms dons ils puniſſent ceux qui ne veulent pas les croire, ou ne peuvent les comprendre, ni convenir que ce qui eſt blanc, ſoit en même temps noir.

Mais on peut trouver des contradictions plus qu'apparentes, & très-eſſentielles à la ſcience, puiſqu'elles roulent ſur les principes les plus inconteſtables de la nature.

Treviſan dit que le ſoleil n'échauffe

point les mines, & traite d'insensez Aristote & R. Lulle, qui disent le contraire.

Cette contrarieté de sentiment me paroît plus qu'apparente, car c'est un Autour grave & approuvé de tout le monde, qui même, pour avoir, dit-on, parlé plus sincerement que les autres, a merité le nom du *Bon Philosophe*; & les Auteurs qu'il reprend avec injure, sont deux grands Philosophes, l'un, le plus estimé de tous les Anciens, & l'autre, le plus admiré parmi les Modernes, par tous ceux qui s'attachent à l'Alchymie.

Comment donc concilier ces ennemis? La contradiction, dira quelqu'un, n'est pas de consequence, parcequ'il est indifferent pour l'œuvre, que ce soit le *soleil qui échauffe le mercure dans les mines*, ou bien, *le mouvement des corps celestes*. Si nous avons besoin de chaleur externe, nous sçaurons bien la prendre au degré de la nature, comme nous le faisons, pour faire éclore des poulets, pour avancer la

maturité des fruits, ſans pour cela nous mettre en peine de la cauſe qui l'a produit.

Cette réponſe feroit d'une plus grande conſideration, s'il s'agiſſoit ici de l'œuvre dont on ne parle point, ſi ce n'eſt par application.

Ce ſont des Auteurs qui veulent ſçavoir quel eſt l'agent de la nature; ce qui aſſurément regarde des Philoſophes, puiſque l'agent de la nature eſt la cauſe de la production des choſes naturelles, dont la connoiſſance eſt abſolument neceſſaire à un homme qui veut paſſer pour Philoſophe. ſans quoi c'eſt un titre uſurpé, que le nom de Philoſophe qu'il prend; ainſi cette queſtion ne doit point être regardée dans ces *Philoſophes*, comme un incident indifferent à la ſcience, mais au contraire comme un principe eſſentiel, d'où l'on pêut conclure que celui de ces *Sçavans* qui l'a ignoré, eſt indigne du nom de Philoſophe.

Zachaire dit que la perfection des métaux vient de la ſeparation de leur

soufre ; & c'est par cette raison que l'or, dont le soufre a été presque tout separé, est le plus parfait de tous les métaux.

La raison qu'il en donne, & qu'il emprunte d'Aristote, estque *l'agent ne peut ètre une partie materielle du composé.*

Qu'on ne m'aille point objecter qu'il entend parler du *soufre impur & combustible* ; car cela est faux, puisque il appelle le soufre *incombustible, le propre agent que la nature donne à la matiere, ou mercure* ; & il le regarde comme *certaine espece de terre minerale épaissie dans les cavernes de la terre, par longue decoction, qui sert à coaguler le mercure, comme la presure sert à cailler le lait.*

Trevisan au contraire dans sa Lettre écrite à Thomas de Boulogne, Medecin de Charles VIII. dit que, *l'or n'est rien autre chose que mercure & soufre, c'est-à-dire, coagulant & dissolvant, à quoi rien d'étrange n'est ajouté, sinon une pure digestion,*

qui se fait par les élemens actifs, qui sont air & feu, qui ne sont qu'en puissance dans le mercure, mais aidez de la chaleur externe & de l'interne ; les élemens sont subtiliez : Et les Philosophes, continuë-t'il, *ont appellé soufre, l'air & le feu : & voilà tout ce que la nature ajoûte au mercure dans les entrailles de la terre.*

Et plus haut, il lui dit qu'*il n'en est pas de même de la semence du mâle, qui se retire, & qui ne demeure pas dans l'embryon, que du soufre qui a coagulé le mercure, parceque*, dit-il ; *l'or n'est rien qu'un mercure digeré également dans les entrailles de la terre.*

Je ne sçai lequel de ces deux hommes vous regarderez à present pour Philosophe : Tous deux passent pour tels ; & l'on n'auroit pas raison ici de dire que cette question est indifferente, & ne regarde point l'œuvre ; car elle regarde & la nature & l'œuvre, qui en est *la copie*. Dans le sentiment de Zachaire, si l'on se servoit de métaux imparfaits, il faudroit faire la

ſeparation de deux ſoufres, l'un, *impur & combuſtible*, & qui ſans doute ſe feroit dans la *preparation*; & l'autre *incombuſtible*, ce qui regarderoit une autre partie de l'œuvre.

Au contraire, dans le ſentiment de Treviſan, s'il n'y a qu'un ſoufre qui ſoit même heterogene, vous n'aurez point de peine à le ſeparer de la matiere, ſuppoſant que vous prenniez des métaux imparfaits, ou autre matiere métallique; & ſi vous travaillez ſur l'or, vous n'avez point ce travail ni cet embaras à eſſuyer.

On voit donc bien que cela regarde entierement l'œuvre, & même que cette contrarieté évidente d'opinions jette les curieux dans une inquietude ſur le choix de l'Auteur, & dans un grand doute ſur la réuſſite, & même ſur la verité de cet art: car enfin l'un ou l'autre s'eſt trompé. Qui des deux? Vous n'en ſçavez rien.

Au reſte cette queſtion regarde preciſément la Philoſophie. C'eſt une demande à faire ſur toutes les

choſes de la nature. *L'agent reſte-t'il dans la matiere*, *après qu'elle a été informée ?* La vertu qui fait mouvoir ſort-elle du mobile, quand ſon mouvement ceſſe ? En eſt-il de cette cauſe qui informe la matiere par ſon action ou mouvement, comme d'un bras qui ne fait que déterminer, & imprimer le mouvement à un corps ſpherique, & qui n'entre aucunement dans cette boule qu'il fait rouler ? Cette ſentence du grand Ariſtote eſt-elle donc vraie ? Sçavoir, que *l'agent n'eſt point une partie materielle du compoſé*, & ſi elle ſe trouve veritable, comme il y a de l'apparence : Comment doit-on entendre *cet agent*, & cette partie materielle.

Voilà les queſtions & mille autres qu'on peut faire ſur ce ſujet ; & certainement rien ne regarde plus la ſcience, que cette diverſité d'opinions, qui fait comprendre qu'il y a de l'erreur, ou dans la ſcience, ou dans les Auteurs.

Si les Auteurs ſont les ſeuls dan le

tort, il semble qu'on pourroit plûtôt l'imputer à Zachaire qu'à Trevisan; car assurément il n'a jamais entendu la sentence d'Aristote: & c'est une grande ignorance dans ce prétendu Philosophe, qui se vante d'avoir appris la science par la lecture des Livres, de ne pas concevoir, comme Trevisan, que la coagulation du mercure, se fait par la seule digestion, sans faire intervenir une terre grasse, pour après la faire sortir, comme inutile.

Je demanderois à cet homme comment il peut concevoir qu'une partie terrestre puisse sortir d'un corps fixe; car elle n'en peut sortir qu'après avoir coagulé le mercure. Je lui demanderois encore, si la presure se separe du lait, après l'avoir caillé; ce qui seroit encore plus facile, que la separation du soufre dans l'or.

Ces sortes d'absurditez font mépriser la science: Mais comme celle-ci n'est pas dans la bouche de tous les Auteurs, il ne faut l'imputer qu'à

l'ignorance de ceux qui l'avancent.

Ils disent encore que *la chose d'un regne n'entre point dans la composition de celle d'un autre regne :* comme qui diroit, que l'eau minerale ou métallique ne sert point à la composition du regne vegetal ou animal : Nous voyons neanmoins le contraire de cette sentence tous les jours dans les choses les plus communes. N'est-il pas vrai que l'eau qui sert à nourrir le vegetal, est la même qui nourrit l'animal.

Quelqu'un dira que ce n'est point l'eau qui nourrit le vegetal, & qu'elle ne sert que de dissolvant, pour ramollir la terre seiche, dure, & devenuë trop serrée, qui dans cet état, tient emprisonné l'esprit universel ; qui seul fait, & est la nourriture de toutes choses.

Ou quelqu'autre l'expliquera encore mieux, & tout autrement, disant que par la seicheresse, la terre devenuë poreuse & fenduë (comme on voit dans les grandes chaleurs de

l'Esté) laisse échaper l'esprit universel , qui se trouve arrêté par l'eau qu'on jette dans la terre,parcequ'elle dissout & étend cette terre , qui bouche ainsi toutes les ouvertures qui permettoient à cet esprit universel de s'échaper.

De quelque maniere qu'ils expliquent l'effet que produit l'eau, nous disons que c'est elle qui nourrit , & que l'esprit universel n'y contribuë , que parce qu'il est l'ame des élemens, qu'il les conserve dans leurs proprietez , & qu'il leur donne le mouvement , qui ne vient point d'ailleurs.

Pour être persuadé que c'est l'eau qui nourrit,on n'a qu'à faire reflexion sur la distilation d'une plante que l'on voit se resoudre presque toute en eau: Et pour être convaincu que cette eau peut servir de boisson à l'animal, on n'a qu'à la dépurer , la filtrer , & en separer les féces , & lui faire perdre les qualitez de la plante d'où vous la tirez , elle sera parfaitement bonne à boire. Le suc du raisin , & ce-

lui des pommes & poires, ne ſert-il pas de boiſſon, & même de nourriture à l'homme; c'eſt cependant l'eau d'un vegetal, c'eſt donc une choſe d'un regne qui paſſe dans celle d'un autre regne.

Ils pourront repliquer que cette ſentence des Philoſophes n'a point lieu pour la nourriture, mais ſeulement pour la generation, comme s'ils diſoient que la ſemence d'une choſe d'un regne, ne peut ſervir à la production d'un autre regne, ou d'une autre eſpece; en quoi leur explication paroîtra plus veritable, & même tous leurs Auteurs ont affirmé, que non ſeulement la generation ſe faiſoit dans le genre, mais encore dans l'eſpece, ſurquoi nous avons rapporté leurs paſſages dans le Chapitre cinquiéme, en parlant de la ſemence des métaux.

Sans nous arrêter à prouver que ce qui nourrit, engendre, puiſque, comme nous avons déja dit, la generation n'eſt qu'une extenſion de par-

ties, qui ne se fait que par la nutrition. Il faut faire voir que cette sentence sur la generation n'est pas la regle inviolable des sentimens de ces Philosophes, puisque quelques-uns d'eux reconnoissent qu'une espece peut en produire une autre, comme le disent le celebre Geber dans ses Refutations, & Augurel dans son premier Livre, qui admettent la generation des Abeilles dans le sentiment de Virgile, & la métamorphose du froment en yvroie.

Nous ne dirons rien davantage de la pretenduë substitution du mauvais grain à de bonne semence, mais la generation des Abeilles & autres insectes que l'on voit s'engendrer par la putrefaction du corps d'un animal, merite qu'on l'examine, pour connoître si les Alchymistes ont raison de l'admettre, après même nous avoir dit que la generation se faisoit dans l'espece.

Nous avons déja dit que toutes choses naissent de semence ; pour

preuve de quoi, nous avons rapporté l'autorité de la Genese ; après laquelle, pour faire plaisir aux Alchymistes, nous citerons celle d'*Hermez* dans son *Pimandre*, où il dit, parlant à son fils : *Tat*, *& chacun des Dieux a produit par sa puissance particuliere ce qui lui avoit été commandé ; & alors nâquirent quadrupedes, reptiles, poissons, volatiles, & toutes sortes d'especes de plantes provenuës de semence, & toutes sortes d'herbes recevoient en elles de la semence pour renaître.*

Puisqu'il est donc constant par experience & par autorité, que chaque chose se multiplie par sa propre semence, & dans son espece, pourquoi vouloir faire sortir du corps pourri d'un taureau des abeilles ?

C'est, diront-ils, que les insectes ne sont pas compris dans la perfection de la nature, dont ils ne sont que des accidens.

Pour que cette réponse fût bonne, il faudroit que ces insectes, comme

les abeilles, ne s'engendrassent que par des accidens: Car si l'on remarque que ces insectes se multiplient dans leur espece, comme le reste des animaux, & par les mêmes voyes, on ne doit plus les regarder, comme des accidens de nature, mais comme des productions de son intention.

Personne ne doute que les mouches à miel se multiplient par les mêmes voyes, que les autres animaux; nous le voyons assez dans nos ruches, sans l'autorité de ceux qui en ont écrit.

Vous tombez donc encore dans l'inconvenient de donner deux voyes de generation à ces animaux, aussibien que vous en donnez deux aux métaux, en supposant la poudre de projection.

Au reste, des accidens qui donneroient toujours les mêmes configurations, le même mouvement, les mêmes organes, que la Providence donne, ne passeroient gueres pour des effets du hazard; car le mouvement

& l'organiſation demandent abſolument une intelligence, qui ſçache mettre & donner les juſtes proportions.

Si le dégagement de la matiere faiſoit ce que nous n'attribuons qu'au Créateur, il auroit été inutile qu'il eût créé toutes les ſemences, puiſque le mouvement de la matiere pourroit y ſuppléer : Ce ſentiment eſt très-dangereux, & n'a pris ſes fondemens, que dans le Paganiſme le plus condamnable.

Mais auſſi, direz-vous, qu'eſt-ce que cette generation de mouches ?

C'eſt la même que celle qui ſe fait dans la ruche ; c'eſt la même ſemence qui s'eſt trouvée dans le ventre de cet animal, qui l'avoit avallée avec les plantes, dont il ſe nourriſſoit, & vôtre putrefaction ſert à déveloper ces ſemences, & à leur donner la chaleur & le mouvement que leur auroient donné le lieu, où naturellement la mere les dépoſe. C'eſt-là cet athanor que vous employez, pour faire éclore des poulets.

On ne peut voir ces ſortes d'erreurs dans ces Philoſophes, qu'avec mépris : L'homme le plus groſſier voit que les mouches à miel s'engendrent, comme les autres animaux : Le Philoſophe le voit auſſi. Pourquoi donc, lui qui dit que *la nature eſt unique, qu'elle n'a qu'une voye*, ne ſe diſtinguera-t'il pas du peuple groſſier, quand il lui ſemblera voir le contraire ?

Geber qui paſſe pour un très-ſçavant homme, croit encore, comme le plus ignorant, que le froment degenere en yvroie. Mais comment peut-il accorder ce Phenomene avec cette ſentence de la Turbe ſi ſouvent repetée : *Nature ſe perfectionne dans ſa nature*, NATURA EMENDATUR NATURA. Et Treviſan s'eſt donc bien trompé, lui qui dit ſi poſitivement, que *la nature ne peut introduire dans la matiere une autre forme, que celle à laquelle elle eſt encline & diſpoſée finalement*. N'eſt-ce donc pas à produire du froment, que la nature eſt encline

dans le froment. Mais à quoi bon tant d'autoritez, où la raiſon & l'experience ſe trouvent ſi clairement.

Une ſentence des anciens Alchymiſtes mal entenduë, & qui ne regardoit que leurs prétenduës operations, a donné lieu à cette erreur ſur la generation des inſectes, & peut-être encore à quelque choſe de pire.

Les ignorans croyant que quand ils ont dit que la *matiere* acquiert une nouvelle & plus noble forme par les differentes putrefactions par où elle paſſe (comme l'a dit R. Lulle & d'autres, avant & après lui) cela devoit s'entendre dans la nature, auſſi-bien que dans leur œuvre, qui eſt le portrait du grand monde.

Mais nous diſons que quand il ſeroit vrai que la putrefaction donneroit dans la nature un nouveau degré de perfection, il ne faudroit la regarder que comme un moyen propre à déveloper les ſemences contenuës & enfermées dans la matiere, ce qui ſe feroit par le mouvement de l'eſprit

universel, qui suppose toujours une semence dans le sujet qui se putrefie ; & ce n'est que dans cette idée que l'on doit dire, que chaque putrefaction donne un nouveau degré de perfection.

Quand l'esprit universel ne trouve point de semence, il ne laisse pas d'agir sur la matiere, en la resolvant dans ses principes, afin que chacun retourne à sa source pour faire son devoir dans la nature, selon l'occasion.

Nous ne differons donc d'avec les Philosophes sur l'idée de la putrefaction, que parceque nous ne la regardons que comme un moyen capable de mettre les semences en liberté, au lieu qu'ils la regardent comme la cause, qui produit & engendre ces mêmes semences.

Il s'ensuivroit de leur opinion, que le mouvement seroit quelque chose de réel ; car ce qui donne & produit, doit réellement exister ; ce que l'on ne peut dire du mouvement qui

ne ſubſiſte que dans un autre, n'étant qu'un ſimple accident, ou mode, comme parlent les Logiciens.

En effet, nous ne pouvons comprendre le mouvement ſans fixer nôtre idée ſur quelque corps qui ſe meuve, de l'eſſence duquel le mouvement n'eſt point, puiſque ce même corps peut ſubſiſter ſans mouvement, & que quand nous concevons un corps, nous n'y attachons aucune idée de mouvement ou de repos qui n'en ſont que les accidens; car ce même corps qui étoit en mouvement, peut être en repos, ſans ceſſer d'être corps.

Or la putrefaction n'eſt qu'un mouvement de l'eſprit univerſel ſpecifié, qui cherche à ſe débaraſſer de ſes liens, aidé de l'eſprit univerſel libre, qui ſe trouve dans l'air, parceque, comme diſent ces Philoſophes, *nature ſe plaît avec nature, s'y joint & la ſurmonte.*

On pourroit demander pourquoi cet eſprit univerſel ſpecifié, renfer-

mé dans le corps mort de l'animal, ne cherche qu'à en sortir, au lieu que dans l'animal vivant, il s'y conservoit, s'y plaisoit & s'y multiplioit ?

C'est qu'il trouvoit de quoi s'occuper, en portant & distribuant à toutes les parties du sujet, ce qui leur convient ; c'est à dire, leur nourriture : Car c'est le *Messager des Cieux*, c'est le mercure des Payens, qui porte les ordres de Jupiter dans toute la nature.

Mais quand le principe de vie est sorti du sujet, le mouvement cesse ; c'estpourquoi il ne faut plus de mercure pour l'entretenir, ni pour reparer les pertes que le corps faisoit par le mouvement.

Cet esprit universel est donc là comme inutile, & comme emprisonné, parcequ'il étoit *specifié*, pour pouvoir servir à ce sujet ; c'est le Prothée dû Poëte *qui formam se fingit in omnem.* Il faut donc qu'il perde cette forme qu'il avoit prise, afin de rentrer dans cette liberté ou in-

difference, qui le rend propre à tout.

Il ne le peut faire par lui même; mais aidé par celui qui est libre, & qui se trouve dans l'air; il se réveille & enfin quitte la matiere, après l'avoir toute parcouruë, comme on le remarque dans le mouvement de la putrefaction, sans y trouver de semencès qu'il puisse animer; car autant qu'il en trouve, il les met en mouvement : c'est delà que nous voyons sortir du corps des animaux pourris tant de vers, mouches & autres insectes.

D'où vient, dira quelqu'un, ces insectes ne s'engendrent-ils pas dans l'animal vivant? Pour deux raisons.

La premiere est, que l'esprit universel, qui entre dans l'animal se specifie mieux avec l'animal vivant, qui en contient déja beaucoup, qu'avec cette semence qui en a très peu, & est dans l'inaction.

La seconde, que ces semences sont portées, roulées & circulées dans le

corps de l'animal; ce qui empêche que les ſemences ne ſe dévelopent; parceque le mouvement du tout empêche celui des parties ou des principes.

Que les ſemences ſoient portées dans tout le corps, ou au moins dans la plus grande partie, le fromage qui pourrit & donne des vers vous le fait voir.

Des vers dans les urines des perſonnes qui ont quelques ulceres aux reins ou aux autres parties qui ſe déchargent par les urines, le diſent aſſez. Et s'il eſt vrai qu'on ait fait l'operation du trépan pour des douleurs de tête très aiguës, cauſées par quelque ver, qu'on trouvoit ſur les membranes du cerveau, il ne faut plus douter que les ſemences ne ſe portent par toutes les parties du corps.

Pourquoi ces ſemences engendrent-elles dans pareils cas? Parceque dans l'ulcere, par exemple, la continuité des parties étant rompuë,

le cours des liqueurs dans cette partie eſt intercepté ; c'eſt delà que vient la formation du pus ; & s'il ſe trouve quelque ſemence, elle pourra ſe déveloper, parcequ'elle eſt en repos. Il en eſt de même des autres parties, comme des inteſtins, dans leſquels il ſe trouve des matieres gluantes qui arrêtent ces ſemences, qui s'y dévelopent & font paroître les vers que nous voyons.

Cette verité doit nous faire comprendre la fauſſeté de ce que l'on dit de la generation des inſectes dans l'air, que l'on voit ſouvent tomber dans un temps pluvieux.

Si cela eſt, comme beaucoup de gens dignes de foi l'aſſurent, & diſent avoir vû tomber de petits crapaux, il faut regarder ces crapaux non point comme engendrez dans l'air ; car comme dit Ariſtote, *le lieu de la nourriture de l'animal eſt celui de ſa generation* ; mais comme y ayant été portez par quelque tourbillon épais, qui venant à ſe reſoudre en

eau, les laisse tomber; & il ne faut pas croire, comme beaucoup de gens se l'imaginent, qu'il n'y a que leurs semences qui ayent été enlevées; car quand elles le seroient & qu'elles trouveroient un nuage épais pour les tenir suspenduës & les échauffer, jamais elles ne s'y déveloperoient, comme nous avons dit plus haut.

Le sentiment de la putrefaction est pris de la division, que les Alchymistes ont faite de leur quinte-essence dans la creation, où ils ont dit, que *de la plus pure partie les Anges avoient été créez, de la moins pure les Cieux, & de la troisiéme moins pure encore que les deux autres, les élemens :* Et comme ils ont crû que ce qui empêchoit une vertu de paroître, étoit la matiere qui la tenoit absorbée, ils se sont imaginez qu'en corrompant & pourrissant cette matiere, on en feroit sortir une plus grande vertu, laquelle est encore plus grande dans la seconde putrefaction que dans la premiere, & ainsi des

des autres ; & ils ont regardé en cela leur quinte-eſſence comme couverte d'un grand nombre d'envelopes, qui l'empêchent de reluire : enſorte qu'en la dépoüillant par les putrefactions de ces envelopes, on la rend ſi ſubtile, ſi brillante & ſi active, qu'elle eſt capable de penetrer les corps ; c'eſt, diſent-ils, leur *corps glorieux*.

C'eſt auſſi ſur ce principe que quelques-uns d'entr'eux expliquent la nature de l'animal, qui ſelon eux ne differe de celle du vegetal, que parceque la quinte-eſſence eſt plus dégagée & reluit par conſequent davantage, que dans le vegetal, qui ne fait point éclater à nos yeux des paſſions qui ſurprennent l'homme, & lui font admirer l'Auteur de la nature, en conſiderant celles qu'il remarque dans les animaux, ſans pouvoir découvrir la cauſe de ces mouvemens, qui ont un ſi grand rapport avec ceux que nous remarquons en nous-mêmes.

En ſuivant cette fauſſe opinion,

qui donne tout à la matiere, quelque esprit indiscret pourroit en tirer des consequences que la raison desavoue & la Religion condamne.

La putrefaction mal entenduë a encore jetté des heresies de physique, dont peu de gens veulent sortir, puisqu'ils ont regardé le mouvement comme un principe; il ne faut donc plus être surpris de la mauvaise application qu'ils font de cette maxime, qui dit, que *ce qui est mouvement est plus parfait que ce qui n'y est pas.*

Sans entrer dans l'esprit de cette sentence, ils ont crû que l'imperfection de l'or venoit de la cessation de son mouvement; c'est pourquoi ils ont dit qu'il falloit le lui *réintegrer*, sans faire attention que le mouvement n'est qu'un moyen qui conduit à une fin, qui est le repos; c'est-à-dire, pour ce qui regarde nôtre sujet, à la digestion du mercure; & ainsi tant qu'il sera en mouvement, il ne sera point digeré ni parfait, & quoique disent ces Philosophes sur

leurs repetitions de dissolutions & de putrefactions, qui donnent de plus en plus de nouvelles vertus à leur matiere; jamais leur or ne sera parfait, tant qu'il sera en mouvement, & l'on peut dire que la sentence qui dit, que *ce qui est en mouvement est plus parfait que ce qui n'y est pas*, prise dans le sentiment des Alchymistes, est comme la conclusion qu'on tireroit, que le fruit qui est sur l'arbre pour s'y meurir, étant encore en mouvement, doit être plus parfait que celui qui est meur, parcequ'il ne se nourrit plus & n'a plus de mouvement.

Quand on regarde le mouvement comme l'effet du principe moteur, qui est Dieu, il ne faut pas croire que ce mouvement fasse par lui même la perfection d'une chose, puisqu'il n'est que le moyen d'y parvenir; & l'on ne dira pas que le chemin qui conduit à un lieu soit le lieu même.

Mais si vous considerez le mouvement comme la cause ou le princi-

pe qui le produit, sans doute que vous aurez raison de dire, que *ce qui est en mouvement est plus parfait que ce qui n'y est pas :* car la chose qui donne la perfection comme Dieu, qui la donne aux creatures par le moyen du mouvement, est plus parfaite que celle qui la reçoit

Dieu est l'Auteur des productions, & le mouvement est l'instrument dont il se sert. Ce mouvement ou cet instrument est entre les mains du Ministre du Créateur ; & c'est l'esprit universel. La matiere ou le sujet sur lequel il travaille, sont les semences qu'il perfectionne, en les ouvrant pour leur faire recevoir leur nourriture, afin de parvenir aux proportions qui sont de leur espece, étant émanées de choses qui avoient les mêmes proportions, quoiqu'elles ne soient pas toujours regulieres, par des accidens qui arrêtent leurs progrès, sans neanmoins les changer.

S'il étoit encore vrai qu'une matiere acquiert de nouvelles perfec-

tions, tout autant de fois qu'elle se putrefie, il s'ensuivroit que, de l'animal pourri, il en devroit sortir un animal plus parfait; ce qu'ils n'avouëront pas, avec raison, parceque, diront-ils, il ne faut plus regarder ce cadavre, comme animal, qui dit chose vivante, & que la generation qui se fait de ce cadavre ne se fait que de la corruption de la matiere, & non pas de la *forme*, *ame*, *vie*, qui est incorruptible & qui en est separée.

La perfection qui arrive, c'est que de matiere morte qu'elle étoit avant la corruption, elle devient vivante après; mais si cet insecte sorti de pourriture meurt, s'engendrera-t'il par la putrefaction de son corps un animal plus parfait que ce premier insecte? Non sans doute. C'est donc sans raison qu'ils disent qu'une chose acquiert par la putrefaction une plus noble forme & vertu, puisque dans la seconde, troisiéme & quatriéme il ne sortira point d'animal plus par-

fait que le premier, supposé même qu'il en sorte, ce que je ne crois pas; ce qui devroit cependant arriver necessairement par le raisonnement des Philosophes.

Il ne leur restera donc qu'une chose à dire pour répondre à tout ce que nous venons de dire, qui est que cette maxime de la putrefaction ne doit s'éntendre que de *l'œuvre.*

Il y a trois choses à répondre à ce subterfuge.

Premierement, c'est que pour prouver la verité de cette maxime, ils citent la putrefaction de l'animal, ainsi ils l'entendent aussi-bien de la nature, que de leur œuvre.

Secondement, leur œuvre ne peut servir de preuve, puisque c'est ce qui fait la question, & enfin nous disons que cela ne peut être dans l'œuvre, puisque cela n'arrive point dans la nature, dont l'œuvre n'est que la copie.

Il est encore à remarquer que de la putrefaction de l'animal, il ne suit

pas toujours une generation d'animal ; mais quelquefois de vegetal, comme on le voit au crane de malheureux expofez aux gibets où l'on trouve quelquefois une certaine petite mouffe, appellée par les Médecins *Ufnée* ; & tout le monde fçait que la mouffe eft auffi bien un vegetal que le chêne en eft un ; car on y trouve toutes les parties qui font le vegetal & fe nourrit comme lui.

Cet exemple nous fait encore comprendre la verité de nôtre fentiment fur la generation de toutes chofes par leurs femences ; car ici cette mouffe croît de femence, qui pouffée & portée par le vent, vient à tomber, & s'arrête fur ce crane, qui eft plus propre, que toute autre partie du corps, à lui fervir de matrice, à caufe du rapport qu'il y a entre les os & les pierres où croît naturellement la mouffe.

Il y a cent autres contradictions que je ne rapporte pas pour deux raifons.

La premiere, c'est que dans l'esprit des personnes prévenuës, ou qui ne sont pas en état de tirer une consequence juste, elles ne paroissent qu'apparentes, & ainsi on leur donneroit occasion de perdre leur temps dans la recherche de quelque autre endroit, qui expliqueroit dans leur sens cette contradiction, & nôtre dessein n'est pas d'exciter personne à la lecture de ces livres, mais au contraire d'en dètourner ceux qui voudroient les lire, & d'en retirer s'il étoit possible, ceux qui les ont déja lûs.

La seconde est, que les contradictions citées peuvent être sensibles à toutes les personnes de quelque capacité, sans avoir vû ces auteurs.

Nous dirons donc pour conclusion de ce chapitre, que leurs contradictions sont très-essentielles, & que leur sentiment sur la putrefaction est faux & même dangereux par les consequences qu'on en peut tirer, en regardant la proposition vraie ou dans la nature ou dans l'art; c'est

encore ce que nous ferons voir dans le chapitre ſuivant, où nous parlerons des proprietez qu'ils attribuënt à leur élixir.

CHAPITRE VIII.

Des proprietez que les Philoſophes attribuënt à leur élixir.

LEs Alchymiſtes nous ont parlé trop avantageuſement de la nature de leur pierre, pour ne pas lui faire produire les plus merveilleux effets dont la nature ſoit capable.

Il ne faut point s'étonner ſi l'on trouve tant de richeſſes dans ce précieux tréſor, puiſque la puiſſance d'un Dieu y eſt renfermée.

Ne prenez point pour hyperbole ce que je dis de l'élixir hermetique : je n'en ſçaurois rien, ſi ces Philoſophes ne me l'avoient appris, & leur exageration eſt portée ſi loin qu'il ne leur reſte plus qu'à dire que l'on peut ſe rendre immortel avec ce merveilleux ſecret, pour y voir la

Toute-Puiſſance divine, dans tout ſon éclat.

Il y en a eu même quelques-uns qui ont avancé, que s'il eût plû à Dieu de faire l'homme immortel, *il l'auroit fait de cette noble quinte-eſſence.*

Ce ſentiment nous doit donc faire croire que le lieu où Adam vivoit avant ſon peché étoit tout quint-eſſencié, d'où le peché de l'homme fit ſortir cette admirable quinte-eſſence qui y étoit comme concentrée, après quoi elle ſe répandit dans l'univers, où il faut que l'homme l'aille chercher, & en faire un aſſemblage dans un petit ſujet, que l'on pourroit appeller le paradis terreſtre.

Ainſi l'on doit regarder ces ſages comme les reparateurs du peché du premier homme.

Cette explication quelque ridicule qu'elle paroiſſe aux eſprits ſcrupuleux, eſt neanmoins appuyée ſur les pricipes des *Philoſophes*, & quelqu'un des Modernes nous a dit la

même chose, sçavoir qu'*il étoit sorti du jardin du Paradis terrestre une branche de l'arbre de vie qui avoit été donnée aux Philosophes :* & c'est cette merveilleuse branche, qui au pouvoir de ces Sages, leur donne presque tout ce que l'arbre de vie devoit donner à l'homme fidele aux ordres de son Createur.

Sans doute que Dieu avoit imprimé dans cet arbre les rayons de sa divine Majesté, puisque par une seule branche échapée, *& qui avoit passé par sur les murs de ce saint jardin*, on fait tant de choses, qui toutes marquent une haute puissance.

Vivre sans aucune indisposition ; malgré la caducité du corps corruptible que nous habitons, est un effet bien surnaturel.

Chasser les maladies en vingt & quatre heures, sans alterer le malade, sans l'affoiblir, sans presque d'évacuation sensible ; faire en si peu de temps ce que la médecine ordinaire le plus prudemment adminis-

trée, ne feroit qu'après des mois entiers avec des agitations & des agonies perilleuses; c'est ce me semble un prodige assez rare.

Chasser les démons du corps des possedez, est assurément un miracle; c'est neanmoins ce qu'ils font, parceque, disent-ils, le démon est le *Prince de tenebres, qui ne peut souffrir la lumiere qui est trés-pure dans nôtre élixir. C'est le ministre de la discorde qui ne peut demeurer dans un sujet où se trouve la paix & l'harmonie que donne la quinte-essence, qui rétablit toutes les qualitez chacune dans leur nature*; ce qui fait l'harmonie que le démon ne peut souffrir.

Vivre mille ans (comme Artephius le témoigne de lui-même dans son livre) où il dit; *moi Artephius après avoir acquis la vraie science dans les livres du Veridique Hermez, j'ai été envieux quelquefois, comme tous les autres: mais ayant vû pendant l'espace de mille ans que j'ai déja passé par la grace du seul Dieu tout-puissant, &*

l'uſage de cette admirable quinte-eſſence ; ayant vû, dis-je, pendant tout ce long-temps que perſonne ne peut acquerir le magiſtere hermetique, à cauſe de l'obſcurité des paroles des Philoſophes, touché de compaſſion & animé par la probité, j'ai reſolu dans les derniers temps de ma vie, de tout écrire ſincerement.

Non certainement, cette longue vie ne peut être qu'un miracle perpetuel ; mais je dirai en paſſant que je ne ſçai pas pourquoi cet homme nous dit qu'il eſt au dernier temps de ſa vie.

Eſt-ce que la vertu de ſa quinteeſſence s'étoit diſſipée ? Cela ne peut être ; car tous ces Sçavans diſent, que c'eſt *un feu fixe*, qui par conſequent ne peut ſe diſſiper, ou bien l'auroit-il toute conſumée ? Il en falloit faire de nouvelle ; car comme ce n'eſt point une production du hazard, on ne ſçauroit oublier les principes ſur leſquels on l'a faite.

Apparement donc qu'il s'ennuyoit

de vivre. Mais cette ſcience, qui ſelon eux donne la connoiſſance de Dieu & par conſequent de ſa volonté, ne lui devoit-elle pas avoir appris que l'homme n'eſt que le dépoſitaire de ſa vie, qu'il doit conſerver tant qu'il plaît à celui de qui nous la tenons de la reprendre, & que c'eſt un crime de ne pas ſe ſervir des moyens qui peuvent nous la conſerver ? Il ne reſte plus pour faire de cette pierre une divinité, qu'à dire qu'elle nous fait connoître tout par une ſecrete inſpiration, & qu'ainſi Artephius ſçavoit que la volonté de Dieu étoit, qu'il ne fût plus ſur la terre que peu de temps : c'eſt pourquoi on ne pourra rien lui reprocher.

Il eſt fâcheux pour nous, ou pour les Philoſophes, de ne pas ſçavoir en quel temps cet homme extraordinaire a vécu ; c'eſt ſans doute depuis Hermez, puiſqu'il le cite : il parle du jardin des herperides & du mois de Mai ; ce qui fait croire qu'il n'eſt pas des plus anciens ; mais prin-

cipalement s'il eſt vrai que l'on n'ait point connu chez les Anciens l'*Antimoine*, comme il paroît par leurs écrits, dans leſquels on ne trouve que le mot *ſtimmi*, qui chez les Médecins ſignifie la même choſe qu'*Antimoine*, on peut s'aſſurer qu'il eſt moderne, puiſque ſon livre commence par ces mots, *Antimonium eſt de partibus Saturni*, l'Antimoine eſt des parties de Saturne; & ſi cela eſt, il eſt ſurprenant que l'on ſoit ſi peu inſtruit de la vie de ce grand Philoſophe.

La longue vie de cet homme n'eſt pas ſeulement une preuve que *cette merveilleuſe quinte-eſſence* peut reparer les deffauts de la nature, mais elle prouve encore, qu'elle oblige Dieu à retracter ſa parole ſur les bornes étroites qu'il a données à la vie de l'homme.

Si Artephius a vécu au moins mil ans, Raymond Lulle auroit porté ſes jours bien au-delà, ſi les Affriquains ne lui avoient point arraché la vie

dans les premieres années de sa vigueur philosophique ; car Riplée nous assure que Raymond Lullé a souffert le martyre en Affrique à l'âge de trois cent trente ans ; & comme après Hermez il a été le plus sçavant de tous les Philosophes, & qui par consequent devoit mieux connoître les moyens de tirer une pure quinte-essence, & en sçavoir plus parfaitement les usages que les autres, on pourroit présumer que sans cet accident sur lequel apparemment la quinte-essence n'a point de pouvoir, il auroit fait l'épitaphe du monde.

Il n'en est pas de même d'Arnauld de Villeneuve son maître, qui mourut fort jeune & naturellement : mais apparemment que le disciple en sçavoit plus que le maître, qui n'avoit pas porté la multiplication de cette quinte-essence où R. Lulle l'a portée.

Faire de l'or avec un grain de poudre de projection, dans une quan-

tité preſque infinie, & dans un eſpace de temps fort court, comme environ d'un quart d'heure: N'eſt-ce pas une choſe ſurnaturelle? Montrez à un Philoſophe du mercure tant que vous voudrez, il vous en fera de l'or plus fin & meilleur que celui que la nature nous donne, comme le témoigne Raymond Lulle dans ſa derniere Experience, où il dit encore que, *ſi la mer avoit été de vif argent, qu'il croit qu'il en auroit fait de très-bon or.*

Avancer les ſaiſons, eſt encore un miracle de la Philoſophie Hermetique. R. Lulle dit au Chapitre XXXI. de ſa Pratique, que *la medecine univerſelle guerit toutes ſortes de maladies, qu'elle conſolide même les playes du ventre; & que ſi la maladie eſt d'un mois, on la guerit en un jour: Si elle eſt d'un an, elle ſe guerit en douze jours: Et ſi c'eſt de ces longues maladies que les Medecins appellent,* Chroniques, *elle ne ſera guerie que dans un mois.* Il dit aprés, qu'*elle rectifie tout animal, & vivifie toutes les plantes au printemps*

par ſa grande & admirable chaleur : Car ſi l'on en diſſout dans l'eau la quantité d'un grain de millet, & que l'on mette de cette eau, autant qu'en peut contenir la coquille d'une noiſette, au pied d'un ſep de vigne, elle fera naître feuilles, fleurs & fruits au mois de May.

Cette admirable quinte-eſſence donne donc les richeſſes en abondance, la ſanté parfaite, & les rend maîtres de la nature, en lui faiſant faire ſon devoir plûtôt qu'il ne lui eſt ordonné par ſon Créateur.

Leur puiſſance s'étend encore plus loin, car ils font des créations à l'exemple du Créateur, qu'ils veulent imiter ; & diſent hardiment que les prodiges, que les Mages de Pharaon firent, quand Dieu voulut retirer ſon peuple de la captivité del'Egypte, étoient desfruits de la quinte-eſſence.

Ils veulent auſſi que Moïſe & ſa ſœur fuſſent Alchymiſtes ; parceque, diſent-ils, l'Ecriture Sainte nous dit, que Moïſe fut inſtruit dans les ſciences des Egyptiens, qui étoient l'Al-

chymie, s'il faut les en croire.

Je ne ſçai pourquoi ils veulent que Marie ſœur de ce Prophete, ait été plûtôt inſtruite de cette ſcience, que ſon frere Aaron, dont ils ne parlent poînt.

Voilà donc les Philoſophes Hermetiques, en vertu de leur élixir, maîtres abſolus de la nature. Il ne faut donc plus être ſurpris, s'ils prennent preſque tous le titre de Rois, comme Galud Roi de Babilone, Calid Roi d'Albanie, Ariſtée Empereur de l'Univers, Geber Roi d'Arabie, & pluſieurs autres.

Et comme ils gueriſſent toutes les infirmitez du corps, ils ſe diſent avec raiſon, Medecins; & c'eſt à mon avis le ſujet pour lequel ils ont écrit ſous le nom des plus fameux Medecins de l'Antiquité, qu'ils veulent nous faire croire n'avoir été ſçavans, que par la Science Hermetique, comme Hippocrates, Ariſtote Precepteur d'Alexandre le Grand, qu'ils diſent avoir auſſi été Philoſophe; &

je ne sçai comment ils ont oublié de dire, que ses conquêtes ont été faites par la force de la quinte-essence ; Galien, Haly, Avicenne, Rhasis, Averrhoes, & une infinité d'autres.

Après cela, que leur reste-t'il pour être semblables à Dieu ? Si c'est de commander aux esprits, ils le font, & n'en doutez pas ; car l'Interprete de R. Lulle, Vicot qui étoit Prêtre, & Amateur de Dieu, & de son Docteur Raymond, voyant que par ce qu'il a dit de la Création du monde, on pourroit lui faire son procès, & à sa science, pour avoir avancé que, *Dieu créa les Anges de la partie la plus pure de la quinte-essence*, explique ou interprete cet endroit autrement, que le sens litteral ne signifie : Car il dit que la partie dont Lulle a dit, que les Anges ont été créez, est celle qui nous donne pouvoir sur eux ; comme s'il nous disoit, que quand on peut multiplier ou exalter la pierre à certain degré : La nature sublunaire n'est pas seulement de sa jurisdiction,

& ſous ſon obéïſſance, mais encore les Anges. On trouve cette belle doctrine dans un vieux manuſcrit latin, qui a pour titre, *Explication des Vers du Grand Olympe*, *par Pierre Vicot Preſtre*, *en mil quatre cent trente* : On trouve encore le même manuſcrit en Gaulois, & les Vers du même Auteur.

Il prétend dans ce Livre que la Science Hermetique a été cachée ſous les fables & metamorphoſes de l'Antiquité.

Cet homme dit des extravagances, en parlant de ſa Pierre, à qui il attribuë une domination ſur les Anges, tant bons que mauvais, ſur les aſtres, & ſur l'air, & enfin ſur la terre, qui comprend tous les regnes, & dit que Raymond Lulle poſſedoit parfaitement toutes ces ſciences.

Il eſt à remarquer, que quand il rapporte ces trois dominations, ce n'eſt point dans un ſens allegorique, comme quelques-uns pourroient le croire, ou le dire, pour l'excuſer,

mais dans un sens naturel ; car pour sauver l'honneur de son maître Raymond, il dit que le sens Allegorique est, que *les Anges ont été créez de quinte-essence ; ce qui signifie dans le sens naturel, que le magistere porté au plus haut degré, s'étend & a pouvoir sur les bons & mauvais Anges.*

Il y a beaucoup d'apparence que ces absurditez sont cause que les ouvrages de cet homme n'ont point été imprimez : car ils le meritent aussi bien que beaucoup d'autres, qui n'ont pas même si bien entendu, ni parlé de la Philosophie comme cet homme.

Aprés ce que nous avons dit des grandes vertus que les Alchymistes attribuënt à leur pierre, châcun peut juger de la science & de ses Auteurs, qui n'omettent rien dans les grandes proprietez de leur élixir, pour rendre l'homme qui le possede, heureux.

La societé des hommes est une douceur qui fait la meilleure partie

du bonheur des Sçavans : c'eſtpourquoi ces Philoſophes ſe voyent & ſe frequentent, pour avoir l'innocente ſatisfaction de s'entretenir des ouvrages de Dieu, dont ils ſçavent ſi fidelement imiter la puiſſance.

Quelle conſolation pour ces grands Perſonnages de ſe voir maîtres de la nature, lui commander, lui faire deſobéir (malgré elle) à ſon Créateur, qui dit autrefois, que *la terre ne portera que des ronces & des épines, & que l'homme la cultivera à la ſueur de ſon front.* Et cependant un Atome d'Elixir la revolte contre cet Arrêt, lui fait donner avec précipitation, en abondance & dans une bonté parfaite, ce qu'elle ne laiſſe aller qu'avec lenteur & comme à regret, & encore le plus ſouvent très-imparfait.

Oh que cette vertu eſt grande ! Heureux celui qui la poſſede ! C'eſt avec raiſon qu'il peut mépriſer les richeſſes & tout ce qui fait le bonheur de cette vie.

Tout ce qui manqueroit donc à un Philoſophe dans ce monde, ſeroit la liberté du commerce avec ſes freres; ce qui ne ſeroit pas aiſé à poſſeder, ſi la quinte-eſſence ne leur en fourniſſoit des moyens infaillibles & trés agreables.

Les Philoſophes ne ſe découvrent à perſonne, de crainte de ſe faire connoître à des indiſcrets, qui pourroient leur faire courir quelque riſque, ou au moins les inquieter.

Sans même cette crainte, la compagnie des autres hommes que celle des Philoſophes, eſt inſipide, parceque ils ne ſont pas initiez dans leurs grands myſteres, qui ſeuls ſont le ſujet de leurs ſages entretiens: c'eſt pourquoi ils appellent le reſte des hommes des indignes.

Comment donc peuvent-ils jouir de la preſence les uns des autres, ſans s'expoſer? Un moderne l'explique fort ingenieuſement, & dit, que dans un temps ſerein; *la nuit ils font élever certaines vapeurs qui mon-*

tent

tent vers le Ciel, & se font voir aux Philosophes qui sont sous le même Ciel: les autres ne s'apperçoivent de rien. Ce beau signal fait connoître aux Philosophes du lieu, qu'il y a un de leurs freres parmi eux : ils le trouvent infailliblement, ayant observé d'où partoît cette nuée mysterieuse, que l'on peut comparer à celle, qui d'un côté éclairoit les Israëlites, & de l'autre ne presentoit aux indignes Egyptiens qu'ombres & tenebres.

Que l'élixir fasse de telles nuées, ce n'est pas une chose au dessus de ses forces, puisqu'ils nous disent qu'on fait par son moyen *gronder le tonerre* dans le temps le plus froid.

Tous ces grands effets sur toute la nature meritent bien qu'on appelle le sujet qui les produit, une *Médecine universelle*, puisque l'on sçait avec cet élixir, apporter remede à toutes choses, & l'on ne doit point aprés cela être surpris, si ces hommes illustres regardent tout avec mépris, s'élevant au dessus de la na-

ture dont ils connoissent la fragilité : cependant tout *spiritualisez* qu'ils soient, ils ne laissent pas de rentrer quelquefois dans la matiere ; comme quand ils jouissent de leurs amours, ainsi que le dit Jean de Mehung dans son petit livre intitulé la Remontrance de nature, en ces Vers,

Les mocqueurs n'ont pas sçû assez
Pour connoître telle racine
Et tant loüable medecine,
Que guarit toute maladie
Et qui l'a jamais ne mendie.
Bienheureuse est la personne
A qui Dieu temps & vie donne
De parvenir à ce haut bien,
Et posé qu'il soit ancien ;
Car Geber dit que vieux étoient
Les Philosophes qui l'avoient,
Mais toutes fois en leurs vieux jours
Ils joüissoient de leurs amours.

Il donne ici une consolation à ceux qui ne pourront acquerir ce secret que dans la vieillesse, en leur faisant entendre qu'ils pourront neanmoins, aussi bien que les jeunes gens, goûter les douceurs de l'amour.

Il ne faut pas regarder cette vertu

dans l'élixir, comme un deffaut ; au contraire c'est (comme nous l'avons dit) une perfection que de pouvoir se reproduire, & encore par un amour philosophique, qui ne peut donner que des enfans quint-essenciez.

Au reste, il falloit bien accorder quelque chose à ces bons Philosophes, qui les fit reconnoître pour hommes ; car sans cette action humaine & animale, on les prendroit pour des Dieux, eux qui seroient bien fâchez de commettre un crime, comme celui de se voir rendre des honneurs, qui n'appartiennent qu'à Dieu seul.

Il ne manque donc rien à ces Sages, qui ont le bonheur de voir dans leur science une image vive de la divinité, & qui par anticipation goûtent des délices toutes spirituelles ; comme quand ils voyent la verité de nos saints Mysteres ; pour ainsi dire, à découvert : c'est ce que disent la plûpart des Modernes, & sur tout

celui qui a écrit le Traité de l'Art Chymique, qui se trouve à la fin du Livre latin, intitulé *Auriferæ artis quam Chemiam vocant antiquissimi authores sive turba Philosophorum*, imprimé à Bâle l'an mil cinq cent soixante-douze.

Cet Auteur fait des applications de l'œuvre à nos saints mysteres trés subtiles, & l'on peut dire que c'étoit un beau génie : plût à Dieu qu'il eût écrit la verité ! c'est celui de tous ceux qui parlent de cette science, qui paroisse sçavoir quelque chose, par son stile & ses pensées beaucoup plus naturelles & plus polies que tout ce qu'on trouve dans les autres.

S'il est donc vrai que ces Philosophes soient assez heureux pour voir dans leur œuvre ce qui ne peut tomber sous les sens, & ce qui est au dessus de la force de nôtre esprit, il faut les regarder comme des Prophetes & des Predestinez, ou comme des Réprouvez inexcusables, s'ils ne

profitent pas des lumieres que Dieu leur a données : comme les apparences le font reprocher à quelques-uns d'eux, témoin Arnauld de Villeneuve que l'on accuſe d'héreſie, Paracelſe dont la vie a été trés diſſoluë & trés courte, & Sendivogius que l'on aſſure avoir été aſſaſſiné en Allemagne chez une Courtiſanne, à qui il avoit déclaré, comme Samſon fit à Dalila, qu'il portoit toutes ſes forces; c'eſt à dire qu'il avoit toujours avec lui ſes treſors.

Les Payens comme Ariſtote, Démocrite, Hippocrates & l'infidele Mahomet que l'on met auſſi au rang des Philoſophes, & tant d'autres, ne peuvent ſe plaindre de leur damnation, puiſqu'ils n'ont pû ignorer le vrai Dieu, ni le culte qui lui eſt dû, & qu'ils ont connu nos ſacrez myſteres, par leur ſcience qui ne ſouffre point, diſent-ils, de tenebres dans l'eſprit humain : ce qui n'eſt pas difficile à comprendre, puiſque c'eſt une lumiere vive & abondante.

C'est aussi ce qui nous engage à croire que ce ne sont pas de tels Philosophes, qui ont écrit les livres que nous lisons, dans la plûpart desquels & même de ceux qui sont reconnus pour vrais Philosophes, nous ne remarquons que des faussetez, des contradictions, erreurs, absurditez, que des pensées grossieres, un langage barbare, des expressions basses & triviales, & en un mot tout ce qu'on appelleroit aujourd'hui ignorance & grossiereté.

CHAPITRE IX.

Des Auteurs Hermetiques.

NOus ne dirons qu'un mot des Auteurs de la Science Hermetique : beaucoup de personnes plus capables que nous en ont parlé assez amplement : ce que nous en toucherons, n'est que pour y faire quelques remarques, non pas comme historien, mais comme critique, qui ne

cherche que la verité, ſans épargner le menſonge quand il ſe preſente.

Le premier Philoſophe a été Hermez, qui a donné ſon nom à l'Art d'Alchymie. Les uns, ſur tout les Chymiſtes, diſent, qu'il eſt le plus ancien de tous les Philoſophes connus; ils le font fils de Noé; je ne ſçai pas lequel des trois, qu'il avoit, les autres veulent que ce ſoit Enoch, d'autres Eſculape, & enfin quelques-uns comme Suidas, diſent qu'il vivoit du regne du premier Pharaon.

Mais comme nous ſuivons ce que diſent les Alchymiſtes, Hermez Triſmegiſte vivoit peu de tems après le déluge, puiſqu'il *trouva dans la vallée d'Ebron les ſept tables de pierre, ſur leſquelles les Sages avoient gravé les ſept Arts liberaux, craignant qu'après le déluge, la connoiſſance de ces Arts ne fût perduë.*

Il nous ſera peut-être permis de faire nos reflexions ſur le ſentiment de ces *Sages*, que l'on peut dire être bien vain ou bien groſſier.

Quoi ! s'imaginoient-ils avoir appris par eux-mêmes & sans le secours de Dieu, ce qu'ils sçavoient pour le transmettre à la posterité, de peur qu'elle n'en eût point de connoissance.

Ne devoient-ils pas sçavoir par leurs lumieres, à qui rien n'échape, que celui qui leur avoit fait tant de graces, pouvoit les faire pareillement à d'autres hommes ? il falloit donc qu'il se crussent les seuls, dignes de ce bienfait : mais s'ils s'imaginoient être les seuls capables de posseder ces beaux secrets, d'où vient vouloient-ils en instruire la posterité ? N'étoit-ce pas aller contre la volonté de Dieu ?

Cette recherche sur l'origine de la doctrine des Alchymistes, est très ridicule & ne leur fait point d'honneur, ni à ces premiers Auteurs à qui ils font prévoir le déluge, & ne font pas prévoir une chose beaucoup plus naturelle, & nous les font regarder comme des hommes vains &

qui n'avoient aucune connoiſſance de la Divinité.

Mais pourquoi les Alchymiſtes ont-ils fait Hermez reparateur de cette ſcience ?

Parceque c'eſt le premier dont on a vû quelque choſe qui parlât de ſcience ; c'eſt qu'il ſe nommoit *Triſmegiſte*, & qu'on ne peut croire qu'un homme puiſſe être ſçavant, ſans la connoiſſance du *Magiſtere*.

On fait mille contes ſur cet homme, à l'occaſion de ces Livres, dont le nombre eſt preſque infini ; Car on n'en parle que par milliers. Beaucoup de gens le font Auteur du Pimandre ; ſi cela eſt, il avoit de grandes inſtructions ſur la Création, même ſur nos Saints Myſteres, ſur le Baptême, le Myſtere de la Sainte Trinité ; il ne faudroit pas s'en étonner, puiſque la *ſcience* donne toutes ces grandes lumieres : Et je dirai en paſſant, que je crois que c'eſt le Livre du Pimandre attribué à Hermez Triſmegiſte, qui a donné occaſion aux *Philoſophes* de

dire, que leur science donnoit la connoissance de Dieu, & de nos Saints Mysteres, ayant observé que cet Hermez en parloit si clairement dans cet ouvrage.

Quoique le Pimandre paroisse contenir une doctrine toute Theologienne, les Alchymistes, qui veulent toujours reconnoître leur *Divin Maître* dans ses Ouvrages, y trouvent encore un sens & une explication *Philosophique* touchant la *Grand'œuvre*, qui leur est d'une grande instruction, & y trouvent aussi-bien leur compte, que peuvent faire les Theologiens.

On le fait encore Auteur du Livre *des Sept Chapitres*, dans l'un desquels il dit, que l'élixir donne *la possession des choses divines*, en ces termes. *Je donne la joye, la satisfaction, la gloire, les richesses, & les plaisirs solides à ceux qui me connoissent; & je leur donne encore la parfaite intelligence de ce qu'ils cherchent avec tant d'empressement; & je leur donne enfin la possession des choses*

divines. Mais ce ſentiment ſur cet Auteur n'eſt point plauſible ; car en beaucoup d'endroits il parle, comme ſi beaucoup d'autres Philoſophes l'avoient precedé, ce qui ne s'accommode point avec l'antiquité qu'on lui donne.

Moyſe eſt le plus ancien après lui ; ils le font Philoſophe pour deux raiſons. La premiere, que nous avons déjà dite, eſt qu'il étoit inſtruit dans les Sciences des Egyptiens, du nombre deſquelles étoit celle de faire la Pierre Philoſophale. La ſeconde, eſt qu'il mit en poudre le veau d'or, pour le faire boire aux Iſraëlites : Cette ridicule preuve nous diſpenſe d'apporter des raiſons pour combattre leur opinion ſur la ſcience de Moyſe.

Marie ſœur de ce Prophete, eut auſſi cette belle connoiſſance ; elle en a même fait un Livre, dont l'antiquité eſt bien établie, par les mots *d'alun d'Eſpagne, de la chaleur du ſoleil, des mois de Juin & Juillet, & des Philoſophes Stoïciens.*

Quoiqu'Adam paſſe dans les Ecoles pour le premier Philoſophe, comme il eſt raiſonnable de le croire, puiſqu'il eſt ſorti parfait des mains de Dieu parfait ; neanmoins les Alchymiſtes ne le reconnoiſſent point pour leur confrere: On a beau leur dire que celui qui a donné à toutes choſes le nom qui leur convenoit par leurs proprietez, comme l'a fait Adam, devoit connoître leur nature, & par conſequent être Philoſophe.

Ils conviendront peut-être que dans ſon premier état, il étoit Alchymiſte, mais que ſon peché fit retirer de lui cette ſcience, qui ne peut demeurer dans des cœurs ſoüillez ; & c'eſt là cette ignorance dont lui & ſa poſterité ont été punis. ils ont bien raiſon de nous dire qu'il n'étoit point Philoſophe après ſon pepeché, en accordant même qu'il l'eût été auparavant ; car la poſſeſſion de l'élixir auroit adouci cette rude penitence, qui lui faiſoit manger ſon pain à la ſueur de ſon front, puiſ-

que la nature auroit obéi à la force de ſon élixir.

On voit par tout ce que nous diſons, les inconveniens qui ſe trouvent preſque en toutes choſes dans la doctrine des Alchymiſtes, en donnant à leur élixir une vertu ſi étenduë & univerſelle, & combien de raiſonnemens judicieux on peut faire ſur cette idée, par leſquels on tourne en ridicule le grand & incomparable Raymond Lulle, dont le grand fatras de mots barbares mal rangez, & repetez mille fois avec une confuſion épouvantable de penſées, qui miſes dans leur ſens naturel, ſeroient fades par leur ſimplicité, fait peur, ou pour mieux dire, degoute ceux qui l'entendent, & cauſe de l'admiration à ceux qui ne peuvent le comprendre.

Salomon que Dieu favoriſa du don de la ſageſſe, qu'il prefera à tous les autres biens, étoit Philoſophe, puiſqu'il connoiſſoit depuis le haut cedre du Mont Liban, juſqu'à l'hyſope; c'eſt la premiere preuve qu'ils en apportent.

Comment auroient-ils oublié un si grand personnage, qui peut leur faire honneur. Que pour combattre cette vision, on leur parle de la flote qu'il envoyoit à Ophir, pour chercher de l'or, lui qui sans danger & sans inquietude, pouvoit en faire des montagnes; en quoi même auroit encore éclaté cette predilection dont Dieu le favorisa si particulierement & si visiblement; ils nous répondront là-dessus de belles choses.

Mais si on leur dit que Salomon prefera la sagesse aux biens de la fortune, qui cependant sont compris dans la sagesse hermetique, que répondront-ils? Car si la sagesse que Salomon demanda à Dieu, eût été la science de faire de l'or, l'Ecriture, ou les Interpretes ne le loüeroient point de son choix: Mais je m'attens bien qu'ils diront que ce fut la recompense de son détachement pour les biens temporels.

La seconde preuve que quelques-uns de ces Sages rapportent, pour

nous le faire croire, eſt trop bien inventée, pour n'en pas faire mention. C'eſt Jean de Mehung qui nous cite l'Eccleſiaſtique, où Salomon parle au trente-huitiéme chapitre, de la neceſſité de la Medecine, qui doit faire honorer le Medecin, & le recompenſer. Il dit donc.

C'eſt le fin & bon or potable,
L'humide radical notable.
C'eſt ſouveraine medecine,
Comme Salomon le deſigne,
En ſon Livre bien autentique,
Que l'on nomme Eccleſiaſtique:
Et là tu trouveras le titre
Au trente-huitiéme Chapitre.

Si Salomon avoit cette belle connoiſſance, je ne ſçai pourquoi il n'enrichit pas le Temple d'une infinité de pierres precieuſes, qu'il pouvoit faire avec l'élixir, & des perles plus fines, que ne ſont celles d'Orient, & plus groſſes, comme Raymond Lulle l'enſeigne dans la ſeconde partie de l'Abbregé de l'Ame de la Tranſmutation des Métaux, où il parle encore de la malleabilité du verre, auſſi-bien que dans ſes experiences.

Pourquoi David n'eût-il pas cette admirable connoiſſance? David n'étoit qu'un pauvre berger, qui ne leur auroit point aſſez fait d'honneur, & qu'on ne peut croire avoir été aſſez ſçavant.

Ariſtote à été reconnu pour Philoſophe Hermetique. C'étoit un trop grand perſonnage, pour avoir pris ſon merite ailleurs que chez Hermez; c'eſtpourquoi ils le citent ſouvent ſur des choſes, qui n'ont point de rapport particulier ni viſible à leur ſcience. Mais enfin il n'importe, cela dit quelque choſe, & aſſez pour leur faire plaiſir; & quoiqu'il ne ſe ſoit jamais trouvé d'ouvrages de ce Philoſophe ſur cette matiere, ils veulent que ſon Livre des Métheores ſoit une preuve de l'intelligence qu'il avoit de cette ſcience: Quelques uns même ont fait un petit Traité ſous ſon nom, afin d'avoir le plaiſir de citer Ariſtote: Mais on voit bien qu'il n'en eſt pas l'Auteur, par les Philoſophes que l'on ý cite, qui n'ont paru que

long-temps aprés Ariſtote.

Alexandre le Grand, diſciple de cet homme, devoit être inſtruit de cette ſcience ; c'eſt auſſi ce qu'ils diſent : mais il y auroit bien des choſes à dire contre cette opinion.

S'il eſt vrai que leur Pierre ſoit une medecine pour le corps humain, qui mette les humeurs dans une proportion ſi admirable & ſi harmonieuſe, que l'une ne domine point ſur l'autre, d'où reſulte un temperament ſi benin, qu'il ne peut ſouffrir de paſſions, qui ne ſont que des mouvemens impetüeux d'humeurs, qui, en dérangeant cette harmonie, ſe font appercevoir de l'ame, qui perd ſa tranquillité & ſa liberté, par l'agitation exceſſive que lui cauſe cette tempête ; c'eſt à quoi remedient les Philoſophes par l'uſage de leur élixir ; qui, comme dit R. Lulle *pacifie les humeurs*, & arrête & calme cette tempête déjà excitée, ou empêche qu'elle ne s'éleve, en détruiſant ſa cauſe ; c'eſt délà qu'ils ont tous l'eſ-

prit libre, la raison saine, & que rien ne les fait connoître pour hommes, que la figure humaine.

Si cela est ainsi, & qu'il soit vrai qu'Alexandre fût Philosophe, d'où vient étoit-il ambitieux, comme ses actions le font voir, cruel dans la débauche, comme le dit son histoire, ce qui ne marque gueres la sainteté d'un Philosophe ; & d'où vient ne se servit-il pas de son or potable, quand il fut sur le point de mourir, pour s'être baigné dans les eaux d'un fleuve trop froid ; car il eut recours à Philippe son Medecin, qui lui rendit la vie, en excitant une sueur, que l'élixir, du rapport de tous les Philosophes, ne manque point de procurer. Quelque Alchymiste ne sera pas content, s'il ne fait Philippe aussi Medecin universel, & de cette maniere l'Alchymie trouvera toujours sa place dans cette belle guerison.

Mais enfin Alexandre est mort empoisonné : Il a vêcu près de trois jours, après avoir pris le poison : Il a

eu du temps suffisamment, pour prendre son élixir.

Mais, dira quelqu'un, ce poison étoit de nature si chaude, & si subtile, & si violente, qu'on ne pouvoit le contenir dans des vaisseaux ordinaires. Que conclure delà ? La medecine universelle se met peu en peine de la qualité du mal ; elle rétablit le calme dans les humeurs agitées : Elle se seroit saisie de ce feu étranger, l'auroit adouci, & fait sortir par la transpiration.

Au reste, on ne peut croire que ce poison fut si subtil, que les Historiens nous le disent, puisque son effet n'a paru que trois jours après. Le sublimé corrosif ne lui auroit pas tant fait de graces, & l'auroit bien plûtôt enlevé : Ainsi si Alexandre est mort avec la medecine universelle, c'est la faute de l'un ou de l'autre.

Hippocrates reconnu de tous les Medecins, & de tout le monde, pour le plus parfait Medecin qui ait paru, a bien merité d'être enregistré parmi

les philoſophes : L'honneur que ces *Sages* lui font, eſt apparemment la recompenſe des peines qu'il a eſſuïées, en exerçant la medecine par une methode, qui toute judicieuſe & ſage qu'elle fût, n'étoit point infaillible.

Ceux qui ont lû les ouvrages de ce grand homme, ne remarquent point qu'il ait été un Medecin à ſecrets, comme le ſont tous les Philoſophes, puiſqu'il a laiſſé par écrit ſa Pratique. Il voyoit un malade, il le faiſoit ſaigner dans certains cas juſqu'à deffaillance ; en d'autres, il ſuivoit pas à pas la nature, dont il examinoit les mouvemens, ſans y rien déranger ; & comme très-prudent Medecin, il ne hazardoit gueres de remedes, ne les employant, que quand il prévoyoit que la nature pouvoit s'en ſervir ; il faiſoit ſon prognoſtic. En un mot, il faiſoit ce qu'un habile Medecin fait encore aujourd'hui, ſans le ſecours, ni même la connoiſſance de la medecine univerſelle : L'on ne voit rien dans ſes ouvrages, qui donne la

moindre idée de cette science. Il n'étoit point à l'abri de l'erreur, comme il l'avoue lui même ; & s'il a été grand Médecin, ç'a été avec plus de peine & d'inquietude, que ne le sont les Alchymistes, qui sans connoissance du mal ni de sa cause, de ses accidens, ni de ses symptomes, donnent avec confiance & securité cette admirable Médecine, qui ne manque jamais de faire ce que le Philosohe lui ordonne.

Nous ne pouvous dire autre chose de Galien, Avicenne, Rhasis, Averrhoes & de tant d'autres celebres Médecins, que ce que nous avons dit du grand Hipocrates. La vie de ces hommes illustres, aussi-bien que leur conduite dans leur profession, est dans les mains de tout le monde, & l'on y peut voir sur tout dans leurs ouvrages, qu'ils n'ont point été instruits des secrets hermetiques.

On trouve deux petits Traitez sous le nom d'Avicenne : l'un intitulé *La Congelation & la Conglutination de*

Pierres : Et l'autre, *Petit Traité d'Avicenne*. Il dit dans celui-ci, que *l'or a le son plus aigu que tous les autres métaux, à cause de la liaison étroite de ses parties*. Ce sentiment n'est pas d'un homme qui ait vû de l'or d'Alchimie, qui à cause de sa grande pureté, ne peut avoir de son ; nous en avons parlé ailleurs.

Les Philosophes ont plûtôt mis parmi eux de celebres Médecins, que des personnes d'autres Arts, ou sciences : parce que la Médecine suppose une connoissance de la nature ; c'est ce qu'il faut pour être bon Alchymiste, joint à ce que les actions des gens habiles dans cet Art, quand elles sont éclatantes par une gueri-son prompte & inesperée, passent pour une espece de miracle : c'est pour ces raisons qu'ils ont parlé d'un Médecin qui vivoit dans le quinziéme siécle, comme d'un vrai Philosophe.

La grande réputation de Jean Fernel établie en France sur des faits

de Médecine dignes d'admiration, lui ont merité cette faveur de la part des nouveaux Philosophes, qui ne sont encore gueres connoisseurs en gens de leur cabale; car je suis très persuadé que si le Philosophe qui parle du Signal Philosophique, avoit, du temps de Fernel, couvert tout l'horison de ces nuages mysterieux, le sçavant Fernel auroit toujours été fort ignorant dans ces beaux mysteres, & n'auroit point fait un pas pour découvrir l'Auteur de ces belles fumées.

Il seroit inutile de parler de tous les Modernes, dont la vie & les œuvres sont publics; comme Geber, Arnauld, Raymond Lulle, Jean de la Fontaine, Jean de Mehung, Trevisan, Flamel, Zachaire. Tous ces habiles gens sont assez connus, & vivoient dans le troisiéme & quatriéme siécle: le dernier au milieu du cinquiéme: Jean de Mehung, Flamel & Zachaire, étoient François; on a voulu faire voir que les riches-

ses de Flamel n'étoient venuës que d'un larcin fait aux Juifs, ainsi que l'a prétendu Naudé ; mais tout ce qu'il rapporte ne sert point de preuves.

Sendivogius est venu depuis, & Philalette qui est le dernier ; celui-ci est regardé par beaucoup de gens comme le plus instructif de tous ceux qui ont écrit sur cette matiere : tout le monde n'en convient pas, & même ce qu'il dit doit le faire soupçonner d'ignorance & de vanité ; car il assure avoir appris l'œuvre à vingt & un an : ce qui ne s'accorde gueres avec ce qu'il dit lui même du *Magistere, qui ne s'acquiert qu'avec longues années*.

Sendivogius a mieux écrit & d'un plus bel ordre que tous ceux qui l'ont devancé : on le croit Polonois : il veut aussi expliquer nos mysteres par les operations de l'œuvre.

Depuis lui, d'Espagnette a écrit de cette science. Ceux qui s'imaginent être Philosophes, lui refusent l'honneur d'avoir eu la connoissance de

de la Pierre ; mais je crois qu'en conſcience, l'on peut lui faire la même grace qu'aux autres.

Il ſemble que pour finir nos reflexions, il faudroit dire ſon ſentiment ſur tant de faits que chacun cite de ſon côté, pour prouver la verité de la traſmutation métallique. A dire vrai, je me trouverois fort embaraſſé, s'il falloit donner une déciſion ſur ces faits : car pour en parler, il faut ou les avoir vûs, ou les avoir entendus rapporter par des gens dignes de foi : & ce ne ſeroit point encore aſſez pour être convaincu de la cauſe qui produit de ſi merveilleux effets.

Sans donc entrer dans la queſtion de fait, que l'on peut même ſuppoſer, je ne crois pas pour cela que l'on puiſſe conclure que la découverte de cette ſcience ſoit poſſible, par la lecture des livres que nous avons entre les mains, quelques reflexions qu'on puiſſe y joindre, ſur les cauſes naturelles.

Il y en a parmi eux qui assurent que jamais aucun n'a parlé des préparations, ni de l'agent, comme le dit Flamel dans son Livre de l'Explication des Figures, Zachaire dit plus, car il assure que cette science ne s'acquiert point *par la lecture des livres*, ni par la *connoissance des choses naturelles*.

Si cela est vrai, nous devons conclure que cette science est quelque chose de surnaturel, dont peu de gens feroient peut-être cas, s'ils en avoient la connoissance. Cependant le même Zachaire pour ne point sortir du caractere de Philosophe, qui est de se contredire, dit qu'il l'a acquise par la lecture des Philosophes que nous avons citez.

Ils disent presque tous que Raymond Lulle a déclaré l'œuvre plusieurs fois dans ses ouvrages.

Bazile Valentin assure que Trevisan a dit la chose deux fois.

Cette diversité de langage : cette contrarieté de témoignage, font

peur à un homme qui les lit : mais ils nous raſſurent, en diſant qu'il ne faut pas toujours les croire ; mais ſeulement toujours regarder la poſſibilité de la choſe par l'exemple de la nature.

Mais je leur dit que la nature n'eſt pas toujours leur regle. Ils ont dans leurs recherches des choſes, qui comparées à la nature, ne ſont plus ce qu'on en croyoit.

Où donc avoir recours ? C'eſt ; diſent-ils, que vous ne les entendez pas. Ils vous donnent des exemples & comparaiſons pour vous le perſuader; donnez-leur-en qui les convainquent du contraire : vous raiſonnez mal : Quel embaras ! Quel myſtere ! Quoi ! la raiſon ne peut ſervir dans le raiſonnement ſur les choſes de la nature ?

A quoi donc s'en tenir ? à ſe perſuader que la choſe eſt fauſſe & qu'elle n'a jamais été imaginée que pour amuſer les hommes, que l'amour des richeſſes & de la ſanté peut

engager à tout entreprendre, ou ſi la choſe eſt veritable : que c'eſt un ſecret cabaliſtique, dont la revelation ne ſe tranſmet qu'à l'oreille.

Mais quoi ! une choſe qui produit des effets ſi naturels ne doit-elle pas être elle-même naturelle ? puiſque, dit l'axiome, *les effets doivent être de la nature de leur cauſe*. Je conviens de cette verité ; mais tous les effets de l'élixir ne ſont pas tous naturels, comme de ſe faire obéïr aux Anges, tant bons que mauvais : au reſte, il me ſuffit de faire voir, que les principes de cette ſcience ſont faux, qu'ils ſont pleins de contradictions & d'erreurs ſur la nature, pour pouvoir conclure, qu'il eſt impoſſible d'apprendre la ſcience hermetique, par la lecture des Auteurs qui en traitent.

Je ne nie pas certains faits rapportez par des perſonnes qui n'ont aucun interêt à nous en impoſer. Comme ce que l'on dit de Butler qui a paſſé pour un très-excellent

Médecin, par le moyen d'une pierre de ſa compoſition, dont les effets étoient ſi ſurprenans, que l'on pouvoit la nommer une médecine univerſelle.

Vanhelmont en parle fort préciſément pour s'en eſtre ſervi lui même, ſa femme & ſes domeſtiques, & en avoir vû ſur d'autres perſonnes des experiences auſſi prodigieuſes pour la gueriſon du corps humain, que ce que les *Philoſophes* nous diſent de leur or potable.

Neanmoins Vanhelmont en fait une peinture qui ne nous repreſente pas ce beau ſecret hermetique; car il dit qu'elle reſſemble à du ſel marin; dont elle a le goût, & que ſa vertu ſe diſſipe par le temps, lorſqu'elle eſt diſſoute.

Les Philoſophes au contraire diſent, que leur élixir eſt rouge, fixe & ſans goût.

Voilà cependant les mêmes vertus & peut-être même de plus ſurprenantes; car pour guerir pluſieurs

maladies, il ſuffiſoit de toucher cette pierre du bout de la langue, & elle gueriſſoit le malade un quart d'heure aprèṣ, comme il arriva au Moine qui avoit un Ereſypele au bras, & à pluſieurs autres, dont parle Vanhelmont.

La médecine univerſele ne guerit point plus promptement. Un ſi beau remede ne devoit point avoir été pris que chez les Philoſophes; auſſi les derniers, ou pour mieux dire, ceux qui liſent ces ſortes de livres, ont fait mettre Butler au rang des Sages, & ont écrit ſous ſon nom des extravagances, qui feroient paſſer l'Auteur pour un fol ou un démoniaque; car pour faire certaines operations, il fait armer l'artiſte d'une peau de pourceau, & dit mille autres ſottiſes, qu'on ne rapporte pas, les croyant fauſſement attribuées à un homme qui a donné des marques d'une grande capacité.

Ces folies me font ſouvenir, qu'il y a quelques années qu'il me tomba

entre les mains un manuſcrit Allemand Anonime, qui parloit de pareilles extravagances, & aſſuroit avoir vû dans l'œuvre des choſes ſi épouvantables, qu'il n'avoit pas eu la force, ni la hardieſſe d'en continuer les operations qu'il avoit abandonnées à un ami plus intrepide que lui, qui en vint heureuſemet à bout.

La lecture de ces ſortes de contes, nous fait ſoupçonner ces Ecrivains ou d'impoſture, ou de quelque artifice ſurnaturel.

Je rapporterai encore un fait ſurprenant qui ne prouve pas peu la verité de certaines medecines, qui ne trouvent gueres de maux à leur épreuve, & je crois que tout le monde en a connoiſſance; puiſque c'eſt de nos jours, que cette hiſtoire eſt arrivée, & à l'occaſion d'un Prince fort connu en France, & qui vit encore aujourd'hui.

Il y a quelques années que Monſieur le Prince de Vaudemont, commandant en Flandres, après avoir eſſuyé

plusieurs fatigues, par les veilles & l'injure des temps, se trouva perclus de toutes les parties du corps, & comme un vrai paralitique. Il se fit transporter à Bruxelles, où tous les plus habiles Médecins du lieu le visiterent, & lui firent user des remedes les plus convenables à la nature de son mal, qui tous furent sans effet. Les Etrangers mirent aussi tout en usage & chacun y voulut apporter du sien : mais toujours inutilement. Enfin le Prince ne croyant point de remede à ses maux, s'y abandonna ; mais il fut bien étonné de voir un homme qu'il ne connoissoit point & qui venoit lui promettre sa guerison. Ce Prince surpris de la hardiesse de cet inconnu, n'y crut pas beaucoup, au contraire lui reprocha sa temerité, en lui disant, qu'il étoit surpris qu'il parlât de guerir une maladie, sans s'informer sur sa nature, sur sa cause & tout ce qui en dépend : à quoi ce nouveau Médecin lui repliqua, qu'une goute de liqueur qu'il lui mon-

tra, priſe interieurement & quelques autres pour ſe froter, lui ſçauroient bien rendre bon compte de cette maladie, dont il l'aſſuroit d'être gueri dans vingt-quatre heures, ſans agitation, ni grandes évacuations; mais ſeulement par une petite ſueur. Cette conſtance du Médecin, qui joignit à cela l'exemple, en prenant de ſa liqueur devant ce Prince, le détermina; & quelques heures après l'uſage de cette liqueur, il ſe trouva mouillé d'une petite ſueur, qui dans le temps marqué lui rendit la ſanté, & lui permit de marcher & de faire toûtes ſes fonctions, comme auparavant ſa maladie; & l'on ne peut pas dire que cette gueriſon ait été, comme celle de Paracelſe, que l'on dit n'avoir ſubſiſté qu'une année, après quoi les maladies ſe réveilloient de leur enchantement: & ayant pris dans leur aſſoupiſſement de nouvelles forces, tuoient le pauvre malade qui les portoit: car Monſieur le Prince de Vaudemont a eu une ſanté

parfaite, pendant quelque temps, malgré la goute dont il étoit incommodé avant ſa maladie : & il y a lieu de croire que ſi ce Seigneur avoit ménagé ſa ſanté, il l'auroit conſervée long temps dans cet état.

Cet homme ſe dît Anglois ; & après avoir procuré à ce Prince ſa gueriſon, pour laquelle il dît être ſorti d'Angleterre, il demanda un paſſeport & ſe retira.

Cette hiſtoire eſt veritable : tout le monde en a parlé dans Bruxelles comme d'un miracle, & elle m'a été certifiée par des perſonnes qui en ſçavoient la verité & tout le détail.

Tous les faits qu'on rapporte à l'occaſion de la Pierre, ſont à la verité de quelque conſideration ; mais on ne peut tout au plus les regarder que comme un ſigne de la tranſmutation métallique, dans un ſens qui n'eſt point expliqué dans la doctrine hermetique ; car les perſonnes, s'il y en a, qui ont fait ces belles épreuves, ne nous ont pas dit que ce fût

un ſecret puiſé dans la ſource de l'Alchymie ; & quand ils l'auroient dit, ils ne peuvent le prouver qu'en inſtruiſant ; ce qu'ils ne font pas : & je ne ſçai ſi l'on ne doit point croire que c'eſt quelque choſe de plus myſterieux, que ce que l'on s'imagine. De plus, quand il ſeroit vrai que leurs remedes pour les animaux, vegetaux & métaux, ſeroient tirez de la ſcience hermetique, quelle conſequence tirer ? Que vous la pouvez faire auſſi-bien qu'eux, & vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que la ſcience d'Hermez : car où ſont ſes principes ? *Le haut eſt comme le bas.* Quelle idée préciſe de la nature nous donne cette propoſition ? Tous les Philoſophes qui n'ont jamais lû Hermez ne le ſçavent-ils pas bien ? & pour cela ils ne font pas la Pierre Philoſophale.

Tout ce qu'il dit dans ſa Table d'Emeraude ſera auſſi-bien interpreté par un Carteſien que par un Peripateticien.

Ces principes fondamentaux ne ſont donc point propres à l'intelligence de cette ſcience.

Ils répondent à cela que vous ne les entendez pas, & qu'il y a une clef qui n'eſt miſe qu'entre les mains des enfans de la ſcience, & qu'il n'en eſt pas de cette doctrine, comme des autres ſciences, qui, parceque leurs principes ſont faux, ou mal entendus, cherchent à les prouver par ce qu'ils peuvent trouver de plus ſenſible; aulieu que celle-ci ne veut point donner de preuves, que l'experience; & que quant à la doctrine, elle eſt comme le ſoleil, qui, pour luire aux yeux de tout le monde, au milieu du jour, n'a pas beſoin de preuves pour nous aſſurer de ſon exiſtence, qui toutes ne pourroient qu'affoiblir la verité, ou l'obſcurcir, parcequ'elle ſe ſoutient & manifeſte d'elle-même.

Voilà toutes les raiſons que vous trouvez dans les Alchymiſtes; & ſi vous leur dites que ceux qui ont écrit depuis Hermez, ont voulu l'inter-

preter, & nous en donner une explication conforme à la nature, qui cependant ne nous montre rien de ce qu'ils promettent; c'eſt, encore une fois, que vous ne les entendez pas, & que chacun a ſa maniere de s'exprimer, qui n'eſt connuë que des Sçavans.

Où donc aller ſe faire inſtruire? Pourquoi donc ces hommes myſterieux ont-ils écrit? Nous avons donc raiſon de dire qu'il eſt impoſſible, d'apprendre par la lecture des Alchymyſtes, à faire ce qu'ils appellent le *Magiſtere des Sages*, ſuppoſé qu'il ſoit poſſible, en rappellant les raiſons que nous avous rapportées, & dont nous allons faire une ſuccinte repetition pour une plus grande facilité à ſe reſſouvenir de tout ce que nous avons pû dire.



RECAPITULATION

De tout ce qui a eſté dit dans les Chapitres precedens.

POur être perſuadé, ſi ce que nous venons de dire contre les Principes des Alchymiſtes, a quelque fondement, ſurquoi l'on puiſſe s'aſſurer du vrai ou du faux de cette ſcience, il faut ſe ſouvenir que l'idée des Philoſophes touchant la Pierre Philoſophale, eſt de trouver un ſujet propre à recevoir en ſoi, par le ſecours de l'art, une vertu capable de digerer le mercure des métaux imparfaits, & de lui donner une fixité & teinture, ſelon le degré où aura été portée cette vertu.

La raiſon qui les a porté à faire cette recherche, eſt priſe des bas métaux, qu'ils ont crus imparfaits, s'imaginant que la nature vouloit en faire de l'or, qu'ils diſent être la ſeule choſe parfaite dans l'eſpece métallique : Mais nous diſons que l'or n'eſt

point plus parfait que les autres métaux, ſi l'on entend par perfection, une choſe qui peut ſe multiplier, ou qui eſt de l'intention premiere de la nature; ou enfin ce qui peut être utile dans l'état de pure nature; car l'or ne ſe multiplie pas plûtôt, que le reſte des métaux, n'ayant point de ſemence, ſoit, comme diſent les Philoſophes, en puiſſance, ſoit en acte, ni ne pouvant en avoir, comme nous avons fait voir au Chapitre quatriéme.

On ne dira pas non plus que l'or & l'argent ſoient plûtôt de l'intention de la nature, que les métaux imparfaits, puiſque les uns & les autres n'en ſont que des accidens, comme il paroît par le Chapitre premier de la Geneſe ſur la création du monde, auſſi-bien que par le Pimandre, où il n'eſt aucunement parlé des métaux ou mineraux, mais ſeulement des vegetaux & animaux; ce qui doit nous faire croire que ces productions minerales ne ſont que depuis la créa-

tion, & sont les effets du mouvement, qui s'entretient dans la nature, & qui par l'action & le mélange des principes, fait sortir, tantôt une chose, tantôt une autre, suivant la pureté de ces principes, & la netteté du lieu où se passe cette action ; c'est délà que nous voyons des mineraux si differens les uns des autres.

Les métaux ne sont point absolument necessaires dans l'état de pure nature ; & si Adam avoit conservé son innocence, je suis convaincu que l'or & l'argent, & tous les autres métaux n'auroient pas été d'une grande consideration par leur utilité ; car l'agriculture qui demande le secours des métaux imparfaits, n'auroit point été necessaire, pour faire fructifier la terre, qui d'elle même auroit donné tout en abondance, & dans une bonté parfaite, ce qui doit nous faire comprendre l'inutilité des métaux, & surtout de l'or & l'argent, dans l'état de l'homme après sa chute, puisque nous ne pouvons faire de ces

deux métaux les choſes neceſſaires à la vie naturelle, comme on le fait avec le fer.

Nous avons encore fait voir que la generation ſe fait tout differemment de ce que s'étoient imaginé les anciens Philoſophes, qui reconnoiſſoient en toutes choſes, mâle & femelle, & la putrefaction; pour faire agir ces deux cauſes.

Nous avons dit que la generation n'eſt autre choſe, que la nourriture ou allongement des parties de l'individu tout organiſé dans la ſemence, même avant l'action de l'eſprit ſeminal, comme le mycroſcope, & les experiences de la graine coupée, le découvrent; ce qui ne peut s'accommoder avec la putrefaction, qui détruiroit ce bel arrangement de parties.

Nous avons expliqué ce que c'eſt que le mâle dans le regne vegetal, où nous avons dit que c'eſt l'eſprit univerſel, qui cherche à s'incorporer, & à ſe ſpecifier; c'eſt en quoi paroît l'erreur des Anciens, qui pour ne

pas comprendre cette verité, avoient recours à l'imagination des deux sexes renfermez dans la semence des vegetaux, qu'ils appelloient Hermaphrodites.

Nous ajouterons ici que la connoissance de la generation ne nous fait pas seulement revoquer en doute ce que l'on a dit des animaux hermaphrodites; mais même nous sommes assurez qu'il n'y en a jamais eû, ni n'en peut y avoir, & que ce n'a été qu'une ressemblance des parties exterieures de la generation, qui a donné occasion à cette erreur, qui a été assez loin, pour dire temerairement, que les hermaphrodites avoient operé la generation dans les deux sexes: Ce sont des impostures, & ceux qui les croyent, sont tres-ignorans de la verité & unité de nature! Je pourrois bien faire voir la fausseté de cette fiction, non pas seulement par principes de Philosophie, mais encore par ceux d'Anatomie, que je laisse aux Medecins Anatomistes à examiner, pour rendre justice à la verité.

L'erreur de R. Lulle & de Guillaume le Pariſien touchant le ſang menſtruel, qu'ils prétendent ſervir de nourriture au fœtus, eſt aſſez ſenſible par la connoiſſance qu'on peut avoir de l'utilité d'un excrement tres-ſouvent malin, pour s'arrêter à la refuter, en mettant au jour par un examen exact, ce que c'eſt que le ſang menſtruel, & ce que c'eſt que la nourriture du fœtus, dont on peut avoir une idée juſte, par les principes que nous avons établis.

Quand il ſeroit vrai que l'or & les autres métaux auroient de la ſemence, il ne faudroit pas pour cela croire qu'ils puſſent engendrer, parceque la nature n'a qu'une voye pour ſes productions ; & ſi l'on admet la tranſmutation métallique, on lui en donne deux : L'une, qui eſt leur formation dans les entrailles de la terre par l'action des élemens : Et l'autre, qui ſeroit la generation par la *poudre tingente*, qui eſt une vraye generation, même ſelon la plûpart de leurs Au-

teurs, qui diſent : *Si tu veux engendrer un métal, il faut prendre une matiere métallique :* Mais quand ils n'en conviendroient pas, la choſe n'en ſeroit pas moins veritable, comme nous l'avons fait voir dans le Chapitre troiſiéme.

Ils répondent que, *l'art joint à la nature, ſçait faire dans le vegetal cette ſeconde generation*, dont ils nous apportent un exemple dans la greffe que l'on met ſur un arbre de differente eſpece, d'où ils veulent conclure que c'eſt une nouvelle generation ; concluſion qui eſt très fauſſe, puiſque ce n'eſtqu'une augmentation de nourriture portée dans cette greffe, qui fait qu'elle donne plutôt du fruit, qu'elle n'auroit fait, en la laiſſant ſur l'arbre d'où on l'a priſe.

Si c'étoit une nouvelle generation ; il faudroit que toutes les branches qu'on laiſſe ſur le tronc, produiſiſſent un fruit de la même eſpece, que celle dont eſt la greffe qu'on employe, ce que nous ne voyons pas ; car les bran-

ches qu'on laiſſe ſur leur tronc, portent du fruit de l'eſpece du tronc.

L'exemple des poulets qu'on fait éclore à la chaleur des fours & Athanors, ne prouve point non plus de nouvelle generation ; car, pour parler avec ces Philoſophes, il faut un ſoufre actif, ou eſprit ſeminal, que la chaleur ne donne point ; elle ne fait que l'exciter, lorſqu'elle y eſt ; & leur comparaiſon ne vaut rien, puiſque dans la projection, ils donnent ce ſoufre, ou cet eſprit ſeminal au mercure, ſur lequel ils projettent ; aulieu que dans l'œuf, ils ne font qu'échauffer, & mettre en action celui que le coq y a fait entrer, ſans quoi la poule, & les Athanors les mieux graduez, ſeroient inutiles.

La fougere, dont ils font du verre, ne montre point qu'ils faſſent des generations ; au contraire, ils en font une deſtruction ; car les cendres qu'on prend, pour faire le verre, ne ſont plus propres à multiplier la fougere.

Cette même fougere ne nous fait

gueres voir, comme ils le disent, que l'art fait plus que la nature; puisque nous voyons du cryſtal & des pierres precieuses, qui sont des ouvrages de la nature, sans doute plus parfaits, que ne sont ceux de l'art dans la façon du verre.

La prétenduë substitution du grain, aussi bien que la generation artificielle des abeilles, sont des exemples grossiers, qui ne peuvent en imposer qu'aux ignorans : & quand on sçait bien les principes de Physique, qui nous apprend qu'il n'y a qu'une voye en tous les regnes pour la generation; on voit bien-tôt la fausseté de ces exemples.

Enfin, la coagulation du lait, à quoi ils comparent l'effet de leur *Poudre Physique* sur le mercure, ne prouve rien, sinon que la Pierre Philosophale pourroit se faire de plusieurs choses de differente nature, puisque differens fermens caillent le lait. comme la presure, les choses acides, comme le vinaigre, le vitriol, & au-

tres choses de même qualité, ce qui est contre le sentiment des Alchymistes, qui veulent qu'elle ne soit que d'une seule & même nature.

Or on ne dira pas que le lait soit de même nature que le vin aigre, qui sort du vegetal, ou du vitriol, qui est pris dans les mineraux.

De plus, la conversion du mercure en or, est une generation, ce qu'on ne peut pas dire du lait caillé; ou au moins, est une coction & digestion, ce qui ne se trouve pas non plus dans la coagulation du lait; ainsi cette comparaison n'est point propre à donner une idée juste de ce que veulent nous faire entendre ces Philosophes.

Ces Philosophes pressez par ce que nous venons de dire, ne peuvent se sauver que par la quinte-essence, en disant que c'est elle qu'ils cherchent, avec qui ils peuvent faire tous les miracles qu'ils nous rapportent; puisque ce n'est qu'un pur feu, qui purifie tout, ce qui fait la perfection des

choses ; ainsi avec elle ils ne purifieront ou digereront pas seulement le mercure , mais encore ils feront en très-peu de temps tout ce que la nature & l'art ne font que lentement & avec peine.

C'est avec elle qu'ils gueriront les maladies desesperées , qu'ils rajeuniront les vieillards, feront porter à la terre du fruit long-temps avant le terme , & le cours naturel. Cette imagination qui roule toujours sur les inconveniens dont nous avons parlé , n'a aucun fondement de possibilité ; & quand ils auroient en main cette admirable quinte-essence , je ne sçai si Dieu leur accorderoit la grace de sçavoir les poids , que la nature seule connoît,comme eux-mêmes le disent.

Pour prouver la possibilité d'une chose , il faut qu'elle ait existé ; & c'est la certitude de l'existence d'une chose qui sert de regle dans nos recherches. Ainsi puisque les Alchymistes veulent nous faire entendre qu'on peut mener la substance métallique à

un degré de perfection que nous ne connoiſſons pas : Il faut, pour nous convaincre, qu'ils nous faſſent voir que cela eſt arrivé dans la nature, & que ſi cela n'arrive pas aujourd'hui, c'eſt par des accidens qui arrêtent le mouvement de la matiere, & empêchent qu'elle n'acquiere une plus grande digeſtion, comme nous le voyons dans les orangers, qui portent du fruit dans le Portugal, & qui n'en donnent point en Flandres, à cauſe du froid, qui eſt l'accident qui empêche la continuation des mouvemens de la nature : Mais par les orangers que nous avons vûs dans le Portugal, nous ſommes perſuadez qu'il eſt poſſible de faire porter du fruit à ces arbres dans un Pays moins chaud, en leur donnant une chaleur équivalente à celle de la nature, comme eſt celle du Portugal.

Que les Alchymiſtes nous montrent de l'élixir, qui ſoit de la production de la nature, nous dirons avec eux que leur art n'eſt point faux:

car qu'ils ſçachent que l'art ne ſçauroit faire plus que la nature ; & même bien loin de le faire, tout ce qu'il fait ſeul n'eſt qu'imparfait, & ce qu'il fait avec elle, il lui en doit tout l'honneur.

Mais quand l'Alchymie ſeroit un art veritable, & une ſcience réelle, pourrions-nous croire que ceux qui en ont écrit, & de qui nous liſons les ouvrages, ayent poſſedé cette ſcience, puiſque c'eſt la *ſcience de la nature*, que ces Auteurs ne connoiſſent point, comme nous avons dit ailleurs.

Au reſte, leurs contradictions ſur des choſes eſſentielles peuvent-elles donner de la confiance aux perſonnes qui les remarquent?

L'un veut que le ſoleil ſoit chaud, l'autre dit qu'il ne l'eſt pas : Celui-ci prétend que la pureté de l'or vient de la ſeparation de ſon ſoufre coagulant ; celui-là veut au contraire qu'il y reſte, & qu'il en ſoit inſeparable.

Ils diſent tous que la generation ſe

fait dans le genre & l'eſpece; & après cela quelques-uns d'entr'eux, & même des plus celebres, pour reſoudre une difficulté qui combat la ſcience, nous diſent que le froment degenere en yvroye, qui cependant eſt tout une autre eſpece. Ils veulent qu'une matiere qui ſe pourrit, acquiere des perfections, toutes les fois qu'elle paſſe par un degré de putrefaction; & neanmoins cet inſecte qui (pour parler avec eux) s'engendre de la putrefaction d'un animal, venant à ſe pourrir lui-même, n'engendre pas une eſpece plus parfaite que la ſienne, ſuppoſé même qu'il s'engendre quelque choſe de lui.

Ces contradictions & ces erreurs dans les plus fameux Auteurs de cette ſcience, font croire qu'elle eſt abſolument fauſſe.

Quoi! Albert le Grand, eſtimé comme le plus ſçavant de tous les hommes dans la connoiſſance de la generation métallique! Cet Albert à qui nous renvoyoient les Philoſophes,

pour apprendre de lui, comment les métaux se forment dans les entrailles de la terre, n'en sçait rien lui-même, comme le *Cosmopolite* le fait voir, en le reprenant d'avoir dit, que *l'or qui se trouva entre les dents d'un cadavre qui fut trouvé dans un tombeau, où il avoit été mis long-temps auparavant, s'étoit formé par une force minerale, qu'il reconnoissoit être dans l'homme*, ce que le Cosmopolite explique tout autrement, & avec plus de vrai-semblance; car ils disent tous, que *l'argent vif ne se coagule que par la vapeur de son soufre*; c'estpourquoi il paroît que ce dernier Auteur a mieux rencontré, quand il a dit, que ces grains d'or *étoient des grains de mercure, dont avoit usé le malade dans la maladie dont il mourut, qui s'étoient sublimez à la tête, & arrêtez entre les dents; où par la chaleur de la putrefaction de ce cadavre, le propre soufre du mercure l'avoit coagulé en or.*

Quoique cette derniere explication se trouve plus conforme au sen-

timent des Philoſophes, neanmoins je ne voudrois pas l'aſſurer, comme naturelle; & il y a plus d'apparence que cet or avoit été pris par le malade, & tenu dans ſa bouche, pour empêcher l'action du mercure dans ces parties, comme c'eſt la coutume d'en faire mettre dans la bouche de ceux qui prennent le mercure.

Mais quelle erreur! quelle ignorance dans le Philoſophe qu'il faut conſulter ſur la nature pour la generation métallique, qui eſt l'intention des Philoſophes, quand ils veulent faire l'œuvre.

Cette erreur du grand Albert n'eſt point indifferente; elle eſt très eſſentielle, & regarde le fond de la ſcience, & fait connoître que celui qui l'a avancée, & tous ceux qui y ont crû, ont été trompez: Ainſi tout ce qu'il dit dans ſon fameux Livre des Minieres, ne peut être qu'une imagination, ou bien un larcin fait à de plus habiles gens que lui, en ſuppoſant qu'il eut dans ce Livre écrit la verité,

& que l'Alchymie fût veritable.

Albert eſt cependant un Philoſophe reconnu de tous ceux qui ſont venus après lui, qui tous l'ont eſtimé, comme il paroît dans les petits vers de Jean de Mehung, quand il parle des bons Livres qu'il faut avoir ; où il dit.

Et pour mieux ſçavoir les manieres,
Voir te faut celui des minieres,
Que fit mon gentil fils Albert,
Qui tant ſçut, & tant fut expert,
Qu'en ſon temps il me gouvernoit,
Et de mes faits bien ordonnoit,
Comme il appert en celui Livre.

Ce terme d'Expert n'en fait pas ſeulement un Philoſophe ſpeculatif, mais encore un veritable Praticien ; mais l'erreur que nous y remarquons après le Coſmopolite, nous en donne une idée moins avantageuſe ; & nous fait croire que Saint Thomas Diſciple de ce grand Phlioſophe, n'a pas été ſi ſçavant dans l'Alchymie, comme le veulent quelques Philoſophes ; ou s'il a ſçû ce grand ſecret, il n'en

étoit pas redevable à ſon maître.

Sur quoi donc s'aſſurer ? Leurs Auteurs n'ont point donné de certitude de la doctrine dans leurs Ecrits, qui ſont remplis de contradictions & d'abſurditez.

Ils établiſſent pour principe une choſe, qu'ils dementent deux lignes aprés par une conſequence mal tirée & mal appliquée : Et la raiſon que leurs Sectateurs donnent de ces contradictions, qu'ils appellent apparentes, ne doit paſſer que pour un entêtement, comme quand ils nous diſent, que cette ſcience ne s'explique point, & qu'on en cache les principes ; c'eſt donc en vain qu'eux mêmes les liſent. Eſperent-ils qu'un Ange leur en donnera l'intelligence ?

Si pour les refuter dans une fauſſe comparaiſon, vous en apportez une juſte, & priſe de ce qui paroît de plus vrai chez eux, n'y pouvant répondre, ils nous diſent que nôtre proportion eſt vraye, parcequ'elle eſt dans le ſens des Philoſophes ; mais que la

consequence ne l'est pas ; demandez qu'ils fassent voir la difference ; point de raison : ils se contentent de nier & de faire les mysterieux, par un silence qui leur épargne le chagrin & la confusion que leur feroit un plus grand éclaircissement de leur ignorance.

Il faut donc croire que la raison n'est d'aucune utilité pour l'intelligence de la doctrine Hermetique.

La Theologie qui renferme les veritables mysteres & les plus grandes veritez, se sert bien du raisonnement, & établit des principes dont on tire des consequences infaillibles. Toutes les sciences ont leurs principes sur lesquels on raisonne, & l'on en voit sortir des conclusions incontestables.

La science hermetique est la seule qui ait l'avantage de n'avoir aucuns principes, d'être remplie de contradictions, d'être obscure, d'enseigner des absurditez, des faussetez, & cependant, après la Theologie d'être

l'unique ſcience qui ſoit veritable.

Ils n'ont donc que l'experience pour en prouver la verité : je conviens que c'eſt aſſez : mais ſçavons-nous quelle doctrine enſeigne cet art, puiſque les livres que l'on dit en traiter, ne nous en apprennent rien, & que nous n'y liſons que des fauſſetez. Ne nous occupons donc point d'une lecture auſſi pernicieuſe & auſſi fauſſe que celle des Alchymiſtes.

S'il étoit vrai qu'elle nous enſeignât quelque choſe, nous le ſentirions bien ; & ces Philoſophes ne ſeroient pas dans la neceſſité de mettre dans leur parti, tous ceux dont ils ont crû que le nom en pourroit impoſer.

Moïſe Philoſophe Hermetique ! C'eſt un Prophete pour lequel nous avons beaucoup de veneration ; & s'il nous faiſoit connoître par ſes écrits qu'il a poſſedé ce treſor, nous abandonnerions nôtre raiſonnement pour y donner nôtre creance ; mais

ſa vie, ni ſes écrits, ne nous font rien entrevoir, qui puiſſe nous obliger à le croire Philoſophe Hermetique.

Salomon, qui eut le don de la ſageſſe, n'étoit-il pas aſſez heureux ſans la poſſeſſion de la Pierre Philoſophale? Auſſi ne parle-t'il point de ce précieux treſor: & ce qu'ont imaginé quelques Alchymiſtes ſur le Chapitre de l'Eccleſiaſtique, qui parle des égards que l'on doit avoir pour un Médecin, eſt une invention trop groſſiere & trop éloignée du ſens naturel, pour pouvoir ſervir de la moindre conjecture.

Democrite, Hippocrates, & tous ces anciens Sçavans, ne nous ont point fait connoître ce que c'eſt que la Pierre Philoſophale, & l'on peut croire qu'Ariſtote, dans ſon quatriéme Livre des Metheores, a parlé auſſi profondément de la nature des métaux, qu'à fait Albert le Grand dans ſon Livre des Minieres.

Les vertus qu'ils attribuënt à leur

élixir, ſont des imaginations plus propres à prouver la fauſſeté de cette ſcience, qu'à nous en donner la moindre idée de realité.

En effet, faire preſque tout ce que Dieu fait, eſt une vanité, qu'on pourroit appeller *le peché du premier homme :* mais nous nous contentons de la regarder comme ridicule.

Vivre mil ans ſans incommodité, commander à la nature & s'en faire obéir, rendre les Anges, tant bons que mauvais, ſes eſclaves, donner la ſanté aux moribons, faire de l'or plus que n'en peut donner le Perou, & beaucoup meilleur, des perles, comme l'Orient en donne, & même beaucoup plus nettes, des pierres plus fines, plus grandes, plus claires & plus brillantes que celles que fournit la nature, voir dans l'œuvre une image de nos ſacrez Myſteres de l'Incarnation, de la Reſurrection & de la très-ſainte Trinité ; n'eſt-ce pas être preſque auſſi puiſſant que Dieu même ?

Ces ſortes de rêveries doivent nous faire regarder cette ſcience comme une imagination ſortie de la cervelle de quelqu'un, qui auroit, comme un autre Adam, ſouhaité trouver une ſcience qui lui eût fait voir tous ces grands prodiges, & qui peut-être communiqua ſes idées à quelqu'un; ou les ayant laiſſées par écrit, a donné occaſion à un autre de les ſuivre, & de chercher à les appuyer de quelque choſe de ſenſible, & a fait ainſi paſſer pour une choſe ſerieuſe, ce qui n'étoit qu'une imagination ambitieuſe du premier Auteur.

Quoiqu'il en ſoit ne trouvant rien de vrai dans ce qu'il a écrit ſur ce ſujet, nous pouvons dire que c'eſt perdre ſon temps, que de s'attacher à la lecture de tels livres, qui flatent & attrayent par le fruit qu'ils promettent, ſi l'on ſçait le cueillir, & qui, pour mieux nous ſurprendre, diſent quelque choſe de vrai & de ſenſible, dont l'exemple eſt dangereux pour des eſprits foibles, qui re-

gardent la verité comme la rectification de toutes les fauſſetez qui peuvent ſe rencontrer dans le même ouvrage Il ſuffit qu'ils ayent reconnu une verité, pour croire qu'il ne puiſſe ſe trouver de menſonge dans les choſes les plus fauſſes.

Je ne parle pas de ceux qui ſont aſſez fols, pour mettre la main à l'œuvre ; car la perte de leur bien & de leur temps perſuade aſſez de la fauſſeté des livres hermetiques. Il y en a cependant toujours quelques-uns aſſez idolâtres de cette fauſſe divinité, pour ne point imputer le mauvais ſuccès de leurs travaux, qu'ils ne rejettent que ſur *quelques difficultez qu'ils n'entendoient pas encore aſſez bien, ou ſur quelque accident malheureux, comme le vaiſſeau caſſé, la matiere refroidie, ou par l'extinction du feu*, dans ceux qui s'en ſervent, *ou faute d'avoir entretenu le lieu où eſt le vaiſſeau, dans une temperature toujours égale.* Enfin ils trouvent toujours dequoi juſtifier la ſcience, & s'abuſer à leurs propres dépens.

Chacun se plaît dans son erreur. C'est un agreable songe, dont on seroit fâché d'être réveillé. On espere. On est sur le point d'être riche. Ainsi vous ne pouvez desabuser ces esprits, sans leur faire beaucoup de mal. C'est cet esprit aliené, que le Médecin rétablit, en lui rendant la raison qu'il avoit perduë, & qui se plaint d'une guerison qui lui remet devant les yeux tous les chagrins de cette vie.

Cet homme qui lit les Philosophes & qui travaille sur leurs écrits, venant à reconnoître son erreur, maudit la verité, qui lui a dessilé les yeux, & lui a fait revoir sa premiere misere ; c'estpourquoi personne de ceux qui sont attachez à cette prétenduë Science, ne veut entendre parler de ce qui peut la combattre & la détruire. Ce n'est pas aussi pour ces opiniâtres que nous écrivons ; mais pour ceux qui n'en sont point entêtez, & dont le bon jugement est la regle de leurs applications.

FIN.



TABLE
DES CHAPITRES

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de J. FRANÇ. KNAPEN, Pont S. Michel, à la Justice Royale.

